



RENCONTRE BILLIE
EILISH, LE BONHEUR
REINVENTÉ

ROMAN-PHOTO — LES AMOUREUX DU
FLEUVE CONGO **FRANCE — AU MARTINET,**
CENT ANS DE COMMUNISME



Courrier
international

N°1609 du 2 au 8 septembre 2021
courrierinternational.com
France : 4,50 €

Afrique CFA 3400 F.CFA, Algérie
530 DA, Allemagne 5,40 €, Andorre
5,00 €, Canada 7,75 \$CAN, DOM
5,00 €, Espagne 5,20 €, Grande-
Bretagne 4,60 €, Grèce 5,20 €, Italie
5,20 €, Japon 850 ¥, Maroc 41 DH,
Pays Bas 5,20 €, Portugal cont.
5,20 €, Suisse 6,70 CHF, TOM
850 XPF, Tunisie 7,20 DT.

**RÉFUGIÉS
AFGHANS**

**LES PORTES
SE REFERMENT**

*Ils sont des dizaines de milliers à vouloir
fuir les talibans. Mais combien trouveront
vraiment un pays d'accueil ? Europe, Turquie,
Iran, Pakistan, États-Unis, Tadjikistan... :
tous se renvoient la balle.*

M 03183 - 1609 - F: 4,50 €





Le Covid a mis un coup d'arrêt à beaucoup de choses, mais pas à nos visites.

J'organise des visites guidées au sein d'Amazon et j'adore rencontrer les visiteurs. Alors, quand la crise sanitaire a débuté, j'étais un peu inquiète. Mais avec mon équipe nous avons redoublé d'efforts pour mettre en place des visites virtuelles qui respectent les consignes de sécurité. Même si au début ça faisait un peu bizarre, nous continuerons les visites en ligne pour en faire bénéficier plus de personnes.

Axelle, Guide Amazon





LES CHOIX DE "COURRIER"

CLAIRE CARRARD

Réfugiés afghans : les portes se referment

p.10

La guerre a fait de nous des sans-abri. Le Pakistan et tous les autres pays devraient nous ouvrir leurs frontières." "Les talibans nous demandent de ne pas quitter notre pays, mais comment rester dans un pays qui n'a pas d'avenir ?" Ces témoignages sont extraits du reportage du **Guardian** réalisé à la frontière entre l'Afghanistan et le Pakistan, que nous publions dans le dossier de cette semaine. Il dit bien la détresse de ceux qui sont prêts à tout pour quitter leur pays de peur des représailles des talibans. Depuis la chute de Kaboul, le 15 août, ils sont des dizaines de milliers à avoir fait ce choix, évacués au terme de l'un des plus vastes ponts aériens de l'histoire. Mais vers

quelle destination ? Et combien encore qui n'ont pas pu partir ? Ils seraient des dizaines de milliers, jusqu'à 250 000 éligibles à des visas spéciaux (interprètes, conseillers et autres anciens collaborateurs des Américains), selon une estimation relayée par le **New York Times**. Et il y a tous les autres, les femmes, les journalistes, les activistes, sous la menace des représailles des talibans et qui cherchent désespérément à fuir. Le 30 août, le Conseil de sécurité de l'ONU a voté une résolution exigeant des talibans qu'ils honorent leur engagement de laisser Afghans et étrangers quitter librement le pays. Des négociations ont commencé pour le contrôle de l'aéroport de Kaboul, mais chez ceux qui n'ont pas pu partir et qui vivent désormais dans la clandestinité, la peur est là, comme le raconte un journaliste afghan sur notre site dans une série de portraits consacrée à ceux qui restent. Pour ceux qui sont déjà partis, la route est encore longue avant de trouver un pays d'accueil.

C'est ce que nous avons voulu raconter dans ce dossier. C'est la troisième une consécutive que nous consacrons à l'Afghanistan. Et nous continuerons. Vingt ans après les attentats du 11 Septembre et l'intervention américaine pour chasser du pouvoir les talibans, les États-Unis se retirent dans ce qui a tout l'air d'une débâcle. Une fois de plus, ce sont les Afghans qui paieront le prix fort. "L'histoire des guerres afghanes est aussi celle de la fuite d'une grande partie de la population", écrit **Le Temps**. Depuis plusieurs semaines, le ballet diplomatique pour permettre l'évacuation de ceux qui le souhaitent masque mal les réticences des uns et des autres à accueillir massivement une nouvelle vague de réfugiés. Mais la nouveauté, prévient **Le Temps**, c'est que l'Europe, échaudée par la crise migratoire de 2015, n'est plus la seule à se barricader. "Aujourd'hui, les regards se tournent vers le Pakistan, l'Iran et la Turquie, où sont déjà installés des millions de réfugiés afghans." Or, désormais,

ces pays, comme la Russie ou les voisins de l'Afghanistan en Asie centrale, verrouillent leurs frontières. Vladimir Poutine a donné le ton le premier : "Nous ne voulons pas que, sous l'aspect de réfugiés, des combattants [islamistes] pénètrent à nouveau dans notre pays..." Même fermé en Turquie, où le président Erdogan s'est insurgé face à la possibilité d'établir en Turquie des camps de transit : "La Turquie n'est pas le dépôt à migrants de l'Europe." Pour le quotidien d'opposition **Evrensel**, pourtant, la crise syrienne comme la crise afghane sont pour Erdogan "l'occasion de se placer sur le marché des réfugiés". Et cela arrange bien les affaires de l'Union européenne : "Ils préfèrent qu'Erdogan, leur partenaire et garde-frontière, s'acquitte de la tâche, et les sommes potentiellement en jeu déchaînent les appétits." Pour empêcher malgré tout les réfugiés d'affluer, la Turquie construit un mur à sa frontière avec l'Iran. L'Iran qui, à en croire le reportage du quotidien

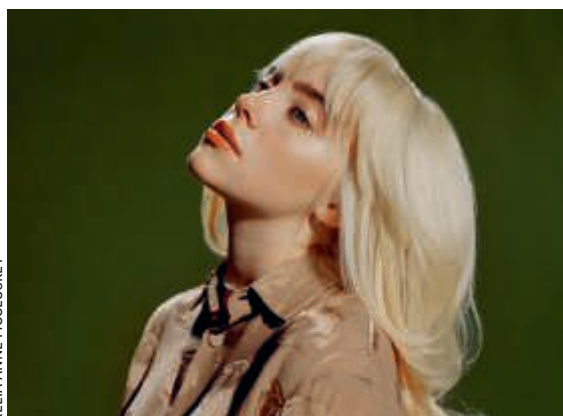
Shargh que nous avons traduit ici, a déjà vidé les camps implantés sur son territoire et renvoyé les Afghans chez eux. La meilleure preuve que le chemin de l'exil s'annonce douloureux vient encore des États-Unis. Après la guerre du Vietnam, 300 000 personnes venues d'Asie du Sud-Est y avaient été accueillies. Il y a peu de chances que le pays soit aussi généreux avec les Afghans, explique le **New York Times**. Cette fois, écrit le quotidien en citant Joe Biden, "les États-Unis espèrent évacuer de 50 000 à 65 000 collaborateurs afghans et leurs familles". "Nombre d'entre eux seront orientés vers d'autres pays pour l'examen de leur demande. En fin de compte, combien d'Afghans seront vraiment accueillis aux États-Unis ? La question reste entière."

En couverture :

Afghanistan : Arrivée de réfugiés afghans aux États-Unis, le 25 août 2021. Photo Jose Luis Magana/AP Photo/Sipa. Billie Eilish : Photo Kelia Anne McCluskey.



Sommaire



KELIA ANNE MCCLUSKEY

LA RENCONTRE p.48

Billie Eilish, le bonheur réinventé

La jeune Américaine, qui a sorti cet été un nouvel album, *Happier Than Ever*, est devenue en un rien de temps une icône de la pop, avec ses textes torturés et un style bien à elle. Le magazine **Rolling Stone** l'a rencontrée.

FRANCE p.20

Au Martinet, cent ans de communisme

Der Spiegel s'est rendu dans les Cévennes pour comprendre ce qui fait la spécificité de ce village du Gard, qui vote communiste depuis un siècle.

PORTUGAL p.26

Lisbonne, capitale des dauphins

Ces cétacés, qui reviennent dans l'estuaire du Tage depuis 2020, sont devenus une attraction touristique, écrit le magazine **Expresso**.

360° p.44

Les bonnes affaires de Mr. Beast

L'Américain Jimmy Donaldson, 23 ans, pourrait bientôt devenir le youtubeur le plus suivi du monde, explique **The New York Times**.

LES SOURCES



Chaque semaine, les journalistes de *Courrier international* sélectionnent et traduisent des articles tirés de plus de 1 500 médias du monde entier. Voici la liste exhaustive des journaux, sites et blogs utilisés dans ce numéro :

Ha'Aretz Tel-Aviv, quotidien. **Daily Nation** Nairobi, quotidien. **Daraj** (daraj.com) Beyrouth, en ligne. **Diário de Notícias** Lisbonne, hebdomadaire. **The Economist** Londres, hebdomadaire. **Expresso** Lisbonne, hebdomadaire. **Frankfurter Allgemeine Zeitung** Francfort, quotidien. **The Guardian** Londres, quotidien. **Kompas** Jakarta, quotidien. **The New York Times** New York, quotidien. **L'Orient-Le Jour** Beyrouth, quotidien. **Oukraïnska Pravda** (pravda.com.ua) Kiev, en ligne. **Rolling Stone** New York, bimensuel. **Sapiens** (sapiens.org) New York, en ligne. **The Saturday Paper** Melbourne, hebdomadaire. **Shargh** Téhéran, quotidien. **Der Spiegel** Hambourg, hebdomadaire. **Die Tageszeitung** Berlin, quotidien. **Le Temps** Lausanne, quotidien. **Voria.gr** (voria.gr) Thessalonique, en ligne.



SOMMAIRE

7 jours dans le monde

6. France. Ouverture du procès des attentats du 13 Novembre
8. Controverse. L'archéologie justifie-t-elle l'arrêt d'un chantier ?

À la une

10. Réfugiés : les portes se referment

D'un continent à l'autre

20. France. Le Martinet célèbre cent ans de communisme
24. Ukraine. Le patriotisme n'anime plus la jeunesse
26. Portugal. Lisbonne, capitale des dauphins
27. Italie. Des vaccinés privés de terrasse
28. Kenya. L'avenir gris de Nairobi
30. Liban. L'heure du réveil
31. Israël. Biden et Bennett veulent tourner la page Nétanyahou
32. Haïti. Assassinat de Jovenel Moïse : la piste du trafic de drogue
34. Papouasie-Nouvelle-Guinée. Un peuple de fiers marins

Transversales

36. Économie. La Ruhr voit son futur reverdi à l'hydrogène
38. Sciences. Homo sapiens, cet incroyable lanceur
39. Signaux. Quelles villes gagnent le plus d'habitants ?
360°
40. Roman-photo. Les amoureux du Congo
44. Plein écran. Les bonnes affaires de Mr. Beast
46. Histoire. Pèlerinages virtuels et extases bien réelles
48. La rencontre. Billie Eilish



SUR NOTRE SITE

Podcast. "Clusterfuck", "tangping" : c'est la rentrée, mais levez le pied !

Dans *Les Mots des autres*, notre podcast sur les langues étrangères, vous pouvez découvrir chaque mois une collection de curiosités linguistiques qui racontent nos sociétés, leur évolution et leur actualité. Cet épisode est consacré à un moment toujours compliqué : la rentrée.

Ceux qui restent. Témoignages d'Afghanistan

Interprètes, journalistes ou activistes, ils ont tout à craindre du retour au pouvoir des talibans en Afghanistan. **Courrier international** a décidé de leur donner la parole cette semaine dans le Réveil Courrier.

Modern Love. Un flirt d'été devenu une histoire de quinze ans

Chaque semaine, la chronique du **New York Times** sur l'amour et la famille vous est proposée en exclusivité, traduite en français, par **Courrier international**. Ce dimanche, le récit d'un flirt estival devenu relation amoureuse d'une vie.

L'horoscope de Rob Brezsky Retrouvez chaque semaine les prévisions poétiques et philosophiques de l'astrologue le plus original de la planète.



Retrouvez-nous aussi sur Facebook, Twitter, Instagram et Pinterest.

Atlas
du réchauffement climatique

Des pôles à l'équateur, la science des cartes, des infographies et les analyses de la presse étrangère pour décrypter le climat.

NOTRE NOUVEAU HORS-SÉRIE

Allemagne, Canada, Madagascar...
La crise climatique bouleverse la planète.
Peut-on encore la contrer ?

EN VENTE CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX

Édité par **Courrier international SA**, société anonyme avec directoire et conseil de surveillance au capital de 106 400 €
Actionnaire : La Société éditrice du Monde
Président du directoire, directeur de la publication : Arnaud Aubron
Directrice de la rédaction, membre du directoire : Claire Carrard
Conseil de surveillance : Louis Dreyfus, président
Dépôt légal septembre 2021. Commission paritaire n° 0722c82101.
 ISSN n° 1154-516X Imprimé en France/Printed in France

Rédaction 67-69 avenue Pierre-Mendès-France 75013 Paris. Accueil 33 (0) 1 46 46 16 00 Fax général 33 (0) 1 46 46 16 01 Site web www.courrierinternational.com Courriel lecteurs@courrierinternational.com
Directrice de la rédaction Claire Carrard (16 58) **Rédacteurs en chef adjoints** Raymond Clarinard (16 77), Virginie Lepetit (16 12), Claire Pomarès (web)
Responsable du numérique Joffrey Ricome **Direction artistique** Sophie-Anne Delhomme (16 31), **Conception graphique** Javier Errea Comunicación

ÉDITION Anouk Delpont (16 98), Fatima Rizki (17 30), **7 JOURS DANS LE MONDE** François Gerles (chef de rubrique, 17 48) **EUROPE** Gerry Feehily (chef de service, 16 95), Laurence Habay (chef de service adjointe, Russie, est de l'Europe, 16 36), Catherine Guichard (Allemagne, Autriche, Suisse alémanique, 16 04), Carole Lyon (Belgique, 17 36), Sasha Mitchell (Royaume-Uni, Irlande, 19 74), Beniamino Morante (Italie, 19 72), Antoine Mouteau (Pays-Bas), Vincent Barros (Portugal), Carolin Lohrenz (chef de rubrique, France, 16 93), Alexandre Lévy (Bulgarie), Alexandros Kottis (Grèce, Chypre), Joël Le Pavous (Hongrie), Romain Su (Pologne), Guillaume Narguet (République tchèque, Slovaquie), Kika Curovic (Serbie, Monténégro, Croatie, Bosnie-Herzégovine), Marielle Vitureau (Lituanie), Alda Engoian (Caucase, Asie centrale), Larissa Kotelevets (Ukraine) **AMÉRIQUES** Bérangère Cagnat (chef de service, Amérique du Nord, 16 14), Jean-Hébert Armengaud (chef de service, Amérique latine, 16 57), Morgann Jezequel (Brésil), Martin Gauthier (Canada), Mathilde Guillaume (Argentine) **ASIE** Agnès Gaudu (chef de service, Chine, Singapour, Taïwan, 16 39), Christine Chaumeau (Asie du Sud-Est, 16 24), Zhang Zhulin (Chine, 17 47), Guillaume Delacroix (Asie du Sud), Elisabeth D. Inandiak (Indonésie), Jeong Eun-jin (Corée) **MOYEN-ORIENT** Ghazal Golschiri (Iran), Pascal Fenaux (Israël), Philippe Mischkowsky (pays du Golfe) **AFRIQUE** Anna Sylvestre-Treiner (chef de rubrique, 16 29), Malik Ben Salem (Maghreb), Mathilde Boussion (Afrique australe et Afrique de l'Est), **TRANSVERSALES** Pascale Boyen (chef des informations, Économie, 16 47), Carole Lembezat (chef de rubrique, Sciences et Signaux, 16 15), Annick Rivore (Économie), **MAGAZINE 360°** Marie Bédouil (chef des informations, 17 32), Hugo Florent (16 74), Delphine Veaudor (16 76), **HISTOIRE** Mélanie Lifschitz (16 96)

SITE INTERNET Claire Pomarès (rédactrice en chef adjointe), Nicolas Coisplet (chef d'édition), Adrien Oster (chef d'édition), Paul Blondé (rédacteur éditeur web), Gabriel Hassan (rédacteur éditeur web, 16 32), Carole Lyon (rédactrice éditrice web, 17 36), Hoda Saliby (rédactrice éditrice web, 16 35), Mélanie Chenouard (vidéo édition, 16 65), Nora Houdart-Ouah (développement web) **COURRIER EXPAT** Ingrid Therwath (16 51), Jean-Luc Majouret (16 42)

TRADUCTION Raymond Clarinard (responsable, Courrier Histoire), Mélanie Lifschitz (chef de service adjointe, anglais, espagnol), Julie Marcot (chef de service adjointe, anglais, espagnol, portugais), Catherine Baron (anglais, espagnol), Isabelle Boudon (anglais, allemand, portugais), Manon Delfour-Peyrehon (anglais, allemand), Caroline Lee (anglais, allemand, coréen), Françoise Lemoine-Minaudier (chinois, anglais), Olivier Ragasol (anglais, espagnol), Leslie Talaga (anglais, espagnol) **RÉVISION** Jean-Baptiste Luciani (chef de service, 17 35), Isabelle Bryskier, Philippe Czerepak, Aurore Delvigne, Françoise Hérod, Julie Martin

PÔLE VISUEL Sophie-Anne Delhomme (responsable), **WEB DESIGN ET ANIMATION** Alexandre Errichello (chef de service, 16 77), Benjamin Fernandez, Jonathan Renaud-Badet, Pierrick Van-Thé **ICONGRAPHIE** Luc Briend (chef de service, 16 41), Lidwine Kervella (16 10), Stéphanie Saindon (16 53), Céline Merrien (colorisation) **MAQUETTE** Alice Andersen (chef de service, 16 37), Denis Scudeller (chef de fabrication), Gilles de Obaldia **CARTOGRAPHIE** Thierry Gauthé (16 70) **INFOGRAPHIE** Catherine Doutey (16 66) **INFORMATIQUE** Denis Scudeller

AGENCE COURRIER Patricia Fernández Pérez (directrice du développement et de la communication, 17 37), Jessica Robineau (16 08) Dially Konate (17 38)

DIRECTRICE DE LA FABRICATION Nathalie Commeneau, Nathalie Mounié (chef de fabrication, 45 35) **IMPRESSION, BROCHAGE, ROUTAGE** : Maury, 45 330 Malesherbes **ONT PARTICIPÉ À CE NUMÉRO** Julien Abramia, Jean-Baptiste Bor, Isabelle Bouchery, François Burkard, Anne-Françoise Cochet, Antoine Cuny-Le Callet, Marie Daoudal, Sébastien De Poortere, Maddalena De Vio, Marion Dautreigne, Corinne Duqueyroux, Pauline Le Troquier, Clara Limouzin, Joséphine Maurier, Astrid Mouget, Adrien Palluet, Valentin Scholz, Nina Schreier, Isabelle Taudière, Rachel Teysandier, Léo Thomas, Yuta Yagishita

PUBLICITÉ MPublicité, 67-69, avenue Pierre-Mendès-France CS 11 469, 75007 Paris Cedex 13, tél. : 01 57 28 20 00 **Présidente** Laurence Bonicazzi Bridier, **Directrice générale adjointe, Marketing & Études** Elisabeth Cialdella (elisabeth.cialdella@publicite.fr, 39 68), **Directeur délégué, directeur de Marque** Courrier international David Eskenazy (david.eskenazy@publicite.fr, 38 63) **Directeur délégué Activités programmatiques, AD Tech & Monétisation** Sébastien Noël (sebastien.noel@publicite.fr, 37 00) **Directeur délégué, pôle Agences** François de Ren (francois.deren@publicite.fr, 30 21) **Directeur délégué, pôle Opérations spéciales** Steeve Dablin (steeve.dablin@publicite.fr, 38 84)

RESPONSABLE ADMINISTRATIVE ET FINANCIÈRE Carine de Castellán (16 06) Lucie Madalena (gestion) Droits Eleonora Pizzi (16 52) **Comptabilité** 01 48 88 45 51 **Directeur de la diffusion et de la production** Xavier Loth **Directrice des ventes** Sabine Gude **Responsable commerciale internationale** Saveria Colosimo Morin (01 57 28 32 20) **Chef de produits** Valentin Moreau (01 57 28 33 99) **Communication et promotion** Brigitte Billiard, Christiane Montillet **MARKETING** Sophie Gerbaud (directrice, 16 18), Véronique Lallemand (16 91), Véronique Saudemont (17 39), Kevin Jolivet (16 89), Martine Prévot (16 49)

Modifications de services ventes au numéro, réassorts 0805 05 01 47 **Service clients Abonnements** Courrier international, Service abonnements, A2100 - 62066 Arras Cedex Tél. 03 21 13 04 31 Fax 01 57 67 44 96 (du lundi au vendredi de 9h à 18h) abo@courrierinternational.com Prix de l'abonnement annuel en France métropolitaine : 119 €. Autres destinations : <https://boutique.courrierinternational.com> Nos conditions générales de vente et d'utilisation sont disponibles sur <https://www.courrierinternational.com/page/cgu>

Courrier international, USPS number 015-465, is published weekly 48 times per year (triple issue in August and December), by Courrier International SA c/o Distribution Grid, at 900 Castle Rd Secaucus, NJ 07094, USA. Periodicals postage paid at Secaucus, NJ, and at additional mailing offices. POSTMASTER: Send address changes to Courrier International c/o Express Mag, 8275, avenue Marco-Polo, Montréal, QC H1E 7K1, Canada.



Offre d'abonnement

Bulletin à retourner à : *Courrier international*
 Service Abonnements - A2100 - 62066 Arras Cedex 9

Je m'abonne pour :

☐ 1 AN (52 numéros) au prix de 119 € au lieu de 218,80 €*
☐ 1 AN (52 numéros) + 6 hors-séries au prix de 149 € au lieu de 269,80 €*

RCO21BO002

☐ Monsieur ☐ Madame

NOM..... PRÉNOM.....

ADRESSE.....

CP VILLE.....

Je règle par chèque bancaire à l'ordre de *Courrier international*

Pour tout autre moyen de paiement, rendez-vous sur notre site :

<https://abo.courrierinternational.com/ours2021>

ou téléphonez au 03.21.13.04.31 (du lundi au vendredi, de 9 heures à 18 heures)

* Prix de vente au numéro. Étranger nous consulter. Nos Conditions Générales de Vente sont disponibles sur notre site internet : boutique.courrierinternational.com/cgv-co

En retournant ce formulaire, vous acceptez que *Courrier international*, responsable de traitement, utilise vos données personnelles pour les besoins de votre commande, de la relation client et de la gestion des réclamations et, en fonction de vos choix, d'actions marketing sur ses produits et services et/ou ceux de ses partenaires. Conformément à la loi « informatique et libertés » du 06/01/1978 modifiée et au RGPD du 27 avril 2016, vous bénéficiez d'un droit d'accès, de modification, de portabilité, de suppression et d'opposition au traitement de vos données, que vous pouvez exercer à l'adresse suivante : DPO CI - 67/69 avenue Pierre Mendès France - 75013 Paris. Pour toute réclamation, www.cnll.fr.

Avantages abonnés :

Rendez-vous sur courrierinternational.com

- La version numérique du magazine dès le mercredi soir
- L'édition abonnés du site internet
- Nos archives, soit plus de 100 000 articles
- L'accès illimité sur tous vos supports numériques
- Les applications iOS et Android
- Réveil Courrier

Votre abonnement à l'étranger :

Belgique :

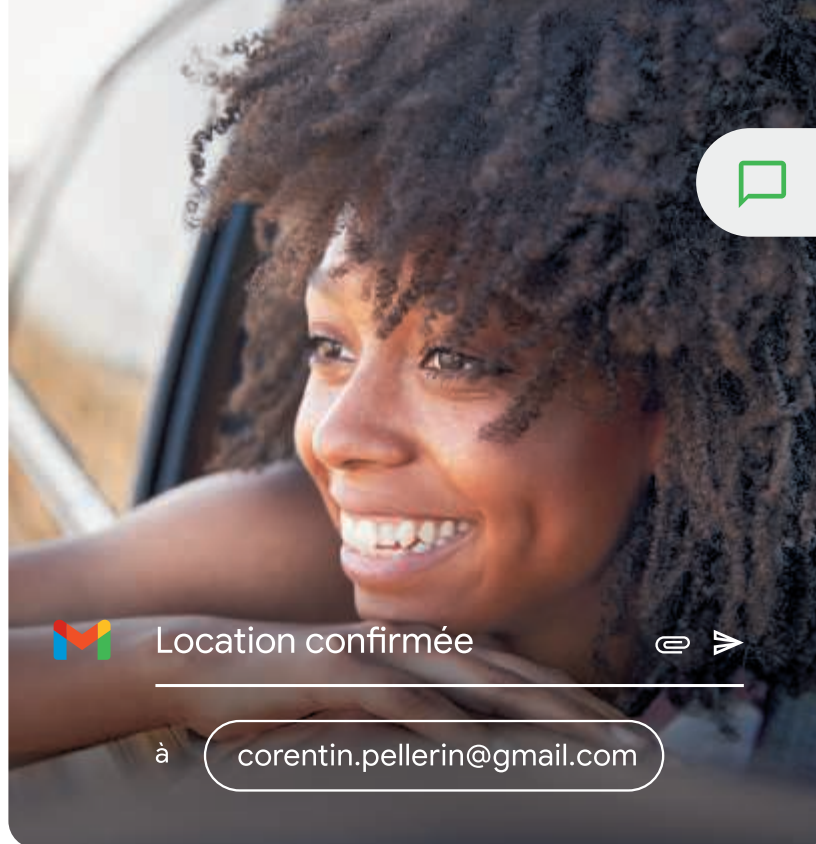
(32) 2 744 44 33 - abonnements@saipm.com

USA-Canada :

(1) 800 363 1310 - expressmag@expressmag.com

Suisse :

(41) 022 860 84 01 - abonne@edigroup.ch



 Nouvelle discussion



Delphine Marchand

Alors, elle est comment ?



Gaëlle Arnaud



Et voilà comment Europcar avance, kilomètre après kilomètre

Google Workspace permet aux équipes de toutes tailles de se retrouver, de créer, et de collaborer. Alors que vous organisez les déménagements ou vacances de vos clients, Google Workspace est là. **Et voilà !**

Google Workspace

À découvrir sur workspace.google.com



France. “Se rappeler l’horreur”

Vingt accusés, près de 1 800 parties civiles, neuf mois d’audition : le 8 septembre s’ouvre le procès des attentats du 13 novembre. Pour Eveline Bijlsma, correspondante du quotidien néerlandais *De Telegraaf*, l’heure est à la parole des victimes.



COURRIER INTERNATIONAL : Vous allez couvrir ces prochains mois le procès des attentats de Paris. Comment abordez-vous ce moment ?



EVELINE BIJLSMA : Je tiens à montrer l’importance du procès, en parlant aux survivants, pour montrer à quel point c’est essentiel pour eux que la justice suive son cours et que les coupables soient punis. Expliquer pourquoi la France a subi une longue série d’attentats depuis 2015 est crucial à mes yeux. Parfois, à l’étranger, la dimension tragique d’un attentat se perd petit à petit dans le flux des informations. J’ai même lu des comparaisons selon lesquelles il y a plus de chances de mourir dans un accident de la route que dans un attentat terroriste. C’est ridicule, n’oublions pas que derrière un attentat terroriste il y a la volonté de tuer. Il faut en parler et mettre en avant les conséquences pour les victimes. Rappelons-nous l’horreur que c’est de voir un enfant partir au Bataclan et ne jamais le voir revenir.

Qu’attendez-vous de ce procès ?

Simplement que justice soit faite et que les coupables soient condamnés. Mais gardons à l’esprit que le procès pourrait se révéler décevant, dans le sens où les prévenus risquent de n’exprimer aucun regret, de ne présenter aucune excuse. Salah Abdeslam avait dit d’emblée aux juges à Bruxelles, où il a été jugé pour avoir tiré sur des policiers avant son arrestation, ne placer sa confiance qu’en son dieu, Allah. Il ne respecte ni le droit belge, ni le droit français, ni notre système de droit tout court. Si des victimes présentes au procès de Paris espèrent l’entendre regretter ou ne serait-ce que s’expliquer, elles seront forcément déçues. Ça déjà été le cas au procès de *Charlie Hebdo*, au cours duquel Ali Riza Polat a proféré des insultes. D’un autre côté, au procès de *Charlie*, de lourdes peines ont été prononcées. Cela peut procurer une forme de satisfaction. Enfin, il est aussi nécessaire de comprendre comment les attentats ont été organisés et comment cette cellule a pu préparer un attentat d’une telle ampleur en restant sous les radars des services de

✍ *Dessin de Bénédicte paru dans 24 Heures, Lausanne.*

renseignement. Pour en tirer des leçons pour l’avenir.

Vous avez suivi le procès Charlie Hebdo. En avez-vous tiré des enseignements qui pourraient servir pour ce procès-ci ? Je ne peux pas me prononcer sur le procès dans son intégralité. Mais j’ai été marquée par l’importance de la place accordée à la parole des victimes, des survivants, des proches. Parmi les victimes de l’attaque de l’Hyper Cacher, il y avait Philippe Braham. Sa veuve, Valérie, n’a pas pu se reconstruire, sa vie est brisée.

Vous étiez en France au moment des attentats. Est-ce que vous avez vu le pays changer ? Est-il différent aujourd’hui ? Non pas vraiment. On m’a souvent demandé si la vie était différente quand des militaires de l’opération Sentinelle patrouillaient dans la rue. Mais finalement on s’y habitue vite et il y en a beaucoup moins aujourd’hui.

En revanche, quand il y a eu l’attentat à *Charlie Hebdo*, François Hollande a eu du mal à prononcer le mot “islamisme”. Après le Bataclan, les attentats sur les terrasses et au Stade de France, on a mis des mots sur les choses. Des mesures ont été adoptées, la dernière étant la loi confortant le respect des principes de la République, voulue par Emmanuel Macron. Et puis des éléments très concrets dans l’organisation de la sécurité en France sont apparus. Pendant l’attaque, des militaires qui patrouillaient devant le Bataclan ne sont pas intervenus parce qu’ils n’en avait pas le droit. Cela aurait pu modifier le cours des choses. Aujourd’hui, ils sont autorisés à tirer, comme on l’a vu lors de l’attaque à la gare Saint-Charles à Marseille, en 2017. Il y a eu des progrès aussi dans la communication entre services de renseignement européens. Depuis, nous n’avons déploré aucun attentat de cette nature, avec ce niveau de logistique et piloté de Syrie. Je pense que la meilleure coordination des services de renseignement y est pour quelque chose, et c’est rassurant. Reste bien sûr les “loups solitaires”, qui, seuls, peuvent tuer à l’aide d’un couteau de cuisine. C’est effrayant. Mais l’échelle n’est pas la même.

Ce procès pourra-t-il servir d’exemple à l’étranger ?

À ce procès, 1 750 parties civiles seront présentes ainsi que des victimes, qui viendront s’exprimer. Je pense que c’est extrêmement important pour elles de le faire, pour qu’elles puissent se reconstruire et qu’on connaisse leur histoire. Sans être une spécialiste du monde judiciaire, c’est cet aspect qui pourrait servir de leçon s’il devait y avoir d’autres procès.

— **Propos recueillis par Courrier international**

Ouragan dévastateur



ÉTATS-UNIS — “Prêt à parer au choc”, annonce en une, le 30 août, depuis Baton Rouge, **The Advocate** sur une photo

satellite de “l’ouragan Ida [qui] a déferlé sur la Louisiane avec des rafales de vent record”. Seize ans jour pour jour après le passage de Katrina, la Louisiane s’est retrouvée dans le noir, privée d’électricité. Deux jours après le passage d’Ida, les autorités évoquaient des dégâts “catastrophiques” et faisaient état de deux morts.

Attaques de drones

YÉMEN — “Au moins 30 militaires loyalistes ont été tués et des dizaines d’autres blessés le 29 août dans des frappes [effectuées par des drones] sur la plus grosse base aérienne du pays”, rapporte **Middle East Eye**. Les autorités, appuyées par l’Arabie Saoudite, ont aussitôt blâmé les rebelles houthistes soutenus par l’Iran et promis des représailles. La guerre, qui fait rage depuis 2014, a fait quelque 130 000 morts et provoqué une crise humanitaire que les Nations unies décrivent comme la plus grave au monde.

Des brigades anti-chewing-gum

ROYAUME-UNI — “On estime que si chaque chewing-gum coûte environ 3 pence à l’achat, le nettoyage de chaque mètre carré de trottoir coûte 1,50 livre au contribuable”, écrit **The Daily Telegraph** avant de rapporter l’annonce faite, le 30 août, de la création d’une “armée” chargée de nettoyer les rues du pays. Elle sera financée à hauteur de 10 millions de livres sur cinq ans par les fabricants eux-mêmes. En mars, le Premier ministre Boris Johnson avait évoqué “une acné monstrueuse”, dont le nettoyage coûte jusqu’à 7 millions de livres aux contribuables chaque année.

Redémarrage suspect

CORÉE DU NORD — Pyongyang a-t-il remis en route son réacteur de Yongbyon ayant produit du plutonium pour des armes nucléaires ? C'est ce que craint l'Agence internationale pour l'énergie atomique (AIEA), dans son dernier rapport annuel cité le 30 août par le **Chosun Ilbo**. Expulsés de Corée du Nord en 2009, les inspecteurs de l'AIEA surveillent depuis le pays à distance, grâce surtout à des images satellites. C'est ainsi qu'ils ont noté des signes de fonctionnement de ce réacteur pour la première fois depuis 2018. **The Financial Times** voit là "un autre défi sécuritaire pour Joe Biden, au moment où le président américain fait face, avec la crise en Afghanistan, à une pression immense".

Sous contrôle

DANEMARK — Le coronavirus n'est plus "une menace grave pour la société", a déclaré le ministre de la Santé Magnus Heunicke, le 27 août. Conséquence : à compter du 10 septembre, "les Danois n'auront plus besoin de montrer de pass sanitaire pour se rendre dans les restaurants, les boîtes de nuit ou les grands rassemblements", rapporte **Forbes**. Magnus Heunicke justifie cette décision par les 71 % de la population complètement vaccinés, ce qui fait du Danemark le troisième pays européen le plus vacciné, après Malte et le Portugal.



Retour vers le futur



FOOTBALL — Il est "de retour à la maison", s'extasie, le 28 août, le **Manchester Evening News**. Après une semaine riche en rebondissements, le transfert de Cristiano Ronaldo à Manchester United depuis la Juventus de Turin a été confirmé. Avec les Red Devils, CR7 avait remporté trois titres de Premier League et une Ligue des champions. "Il va peut-être regretter d'avoir vendu sa maison d'Alderley Edge [un village proche de Manchester] début 2019", s'amuse le journal.

Le vice-chancelier déchu

AUTRICHE — "Corrompu", lance la **Kronen Zeitung**, le 28 août, sur une photo de Heinz-Christian Strache. La veille, l'ancien chef de l'extrême droite a été condamné "illico presto", selon les termes du journal à grand tirage, à quinze mois de prison avec sursis dans une affaire liée au scandale de l'Ibizagate. L'ancien vice-chancelier était tombé en disgrâce au printemps 2019, quand avait été divulguée une vidéo, tournée deux ans plus tôt sur l'île espagnole. On l'y voyait proposer des marchés publics à un investisseur russe. L'enquête avait permis de mettre au jour d'autres faits répréhensibles qui lui ont donc valu sa condamnation.

↑ Dessin d'Arcadio paru dans **La Prensa Libre**, Costa Rica.

CHINE

Croisade contre l'industrie du divertissement

Le nom de l'actrice Zhao Wei a été banni des réseaux sociaux ; ses films et ses séries ont disparu de certains services de streaming. La star semble à son tour faire les frais de la campagne de moralisation menée par Pékin.

Q u'est-il arrivé à Zhao Wei ? Le 27 août, la question faisait partie des sujets les plus commentés sur Weibo, l'équivalent chinois de Twitter, rapporte le **Global Times**. Le quotidien anglophone, qui est l'une des voix du régime de Pékin à l'étranger, relatait que, depuis la veille, plusieurs films et séries télévisées dans lesquels joue l'actrice avaient disparu de plateformes de streaming comme Tencent Video et iQiyi. Sur d'autres services, son nom a tout simplement été effacé du générique.



Au cours du week-end, le mystère a continué de s'épaissir autour de Zhao Wei, 45 ans, l'une des actrices les plus connues et les plus riches du pays. Le 28 août, certains sites d'information ont annoncé qu'elle avait embarqué à bord d'un jet privé pour la France, où elle et son mari, Huang Yulong, possèdent plusieurs vignobles dans le Bordelais. Alors qu'elle semble également bannie des réseaux sociaux, l'actrice milliardaire aurait posté un message avec photos sur Instagram, détruit depuis, dans lequel elle affirmait être à Pékin avec ses parents, écrit **The Hollywood Reporter**.

Comme le souligne le **Global Times**, aucune raison officielle n'a été donnée à la mise à l'index de Zhao Wei. Une chose est sûre : sa disgrâce survient alors que, depuis quelques années, le régime chinois est entré en croisade contre l'industrie du divertissement, accusée de propager le culte de l'argent roi et de corrompre la jeunesse. L'actrice Fan Bingbing, une autre star chinoise, en avait fait les frais en 2018.

Depuis juin dernier, une opération est en cours pour mettre à bas la "fan culture", accusée de nombreux maux. Le 28 août, le Comité central pour l'inspection disciplinaire, chargé de la lutte anticorruption au sein du Parti communiste chinois, a ainsi rappelé sa détermination à poursuivre son combat "pour la sécurité politique et idéologique du cyberspace" et contre "une culture de la célébrité" qualifiée de "toxique", relate le **South China Morning Post**, un quotidien anglophone

de Hong Kong. Dans le cadre de cette lutte, le gouvernement vient notamment d'interdire la publication, sur les réseaux sociaux, de listes qui classent des stars, des chansons ou encore des films – les classements qui subsistent étant priés de mettre en sourdine l'enthousiasme des fans pour davantage mettre en avant la valeur travail et des appréciations "professionnelles", selon un communiqué officiel que relaie le quotidien britannique **The Guardian**.

Un détail ? **The Hollywood Reporter** rappelle, à la fin de l'article qu'il consacre à Zhao Wei, que l'actrice et son mari sont très proches de Jack Ma, le magnat d'Alibaba qui s'est récemment, lui aussi, attiré les foudres de Pékin.

— **Courrier international**

Tour de vis sur les jeux vidéo

●●● "Ce sont les mesures les plus strictes adoptées à ce jour pour lutter contre l'addiction des jeunes aux jeux vidéo", relève le **South China Morning Post**. Le 30 août, les autorités chinoises ont annoncé que les mineurs ne pourraient plus jouer aux jeux vidéo en ligne en semaine, mais seulement une heure par jour, entre 20 et 21 heures, les vendredis, samedis, dimanches et durant les vacances. C'est beaucoup moins que ce qui était autorisé depuis 2019 (quatre-vingt-dix minutes par jour en semaine, trois heures le week-end et jours fériés). Récemment encore qualifiés d'"opium pour l'esprit" par un quotidien officiel, les jeux en ligne sont dans la ligne de mire de Pékin. Les géants du jeu vidéo comme Tencent ou NetEase, censés contrôler l'âge des utilisateurs lors de leur connexion, pourraient voir leur clientèle s'éroder.

42

MILLIONS DE PNEUS ENTREPOSÉS AU KOWEÏT.

Ils forment, selon le quotidien **Al-Jarida**, "le plus grand cimetière de pneus au monde". Périodiquement, des incendies géants y provoquent d'énormes nuages de fumées toxiques. C'est pourquoi les autorités ont décidé de déplacer les pneus à Salmi, plus loin dans le désert. La fin des opérations – et des 44 000 allers-retours des camions – a été célébrée le 29 août. Désormais, place au recyclage. Mais, au rythme prévu, il pourrait s'étaler sur... vingt-huit ans.

CONTROVERSE



L'archéologie peut-elle justifier l'arrêt d'un chantier ?

En Grèce, la construction d'une station de métro est bloquée depuis des années, après la mise au jour de vestiges datant de la période byzantine. Faut-il les exposer sur place ou les déplacer ? C'est tout l'enjeu d'un interminable bras de fer.

OUI

La crédibilité de la Grèce est en jeu

—Frankfurter Allgemeine Zeitung (extraits) Francfort

En 2008, des archéologues ont découvert en plein cœur de Thessalonique le croisement de deux avenues, datant d'une période située entre le IV^e et le IX^e siècle, dans un état de conservation étonnant. Il s'agissait à l'époque des deux artères principales de la ville, qui était alors la deuxième en importance de l'Empire byzantin. Les 1500 mètres carrés de fouilles, effectuées dans le cadre du chantier d'une ligne de métro, ont révélé une rue de 77 mètres de long ornée d'un pavement de marbre, une porte monumentale dont les piles se dressent encore à plus de 2 mètres de hauteur, un forum et des vestiges de boutiques, notamment d'ateliers d'orfèvres. Aujourd'hui encore, douze siècles plus tard, des bijoutiers exercent toujours au même endroit. Cette artère qui s'étend de la porte d'Or, à l'ouest, à la porte de Kalamaria, à l'est, en passant par l'arc de l'empereur Galère, est parallèle à la Via Egnatia, qui reliait autrefois l'Adriatique à Constantinople.

En 2013, pour garantir la poursuite du chantier du métro, le gouvernement conservateur a ordonné le démontage et le déplacement des vestiges, avant leur remise en place [à la fin des travaux]. En 2017, deux ans après l'arrivée de la gauche au pouvoir, le nouveau gouvernement est revenu sur cette décision : les antiquités devaient rester sur place et la station de métro n'être construite qu'une fois le reste de la ligne achevé. Mais lorsque les conservateurs ont repris le pouvoir en 2019, ils ont refusé de mettre en œuvre le projet de leurs prédécesseurs, pourtant réalisable sur le plan

technique. Des associations de défense de la culture et de l'environnement ont alors saisi le Conseil d'État.

Début mai 2021, ce dernier a reconnu, à treize voix contre douze, la légalité du déplacement des ruines, déclenchant ainsi une nouvelle vague de contestation. Le 13 mai, 200 chercheurs renommés du monde entier, parmi lesquels [les historiens] Peter Brown et Hermann Parzinger, ont adressé une lettre ouverte au Premier ministre grec [Kyriákos Mitsotákis]. Dans leur texte, ils comparent les dommages encourus par les vestiges à ceux causés par le bombardement du Parthénon par Francesco Morosini en 1687 [durant la guerre de Morée, qui opposait alors la République de Venise à l'Empire ottoman].

Le gouvernement espère une accélération des travaux, mais c'est illusoire. Si les vestiges venaient à être déplacés, de nouvelles fouilles devraient avoir lieu. Les experts estiment en effet que d'autres pièces archéologiques, datant de plusieurs milliers d'années, se cachent sans doute jusqu'à 3 mètres sous les restes byzantins. Impossible de fouiller à une telle profondeur et sur 1500 mètres carrés dans les délais impartis [la fin des travaux est prévue pour 2023] sans faire appel à des bulldozers.

Alors pourquoi le gouvernement s'obstine-t-il ? L'actuelle ministre de la Culture [Lína Mendóni], qui était déjà à l'origine du projet de déplacement de 2013 – elle était alors sous-secrétaire d'État –, ne s'est pas rendue une seule fois sur le site des fouilles. Par ailleurs, le déplacement des vestiges causerait également des dommages immatériels : il viendrait ébranler la crédibilité de la Grèce quant à la défense de son patrimoine culturel. Après cela, qui prendra encore au sérieux ses demandes de restitution des sculptures du Parthénon [conservées au British Museum] ?

—Angelos Chaniotis*
Publié le 2 juillet

* Angelos Chaniotis est un historien grec enseignant à l'Institute for Advanced Study de Princeton (États-Unis).

NON

Assez perdu de temps !

—Voria.gr (extraits) Athènes

Tout ce que l'on peut écrire à propos du métro de Thessalonique et en particulier de la fameuse station Venizelos semble superflu, mille fois répété, inutile. Mais la publication des décisions du Conseil d'État offre l'occasion de rappeler certains points et d'en préciser quelques autres. Se souvenir d'abord que le chantier dure depuis une quinzaine d'années, et qu'il a dépassé d'une fois et demie la durée initialement prévue. La question des antiquités de la station Venizelos date déjà d'une décennie.

Il faut se souvenir d'abord que le chantier dure depuis une quinzaine d'années, et qu'il a dépassé d'une fois et demie la durée prévue.

Pendant toutes ces années, depuis 2012, lorsque ces antiquités importantes ont été découvertes, plusieurs solutions possibles ont été mises sur la table. Depuis la première, suggérant leur déplacement définitif et leur exposition au camp militaire de Pavlos Melas (début 2013), ont été proposés leur éloignement provisoire et leur réinstallation (2014), ou encore une mise en valeur in situ, c'est-à-dire la construction de la station sans leur déplacement (2015).

De ces neuf années, plus de la moitié, de 2015 à 2019 inclus, a été consommée à la recherche d'une solution technique pour la construction de la station en laissant les antiquités à leur place. Des

idées et des études ont été présentées, mais aucune n'a réussi à obtenir l'aval des scientifiques responsables d'Attiko Metro, alors même que la direction de l'entreprise était parmi les plus fervents partisans de cette solution. Et c'est à peu près ainsi que nous sommes revenus à la solution de 2014, l'enlèvement provisoire des antiquités et leur remise en place ultérieure, à laquelle tout le monde à l'époque avait donné son aval, y compris l'administration du maire Boutaris, malgré son revirement après coup.

Bientôt deux ans seront passés depuis que le gouvernement actuel a annoncé le retour à la précédente solution. Deux années de perdues (encore), puisque dans l'attente du jugement du Conseil d'État rien ne pouvait être entrepris à la station Venizelos. La décision de l'instance juridique suprême ferme un cycle d'invectives stériles et pose de plus quelques règles quant à la protection des antiquités.

Cette décision n'a pas plu à certains, qui déclarent qu'ils vont continuer les recours contre tout acte administratif concernant les antiquités. Ils savent qu'après la décision du Conseil d'État aucun moyen juridique ou administratif n'a la moindre chance d'aboutir ; donc tout ce qu'ils pourraient obtenir seraient de nouveaux retards et de nouvelles tergiversations. C'est la logique du "puisque mon point de vue n'est pas adopté, alors mieux vaut que rien ne se réalise". Cette opinion, aussi bruyante soit-elle, reste minoritaire.

Thessalonique a besoin aussi bien du métro que des antiquités. Comme le Conseil d'État le souligne à juste titre dans sa décision, dans ces situations doivent être pris en compte simultanément "l'intérêt public" et la nécessité de "l'accomplissement d'un ouvrage d'intérêt majeur". Déjà, 2023 comme limite pour la fin des travaux apparaît très difficile à respecter. Au moins, qu'on n'aille pas beaucoup plus au-delà...

—Nikos Iliadis,
Publié le 2 juillet



LES MOTS DES AUTRES

L'actualité racontée par les langues étrangères. Un podcast de Courrier international.

À ÉCOUTER SUR NOTRE SITE ET SUR VOTRE APPLICATION DE PODCAST PRÉFÉRÉE

MERCREDI 8 SEPTEMBRE

FOIRE AUX Vins

RETROUVEZ TOUTE NOTRE SÉLECTION EN SUPERMARCHÉ



LANLANDE DE
POMEROL BIO
Château La Fleur Chevrol
Orchidée
2019 AOC

12,89€



HAUTES CÔTES
DE NUITS BLANC
Domaine de
la Vigne au Roy
2020 AOC

9,89€



SANCERRE
Domaine de la Barbotaine
Pierre Blanche
2020 AOC

10,49€



Toutes les bouteilles de cette page sont de contenance 75 cl.

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ, À CONSOMMER AVEC MODÉRATION

à la une **RÉFUGIÉS** LES PORTES **SE REFERMENT**

Ils sont des dizaines de milliers à avoir quitté l'Afghanistan après la chute de Kaboul, le 15 août. Et tant d'autres qui tenteront de le faire par voie terrestre après le départ du dernier soldat américain (le 30) et la fin des évacuations par pont aérien. Mais ni les voisins proches d'Asie centrale ni la Turquie, l'Europe ou les États-Unis ne semblent prêts à accueillir à bras ouverts ces réfugiés qui fuient les représailles des talibans.

➤ Une famille afghane vient d'atterrir à Madrid, le 24 août. Photo Diego Radames/SOPA Images/Sipa



L'Europe regarde ailleurs

VU DE SUISSE Confrontée à un afflux annoncé de réfugiés afghans, l'Europe verrouille les frontières le plus loin possible pour éviter les secousses politiques internes. Mais cela peut-il fonctionner quand la Russie ou encore l'Iran appliquent la même méthode ?

—Le Temps Lausanne

Le double attentat survenu jeudi [26 août] à Kaboul en est la terrible illustration : d'une part, la prise du pays par les talibans ne signifie pas la fin du calvaire pour des Afghans épuisés par quarante années de guerre, et, d'autre part, surtout, les plus vulnérables risquent bien d'être ceux qui tentent l'exil, comme ils le font à l'aéroport de Kaboul et aussi, de manière moins visible, par dizaines de milliers déjà, aux frontières des pays voisins.

L'histoire des guerres afghanes est aussi celle de la fuite d'une grande partie de la population. Or, dès que la date du retrait des troupes américaines commençait à se préciser, la question de l'accueil de ces nouveaux réfugiés a surgi un peu partout, et particulièrement en Europe, un continent peu enclin à laisser se reproduire la crise de 2015, qui avait vu affluer par milliers les déshérités syriens.

"Nous avons appris la leçon", clament aujourd'hui les responsables européens, à l'image de la Suédoise Ylva Johansson, commissaire à la Migration et aux Affaires intérieures. La leçon ? C'est celle qui consiste à offrir davantage d'aide humanitaire sur le terrain pour alléger les difficultés, mais surtout à acheter – n'ayons pas peur des mots – les faveurs des pays voisins pour qu'ils servent de barrière face à un "déferlement" de réfugiés qui, entre autres conséquences, fait croître dans les mêmes proportions le populisme d'extrême droite en Europe.

Leçon retenue face à la Syrie, où la Turquie joue, contre espèces sonnantes et trébuchantes, ce rôle de barrage délocalisé. Leçon retenue aussi par l'Espagne, qui n'en finit plus de dérouler le tapis rouge aux dignitaires marocains pour qu'ils jouent le même rôle en Méditerranée occidentale. De manière beaucoup plus cynique encore, c'est la même solution qui a été retenue en Libye, où armée et milices œuvrent comme les gendarmes de

l'Occident, fût-ce au prix de méthodes barbares et inhumaines.

Aujourd'hui, les regards se tournent vers le Pakistan, l'Iran et la Turquie, où sont déjà installés des millions de réfugiés afghans. Cette manière de garder le problème à distance contribue toutefois à offrir à ces pays un puissant levier. La Turquie l'a démontré à plusieurs reprises, vis-à-vis de la Grèce notamment, en lâchant ses réfugiés pour compromettre les Européens. Le président Recep Tayyip Erdogan répète ces jours que la Turquie n'est pas un "entrepôt de stockage" où les

Européens peuvent déposer à loisir les requérants d'asile dont ils ne veulent pas.

Ces propos insultants sonnent comme une annonce visant à faire monter les enchères. La Russie, pour sa part, tient à peu près le même langage plus au nord, du côté du Tadjikistan ou de l'Ouzbékistan. En verrouillant leurs frontières, les Occidentaux cherchent à se mettre à l'abri de secousses politiques intérieures. Mais ils exposent d'autres faiblesses face à des rivaux géopolitiques qui ont, eux aussi, compris la leçon.

—Luis Lema

Publié le 26 août



SUR NOTRE SITE

courrierinternational.com

"Réfugiés : la position de l'UE s'est rapprochée de celle de la Pologne"

L'accueil des Afghans ne causera pas en Europe de nouvelle fracture comme en 2015 car, depuis, les pays de l'Ouest se sont ralliés à la politique de fermeture des frontières défendue entre autres par la Pologne, explique **Dziennik Gazeta Prawna**.

CETTE MANIÈRE DE GARDER LE PROBLÈME À DISTANCE CONTRIBUE À OFFRIR À LA TURQUIE, À L'IRAN ET AU PAKISTAN UN PUISSANT LEVIER.

Dans l'actualité

À Kaboul, fin des évacuations par pont aérien

À l'ONU, le Conseil de sécurité a voté le 30 août une résolution exigeant des talibans qu'ils honorent leur engagement de laisser Afghans et étrangers quitter librement l'Afghanistan. Les Américains, eux, ont quitté le pays.

● Après deux semaines de silence, l'Afghanistan Times a repris ses parutions, dimanche 29 août. Le journal anglophone de Kaboul n'assure que le service minimum, ne se risquant pas à publier d'éditoriaux sur le retour des talibans au pouvoir. C'est donc très sobrement qu'il a relaté "la frappe de drone américain" qui a tué dimanche une dizaine de personnes dans la capitale afghane, dont "un kamikaze présumé (qui) conduisait une voiture bourrée d'explosifs et cherchait apparemment à attaquer l'aéroport de Kaboul". Cette frappe est survenue quatre jours après l'attentat suicide perpétré le 26 août à l'une des entrées de l'aéroport, lequel a fait plus de 180 morts, dont 13 soldats américains. Alors que les derniers soldats américains présents sur place ont quitté le territoire lundi 30 août, la communauté internationale était tout entière mobilisée pour permettre "aux Afghans en situation de risque", autrement dit ceux qui ont travaillé avec les Occidentaux depuis 2001, de quitter leur pays au-delà de la date butoir initialement fixée au 31 août. "La communauté internationale dit avoir reçu l'assurance des talibans que tous les ressortissants étrangers et tous les citoyens

afghans munis d'une autorisation de voyage" des pays étrangers destinés à les accueillir "seront autorisés à se rendre en toute sécurité et de manière ordonnée aux points de départ et à voyager à l'extérieur du pays", relate l'Afghanistan Times.

Une réunion vidéo s'est tenue le 30 août à l'initiative du département d'État américain, "pour discuter des prochaines étapes", indique le site d'information Gandhara. L'idée est de "coordonner l'action des pays concernés", au premier rang desquels la Grande-Bretagne, le Canada, la France, l'Allemagne, l'Italie et la Turquie, mais aussi le Japon et le Qatar.

Maintenant que l'armée américaine a définitivement quitté Kaboul, c'est Doha qui doit "venir en aide aux agences de l'ONU", et "fournir une assistance technique civile aux talibans à l'aéroport international de Kaboul".

Ankara est également en négociation avec les talibans pour assurer la sécurité de l'aéroport. Le Conseil de sécurité des Nations unies a, pour sa part, voté lundi soir une résolution (la Russie et la Chine se sont abstenues) appelant les talibans à permettre à ceux qui le souhaitent de quitter l'Afghanistan en toute sécurité, mais n'a pas mentionné la création d'une zone de sécurité à Kaboul, comme l'avait suggéré dimanche Emmanuel Macron. Pendant ce temps, à Kaboul, "des centaines de ressortissants afghans détenteurs de documents d'évacuation" attendent toujours "à l'extérieur de l'aéroport" d'être pris en charge pour partir, fait savoir Tolo News. Certains d'entre eux racontent "qu'en raison de la foule", ils n'ont pas pu passer les portes et atteindre les soldats étrangers responsables de l'évacuation.

—Courrier international

AVEUGLEMENT GÉNÉRAL

VU D'AUSTRALIE Après la prise de Kaboul par les talibans, les autorités australiennes se sont empressées d'annoncer qu'elles fermeraient leurs portes aux réfugiés afghans. Une politique de "cruauté", s'indigne cet hebdomadaire.

—The Saturday Paper (extraits)
Melbourne

P our expliquer l'attitude inhumaine de l'Australie à l'égard des réfugiés afghans, il faut comprendre l'aveuglement qui est au cœur de notre politique migratoire [Canberra a promis d'accueillir 3000 réfugiés afghans dans le cadre de son quota annuel de "visas humanitaires", tout en lançant une campagne visant à les dissuader de se rendre en Australie]. À force de répéter depuis des dizaines d'années que toute forme de compassion saperait les fondations de notre système, notre classe politique est anesthésiée. Et le pays est pris d'une sorte d'engourdissement moral d'où toute logique ou toute forme de décence est évacuée.

Dès le mois de juin, si ce n'est plus tôt, l'Australie a été avertie que sa décision de quitter l'Afghanistan mettrait en danger des milliers de vies. [Le Premier ministre] Scott Morrison n'a pas été pris de court [au moment de la prise de Kaboul] : il était déjà saisi par l'indifférence, cette sorte d'indifférence qui lui permet de supporter la politique d'accueil des réfugiés qu'il a passé des années à façonner.

Sadisme et calomnie. Alors que les forces alliées commençaient à partir, le gouvernement britannique a créé une unité spéciale à Kaboul pour gérer les demandes de visas du personnel afghan. Les États-Unis ont préparé l'évacuation de milliers de personnes. L'Australie a proposé aux Afghans un formulaire de 35 pages à remplir en ligne, dans un pays où l'accès à Internet est limité. Peter Dutton [le ministre de la Défense] a préféré avoir recours à la calomnie. Depuis des années, il affirme que les réfugiés sont des pédophiles. Et sa première réaction a été de dire que les Afghans qui avaient servi aux côtés des troupes australiennes pouvaient être des terroristes. La cruauté de propos de ce genre est difficile à comprendre, sauf que l'ensemble de l'échiquier politique parle le même langage depuis vingt ans. C'est toute la cruauté d'un pays qui refuse de voir que le monde existe au-delà de ses côtes.—

Publié le 21 août

→ Réfugiés afghans devant le Dulles Expo Center à Chantilly (Virginie), le 24 août 2021.

Photo Kenny Holston /The New York Times

Logistique

L'ESPAGNE, HUB EUROPÉEN POUR LES RÉFUGIÉS

Avec une pointe d'orgueil nationaliste, **El País** se félicite : "Depuis qu'en moins de vingt-quatre heures a été installé, à Torrejón de Ardoz, un centre d'accueil européen pour les Afghans, l'Espagne fait figure de référence en matière de gestion de la crise afghane." En effet, depuis le 19 août et l'arrivée sur le sol espagnol du premier avion en provenance de Kaboul, le rôle de la base militaire de Torrejón de Ardoz dans l'accueil de personnes évacuées d'Afghanistan a pris de plus en plus d'ampleur. Selon le dernier bilan du quotidien madrilène datant du 27 août, "plus de 1900 personnes ont déjà été accueillies à Torrejón".

Qu'il s'agisse de collaborateurs de l'UE, de l'Espagne ou des États-Unis, l'objectif de cette base est de garantir un transit rapide afin de libérer des places pour de nouveaux arrivants. "Le temps moyen de séjour dans ces installations est de trente-sept heures", précise le média espagnol.



L'Amérique n'est plus aussi ouverte qu'avant

VU DES ÉTATS-UNIS Les Américains avaient accueilli plus de 300 000 personnes d'Asie du Sud-Est après la guerre du Vietnam. Il y a peu de chances que leur pays soit aussi généreux avec les Afghans.

—The New York Times New York

U ne intervention militaire américaine à l'étranger longue de plusieurs décennies venait de prendre fin, et des milliers de personnes ayant aidé les États-Unis se pressaient pour monter à bord des derniers avions et obtenir, espéraient-elles, une autorisation de séjour en Amérique. La capitale de leur pays venait de tomber. Ceux qui resteraient risquaient de terribles représailles, c'était presque une certitude.

Nous étions en 1975 en Asie du Sud-Est, et Washington avait alors ouvert grand les portes de l'Amérique pour accueillir au fil des quatre années suivantes quelque 300 000 réfugiés venus du Vietnam, du Laos et du Cambodge. Un jeune sénateur du Delaware du nom de Joseph R. Biden Jr. avait coprésenté une loi décisive, adoptée à l'unanimité au Sénat puis promulguée en 1980, afin de distinguer la politique d'asile de la politique étrangère américaine et d'augmenter les quotas de réfugiés accueillis chaque année.

Alors qu'aujourd'hui la fin de vingt ans d'intervention états-unienne en Afghanistan provoque à Kaboul des scènes de chaos et de désespoir très semblables, la plupart des analystes s'accordent sur un point : il est peu probable que Washington relance un programme d'accueil d'aussi grande

ampleur que celui qui avait accompagné la fin de la guerre du Vietnam. Une opinion américaine beaucoup moins compatissante depuis plusieurs décennies, un débat politique toxique et sclérosé sur l'immigration et les inquiétudes actuelles concernant le terrorisme et le coronavirus réduisent presque à néant l'éventualité d'une mobilisation aussi massive.

Depuis les années 1930, les sondages Gallup n'ont cessé de refléter l'ambivalence des Américains pour ce qui est de l'accueil des réfugiés. En 2018 encore, alors que d'importants contingents de Syriens, d'Irakiens et d'Afghans fuyaient leur pays, les Américains s'estimaient, selon une enquête du Pew Research Center, plus enclins à accueillir des immigrants ordinaires, en quête d'une vie meilleure, que des réfugiés fuyant la guerre et la violence.

La loi sur les réfugiés soutenue par Biden [dans les années 1970] confie au président le soin de fixer le nombre de personnes susceptibles d'être accueillies chaque année pour des raisons humanitaires ou d'autres motifs relevant de l'intérêt national. La Maison-Blanche a, en la matière, une grande latitude. Quand le programme a été lancé en 1980, le plafond était fixé à 234 000 réfugiés. Ce chiffre n'a cessé de diminuer depuis, jusqu'à atteindre son plus bas niveau, 15 000 personnes accueillies, lors de la dernière année du mandat de Trump.

Si Joe Biden a fait campagne en promettant une politique d'accueil plus humaine et la relance du programme d'asile, jamais le nombre de réfugiés accueillis aux États-Unis en un an n'avait été si bas (6246 au 31 juillet), ce qui s'explique notamment par la fermeture des consulats et l'allongement des délais de traitement des demandes en raison de la pandémie.

Face à la crise en Afghanistan, des voix s'élèvent aujourd'hui demandant que soient accueillis ces Afghans qui cherchent à partir au plus vite pour éviter une répression sanglante des talibans, à commencer par les interprètes et tous ceux qui risquent des représailles pour avoir travaillé avec l'armée américaine.

Tradition d'accueil. Une grosse dizaine de gouverneurs, des deux partis, se sont dits prêts à accueillir des réfugiés, et des associations religieuses un peu partout aux États-Unis proposent d'apporter leur aide à des familles afghanes. Le gouverneur républicain de l'Utah, Spencer Cox, a déclaré que son État *"avait toujours accueilli des réfugiés du monde entier"* et entendait *"poursuivre cette tradition"* auprès des réfugiés afghans. Mais à l'inverse, alors que de très nombreuses personnes fuyant la violence et la pauvreté en Amérique centrale et ailleurs se pressent à la frontière avec le Mexique, certains conservateurs en appellent à une politique intransigeante face à l'afflux de réfugiés afghans.

Les États-Unis sont-ils dans l'obligation d'accepter des personnes fuyant leur pays parce que leur vie est en danger ? En aucun cas. Le droit international n'impose nullement aux États-Unis d'accepter des réfugiés. Mais ils sont, depuis la Seconde Guerre mondiale, un grand pays d'accueil. Entre 1945 et 1950, environ 350 000 Européens sont ainsi arrivés aux États-Unis, pour beaucoup des Juifs ayant survécu à la Shoah. Dwight Eisenhower accueillit 40 000 Hongrois sur le territoire américain, et son successeur, John F. Kennedy, plusieurs centaines de milliers de Cubains opposés au régime de Fidel Castro. Puis il y eut le Vietnam, et, après la chute de Saïgon, l'exode de centaines de milliers de boat people. Tous étaient des victimes de la guerre froide et de l'offensive anticomuniste des États-Unis – et bénéficiaient ainsi de la bienveillance d'une bonne part de l'opinion américaine.

À la fin des années 1980, les États-Unis reçoivent des dizaines de milliers de Soviétiques de confession juive et d'autres minorités religieuses. Dans les années 1990, une nouvelle vague arrive de l'ex-Yougoslavie en guerre.

En réaction aux attentats du 11 septembre 2001, les États-Unis envahissent l'Afghanistan, et, deux ans plus tard, l'Irak. Sur le territoire américain, l'inquiétude augmente quand des immigrés (et non des réfugiés) sont impliqués dans d'autres attentats meurtriers. Des contrôles supplémentaires sont ajoutés à la procédure de demande d'asile par le gouvernement de George W. Bush, puis par celui de Barack Obama. Après les attentats de Paris en 2015, plus de vingt gouverneurs annoncent que leur État n'accueillera plus de réfugiés syriens, de crainte qu'il y ait parmi eux des terroristes.

À peine arrivé à la Maison-Blanche, Trump fait une coupe claire dans le quota et passe à 50 000 le plafond qu'Obama avait fixé à 110 000, avant de prendre un décret présidentiel interdisant l'entrée des personnes venues de plusieurs pays à majorité musulmane. L'année suivante, il abaisse de nouveau le plafond, à 45 000. Joe Biden a vite entrepris de défaire la politique migratoire de son prédécesseur, mais l'augmentation rapide des arrivées clandestines par le Mexique a suscité une inquiétude dans l'opinion qui, dans un premier temps, avait convaincu le président de reporter son projet de réaugmenter le quota de réfugiés pour cette année. La Maison-Blanche a finalement rehaussé la barre à 62 500 pour 2021. Mais, avec la pandémie, il n'est pas certain que ce chiffre soit atteint.

Les États-Unis espèrent évacuer de 50 000 à 65 000 collaborateurs afghans et leur famille, a précisé Joe Biden, qui a annoncé le déblocage de 500 millions de dollars supplémentaires destinés aux *"besoins urgents des migrants et*

L'AUGMENTATION RAPIDE DES ARRIVÉES CLANDESTINES PAR LE MEXIQUE A SUSCITÉ UNE INQUIÉTUDE DANS L'OPINION.

des réfugiés". Nombre d'entre eux seront orientés vers d'autres pays pour l'examen de leur demande. En fin de compte, combien d'Afghans seront vraiment accueillis aux États-Unis ? La question reste entière et, selon l'ancien ambassadeur Ryan Crocker, elle est essentielle pour préserver ce que les États-Unis avaient tenté de faire à travers cette guerre. *"Nous le devons aux femmes afghanes, aux médias indépendants, insiste-t-il. À tous ces gens à qui nous avons dit : 'Vous pouvez y aller, bâtissez une nouvelle société libre et ouverte, nous serons là pour vous aider, et pour que tout se passe bien.' C'est pour nous une obligation morale, et nous avons les moyens de la remplir."*

—Miriam Jordan

Publié le 21 août



DES DIZAINES DE MILLIERS D'AFGHANS NON ÉVACUÉS PAR LES ÉTATS-UNIS

Avoir un chiffre précis est impossible, mais l'estimation relayée par le **New York Times** donne une idée du grand nombre de personnes ayant travaillé avec les Américains qui risquent de ne pas pouvoir quitter l'Afghanistan. Au moins 250 000 Afghans éligibles à des visas spéciaux ou accélérés n'avaient pas encore été évacués du pays le 23 août : interprètes, conseillers et autres anciens collaborateurs des autorités états-uniennes, ainsi que leurs familles. Réalisée par l'Association of War-time Allies (une association de personnes ayant travaillé avec les Américains dans des pays en conflit) en collaboration avec des chercheurs de l'American University de Washington, l'estimation se fonde sur les rapports annuels du ministère de la Défense des États-Unis.

Décryptage

En France, Macron en première ligne

●●● *"Nous vous le devons. Bienvenue",* a tweeté Emmanuel Macron le 18 août sous la photo de l'arrivée à Roissy de l'avion transportant 200 passagers français et afghans exfiltrés en urgence de Kaboul après la prise de pouvoir des talibans. Ce n'était pas le premier appareil à se poser en France. Contrairement à ses partenaires occidentaux, Paris a commencé à organiser l'évacuation dès le mois de mai. Avant le 15 août, 623 Afghans avaient déjà quitté leur pays, direction la France. Une décision justifiée à Paris par les analyses très pessimistes qui circulaient déjà sur l'avenir du pays. Pour le quotidien allemand **Die Welt**, *"l'exemple français montre à quel point le gouvernement allemand s'est fourvoyé".* Car, à l'époque, Paris se voit critiqué par certains de ses partenaires qui jugent l'évacuation prématurée. À Londres, l'ancien ambassadeur britannique en France explique dans le **Daily Telegraph** que, à la différence du Royaume-Uni, *"tenu par des liens plus forts avec Washington, sa relative distance a aidé l'État français à tirer ses propres conclusions et à agir rapidement [...] sans se sentir contraint à se coordonner étroitement avec les États-Unis".* Mais le tweet du chef de l'État avait une autre fonction, outre celle d'afficher l'aide de la France aux Afghans en danger, note **Die Welt**. *"L'offensive de communication présidentielle sert également à présent à faire taire les critiques qui s'étaient exprimées, notamment dans les rangs de la gauche, après que le président français a mis en garde contre 'les flux migratoires irréguliers [de l'Afghanistan] vers l'Europe'."* Un choix de mots vivement critiqué, de l'opposition en France jusqu'à Edward Snowden, qui avait réagi sur Twitter en appelant le président *"Emmanuel Le Pen"*. Le président français a repris l'initiative quelques jours plus tard. Conjointement avec Londres, il a appelé à créer une zone protégée à Kaboul, sous l'égide de l'ONU, qui permette de poursuivre les évacuations de civils au-delà de la date butoir du 31 août. Une proposition qui, selon le quotidien italien **La Repubblica**, s'insère parfaitement dans la stratégie globale de Macron sur la scène internationale, à savoir *"la nécessité d'une autonomie stratégique européenne"* vis-à-vis des États-Unis. Et qui permet, par la même occasion, de redorer le blason du président à l'étranger.

À la une



"ACCUEILLONS-LES TOUS !"

C'est le titre par lequel le quotidien progressiste italien **Domani** ouvre son édition du 17 août. Une image de l'Afghanistan accompagne ce titre de une, et le directeur du journal lance un message clair : *"L'Europe a l'obligation morale d'accueillir tous ceux qui partent, car l'échec de cette tentative de state building ['création d'un nouvel État'] qui a eu lieu en Afghanistan est la responsabilité des États-Unis, bien sûr, mais aussi de l'Union européenne."*

"LA TURQUIE N'EST PAS LE DÉPÔT À MIGRANTS DE L'EUROPE"

VU DE TURQUIE Le ressentiment antimigrants monte dans le pays, et le chef de l'État a durci son discours pour répondre aux attentes de ses électeurs, inquiets de voir arriver une vague d'exilés afghans.

La Turquie, qui accueille 3,5 millions de réfugiés syriens, craint désormais de voir arriver une vague de réfugiés venus cette fois d'Afghanistan, après la chute de Kaboul aux mains des talibans. Quelque 300 000 Afghans sont déjà présents dans le pays selon les autorités, et des images de réfugiés traversant la frontière entre la Turquie et l'Iran ont envahi les réseaux sociaux ces dernières semaines. De quoi provoquer dans l'opinion un rejet qui s'étend aux réfugiés syriens. En chute libre dans les sondages, le président Erdogan a donc durci son discours.

Seules quelques personnalités proches du pouvoir, comme le conseiller d'Erdogan Yasin Aktay, éditorialiste dans le quotidien islamonationaliste **Yeni Safak**, se risquent encore à tenir un discours modéré : "En vertu du droit international, on ne peut pas, comme le prétend l'opposition, renvoyer tous les réfugiés dans leur pays du jour au lendemain. La Turquie est contrainte de vivre avec les réfugiés syriens. Il y a aussi un aspect positif à cela, la migration a un côté revivifiant pour un pays. Certains secteurs s'effondreraient et l'économie nationale plongerait si les Syriens partaient."



Revue de presse

Camps de transit. La possibilité – évoquée notamment par des responsables britanniques, rapporte le **Guardian** – d'établir en Turquie et au Pakistan des camps de transit où seraient accueillis les Afghans en attente de l'examen de leurs demandes d'asile a fait bondir l'opposition, forçant Erdogan à réagir. "La Turquie n'est pas le dépôt à migrants de l'Europe", a protesté le chef de l'État turc. "C'est pourtant bien le cas, et à cause de la politique d'Erdogan lui-même", rétorque le quotidien d'opposition **Evrensel**, qui rappelle qu'en vertu d'un accord signé en 2016 avec l'Union européenne, la Turquie s'est déjà engagée à garder les réfugiés syriens sur son sol en échange, notamment, d'une aide de 6 milliards d'euros.

Selon le journal, la crise syrienne comme la crise afghane sont pour Erdogan "l'occasion de se placer sur le marché des réfugiés". En outre, "ces migrations sont un instrument pour se positionner internationalement comme l'acteur politique de l'Oumma [la communauté mondiale des croyants musulmans]". Pour **Evrensel**, l'AKP – le parti d'Erdogan – a fait de la Turquie "un pays modèle sur le marché des réfugiés", et cela arrange bien les affaires de l'Union européenne : "Ils préférèrent

qu'Erdogan, leur partenaire et garde-frontière, s'acquitte de la tâche, et les sommes potentiellement en jeu déclenchent les appétits."

Pressé par son opinion publique, le chef de l'État a annoncé l'accélération de la construction, à la frontière avec l'Iran, d'un mur long de 250 kilomètres et haut de 3 mètres, renforcé par des tranchées et gardé par des militaires et des policiers turcs, rapporte **Yeni Safak**.

Signe des tensions grandissantes dans le pays, le quartier populaire d'Altindag, à Ankara, a été le 12 août le théâtre d'une nuit d'émeutes contre les domiciles et les magasins appartenant aux réfugiés syriens à la suite de la mort d'un jeune Turc dans une bagarre. Une situation qu'une tribune parue dans le quotidien prokurde **Yeni Yasam** est l'une des rares à dénoncer : "C'est comme si

tous les crimes du pays étaient commis par des migrants. Un vol à la tire ? Ce doit être un coup des Syriens. Un vendeur de drogue ? Probablement un Afghan. Un

viol, un enfant agressé ? Encore les Arabes. Comme si, avant l'arrivée des migrants, nous vivions dans un pays de conte de fées."

"Les migrants sont une carte utile face aux Européens, dénonce **Yeni Yasam**, notamment pour obtenir des euros que l'on distribue parcimonieusement aux réfugiés. Et on fait croire ensuite au peuple que cet argent sortait des caisses de l'État. Voilà comment créer du rejet et du ressentiment."

— **Courrier international**



Il a dit

Nous ne voulons pas de réfugiés en Asie centrale

●●● Selon **Vladimir Poutine**, la question des réfugiés afghans est "un problème de sécurité nationale pour la Russie", rapporte le quotidien **Kommersant**, qui relaie les propos du président russe lors de l'assemblée des représentants du parti au pouvoir, Russie unie, le 22 août : "Nos partenaires occidentaux demandent avec insistance que les réfugiés soient répartis dans les pays d'Asie centrale en attendant que des visas leur soient délivrés pour aller aux États-Unis ou ailleurs. Ainsi donc, vers ces pays voisins de la Russie, on peut envoyer des gens sans visa, mais chez soi hors de question ! [...] Nous [la Russie] partageons une frontière avec ces pays. Et entre eux et nous, il n'y a pas de régime de visas. Imaginez un peu : des centaines de milliers de réfugiés affluent dans ces pays, mais que savons-nous d'eux ? La frontière, c'est des milliers de kilomètres. N'importe qui peut prendre sa voiture ou son âne et partir par les steppes. Et que pouvons-nous faire alors ? Nous ne voulons pas que, sous l'aspect de réfugiés, des combattants [islamistes] pénètrent à nouveau dans notre pays... Nous ne voulons à aucun prix que ce qui s'est passé dans les années 1990 et au milieu des années 2000 [les attentats pendant les deux guerres de Tchétchénie] se reproduise !"



SUR NOTRE SITE

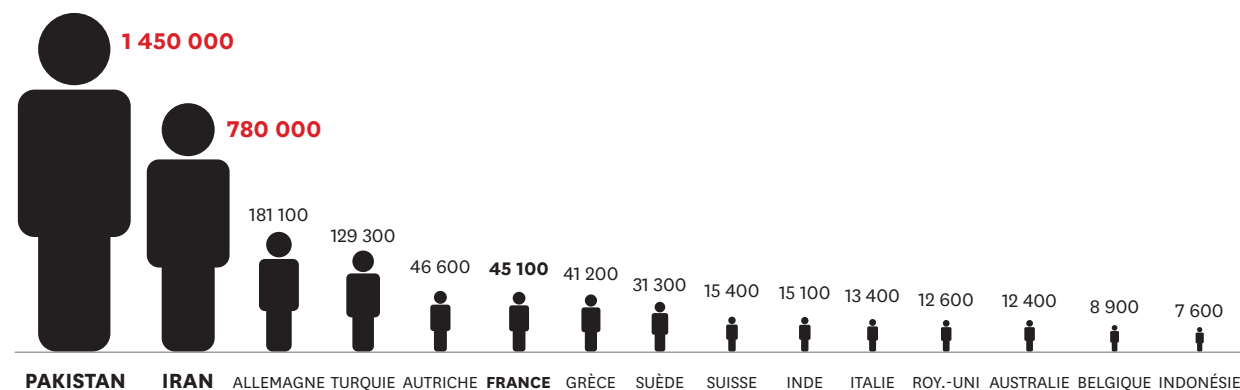
courrierinternational.com

"L'Ouganda et le Rwanda, premiers pays d'Afrique à accueillir des réfugiés afghans".

L'Ouganda a accueilli le premier convoi d'exilés afghans en Afrique le 25 août. Pour sa part, le Rwanda a décidé d'accueillir sur son sol l'unique internat de filles d'Afghanistan, la School of Leadership (Sola).

Les réfugiés afghans à travers le monde

Pays comptant le plus de réfugiés et de demandeurs d'asile afghans en 2020



SOURCE : BBC (données du Haut Commissariat des Nations unies pour les réfugiés)

Une mosaïque ethnolinguistique

Les différents peuples et leur part dans la population (en %) :

Groupe iranien

- Pachtounes (42)
- Tadjiks (27)
- Hazaras (9)

- Baloutches (2)
- Aimaks (4)

Groupe turc

- Ouzbeks (9)
- Turkmènes (3)
- Kirghiz*

Autres

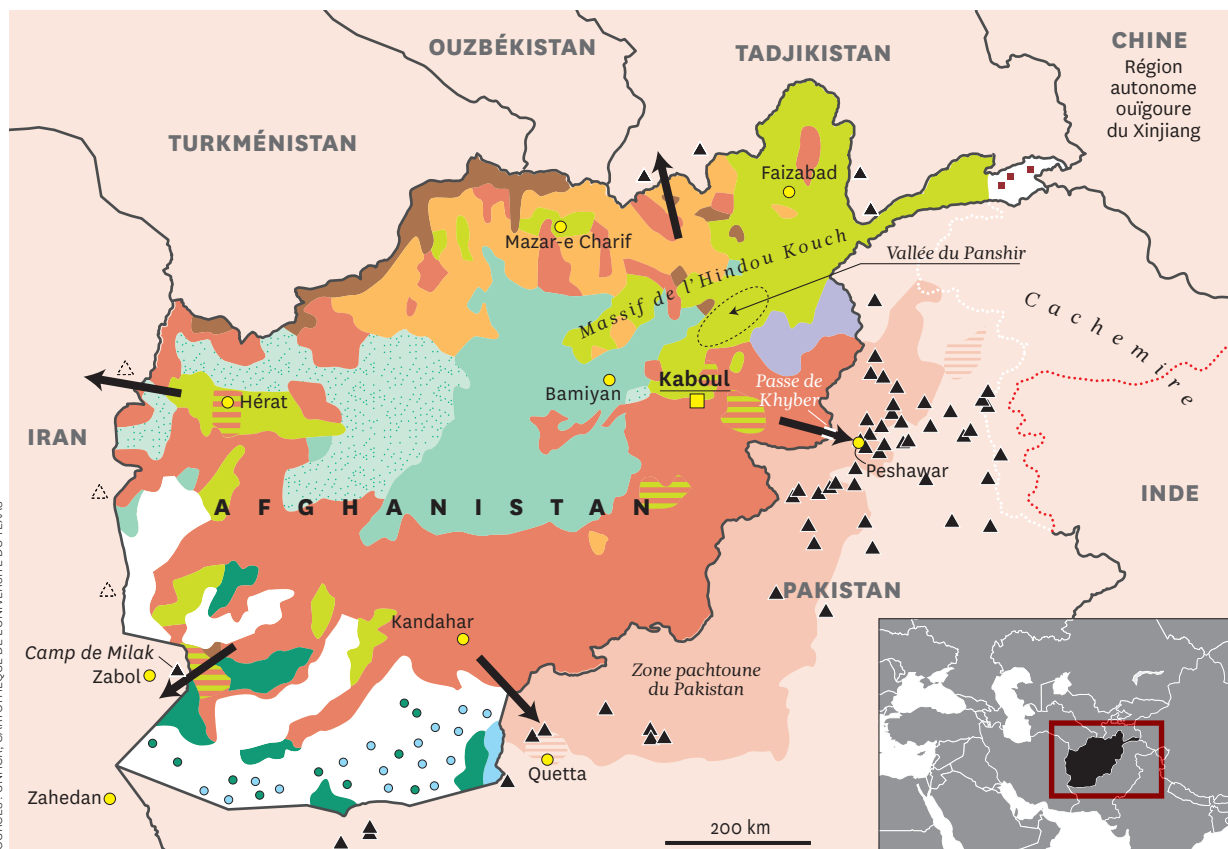
- Brahouis*
- Nouristanis*

Zone quasi inhabitée

* Ces peuples représentent moins de 4 % de la population.

- ▲ Camp de réfugiés
- △ Camp évacué

→ Principales routes de l'exil



En Iran, les réfugiés afghans renvoyés chez eux

VU D'IRAN Une journaliste de *Shargh* est allée dans le sud-est de l'Iran pour visiter des camps de réfugiés afghans montés là, selon le Croissant-Rouge iranien. Sans succès. Les déplacés afghans qui tentaient de fuir les talibans ont tous été renvoyés dans leur pays natal.

—Shargh Téhéran

Tout le monde a été renvoyé en Afghanistan.” Cette phrase a été répétée à de multiples reprises pendant notre reportage sur les réfugiés afghans illégaux arrivés en Iran. Nous étions censés raconter les tentes destinées à loger temporairement des centaines de déplacés de la guerre en Afghanistan [entre les talibans et l'ex-gouvernement d'Aschraf Ghani, qui a fui le pays juste avant la chute de Kaboul, le 15 août]. Mais, dans les faits, ce texte ne raconte que les Afghans qui ont quitté leur patrie, leur maison et leurs

souvenirs pour sauver leur vie et pour sauver celle de leurs proches.

Juste après la prise du pouvoir par les talibans, des centaines de milliers d'Afghans se sont rendus aux frontières de l'Afghanistan. L'Organisation des Nations unies parle de 300 000 migrants afghans dus à la guerre. Or le Pakistan, l'Iran, la Turquie et la Grèce ont annoncé explicitement qu'ils fermeraient leurs frontières aux déplacés de la guerre. Quelques jours après, le Croissant-Rouge iranien a annoncé qu'un camp serait mis en place pour héberger les déplacés, à Milak [dans l'est du pays, à la frontière afghane].

Dans l'un des rapports du Croissant-Rouge, on peut lire : “À intervalles de quelques minutes, on voit des Afghans qui arrivent au camp à bord des voitures de la gendarmerie [iranienne]. Les tentes du Croissant-Rouge les accueillent. Thé, pain, masques [chirurgicaux], gel hydroalcoolique et nourriture sont mis à leur disposition.” Sur place, il n'y a plus rien de tout cela.

Sur la route de Zahedan à Zabol, on voit des Peugeot 405 aux plaques d'immatriculation couvertes de boue [pour les rendre difficiles à lire], roulant à 160 km/h. Ce sont les voitures de passeurs qui emmènent [des Afghans] dans des villes iraniennes comme Kerman, Chiraz et Téhéran. D'autres partent vers la Turquie et même l'Europe.

SUR LA ROUTE, ON VOIT DES PEUGEOT 405 AUX PLAQUES D'IMMATRICULATION COUVERTES DE BOUE, ROULANT À 160 KM/H. CE SONT DES PASSEURS.

Pendant les trois heures que nous avons passées sur la route, nous avons croisé une quarantaine de voitures comme ça. Nous avons cherché les camps du Croissant-Rouge pour entendre : “Il n'y a plus de camp. Tout le monde a été renvoyé en Afghanistan.” Aucune tente, aucun camp, aucun logement de fortune. Rien.

Sur une autre route, nous croisons cinq minibus, remplis de réfugiés afghans qui vont être conduits à la frontière, ils sont renvoyés. Nous les suivons. Dans ces minibus, femmes, hommes, enfants et personnes âgées. Certains retournent volontairement en Afghanistan. D'autres ont été arrêtés alors que, ayant fui les talibans, ils essayaient de trouver refuge en Iran. Selon un homme qui travaille dans une école où les militaires afghans [en fuite] avaient trouvé refuge, ces derniers ont tous été conduits à la frontière hier [le 23 août]. “Ils étaient environ 3 000 ; certains, avec femmes et enfants, a expliqué l'homme. Des hommes sont venus les chercher et leur ont dit qu'ils devraient retourner en Afghanistan. Je ne sais pas si c'étaient des talibans.”

—Niloufar Hamed
Publié le 24 août

SOURCE

SHARGH

Téhéran, Iran

Quotidien

sharghdaily.ir

Né en 2003, “Orient” occupe une place privilégiée dans la presse réformatrice iranienne, réunissant les meilleures plumes de journaux aujourd'hui interdits par le ministère de l'Intérieur. Le quotidien a lui-même été fermé à plusieurs reprises par les autorités. Depuis, ses propos sont plus modérés.

"TOUT LE MONDE DIT QU'IL N'Y A PAS D'AVENIR"

VU DU PAKISTAN À l'un des rares points de frontière restant ouverts avec l'Afghanistan, une foule ininterrompue se presse dans l'espoir d'échapper au régime taliban. Reportage.

—The Guardian Londres

La traversée de la frontière avait été atroce : cinq heures de supplice parmi des milliers de malheureux qui se pressaient pour parcourir à pied les quelques mètres séparant Spin Boldak, en Afghanistan, de Chaman, au Pakistan. Quand Sherab Khan, 24 ans, du district de Qarghayi (province de Laghman), a enfin réussi à traverser, il a poussé un énorme soupir de soulagement. Il était épuisé. "Tout le monde veut quitter cet enfer, a-t-il lancé. Oui, c'est comme ça que nous appelons l'Afghanistan, maintenant : un enfer."

Depuis que Kaboul est tombé aux mains des talibans, nous avons tous vu les images terrifiantes de l'aéroport de la capitale, livré à un chaos meurtrier. Des milliers d'Afghans qui se pressaient derrière les grilles afin de fuir. Mais à la frontière entre l'Afghanistan et le Pakistan, des scènes similaires se sont jouées.

Le Pakistan a fait savoir qu'il n'accepterait pas de réfugiés d'Afghanistan, et la barrière qu'il a construite à la frontière entre les deux pays [depuis 2017] est presque entièrement terminée. Le point de passage entre Spin Boldak et Chaman reste ouvert pour assurer la continuité des échanges commerciaux et permettre les visites aux familles vivant de part et d'autre de la frontière.

Les Afghans sont autorisés officiellement à traverser s'ils ont des papiers confirmant qu'ils vont voir des proches ou qu'ils reçoivent un traitement médical, même si beaucoup ne possèdent pas de telles attestations et paient des passeurs pour franchir la frontière. Le nombre de gens qui tentent de quitter le pays depuis



↑ Des Afghans quittant leur pays traversent le poste-frontière pakistanais de Chaman, le 26 août.

Photo AP Photo/Sipa

que les talibans ont pris le pouvoir est passé d'environ 6000 par jour à plus de 12000. Le 13 août, juste avant que les talibans ne s'emparaient de Kaboul, 21000 personnes ont passé la frontière. Ces derniers jours, plus de 100000 se sont rassemblées quotidiennement à la frontière, faisant la queue dans la chaleur et la poussière pendant plus de vingt-quatre heures, dans l'espoir d'entrer au Pakistan. Un fonctionnaire pakistanais a déclaré au *Guardian* que, désormais, entre 15000 et 20000 personnes arrivaient à passer la frontière.

Mardi [24 août], à Chaman, les scènes de confusion et de désespoir se sont multipliées. On a vu des dizaines de milliers de femmes, d'hommes et d'enfants se bousculer et se piétiner les uns les autres pour entrer au Pakistan. Les femmes restaient auprès de leurs compagnons; certaines personnes se sont évanouies, des enfants criaient quand on les poussait. De vieilles personnes, des femmes et des bagages étaient transportés vers Chaman dans des brouettes.

De l'autre côté de la frontière, des dizaines de voitures attendaient les réfugiés pour les

Contexte

Le Pakistan laisse passer au compte-gouttes

●●● L'attentat de l'aéroport de Kaboul, ainsi que l'approche de la fin de l'évacuation américaine prévue le 31 août ont fait monter la pression sur les Afghans qui affluent aux frontières du Pakistan. Le grand voisin est pourtant déterminé à n'autoriser qu'un petit nombre d'entre eux à rejoindre leur famille ou à obtenir un visa pour raisons médicales. Une barrière est installée depuis plusieurs années sur

les plus de 2600 kilomètres de frontière entre les deux pays, le long de laquelle l'armée pakistanaise a été déployée. Seuls quelques points de passage restent ouverts, mais des passeurs fournissent des certificats. Le pays n'a pas la capacité d'admettre davantage de personnes déplacées, avait indiqué le conseiller à la Sécurité nationale Moeed Yusuf, lors d'une récente visite à Washington, selon le webzine **Nikkei Asia**.

En 2020, 1,4 million d'Afghans vivaient officiellement au Pakistan, mais jusqu'à 3 millions d'entre eux ont vécu dans le pays au cours des décennies de conflit qui a ensanglanté leur pays. Le Pakistan craint notamment la résurgence des activités des groupes armés comme le Tehrik-e-Taliban Pakistan (TTP), qui ont longtemps utilisé la zone frontalière comme base arrière pour mener leurs attaques.

emmener vers différentes destinations. Certains se rendaient à Quetta, une ville proche côté pakistanais, mais beaucoup reconnaissent qu'ils avaient l'intention de partir pour l'Europe.

Khan fait partie de ceux qui ont quitté l'Afghanistan en quête de liberté. *"Nous n'avons pas choisi cette vie et cette guerre, mais les États-Unis nous ont imposé les talibans [avec l'accord de Doha] et sont partis. Nous devrions avoir le droit d'entrer aux États-Unis ou ailleurs en Occident"*, fait-il valoir.

Côté afghan, le trajet qui mène à Spin Boldak comporte des risques considérables. Les routes conduisant au point de passage depuis la province de Kandahar et d'autres régions ont été

"TOUT LE MONDE PENSE QUE LA GUERRE CIVILE VA ENSANGLANTER LE PAYS. C'EST POUR ÇA QUE NOUS SOMMES PARTIS DE CHEZ NOUS."

Naib Khan,
AFGHAN DE 24 ANS

détruites par des bombes et des mines. Des postes de contrôle autrefois occupés par les forces afghanes sont maintenant tenus par les talibans.

Naib Khan, 24 ans, a vendu son tanga (voiture à cheval) pour financer son voyage vers le Pakistan. Il a traversé la frontière jeudi en fin d'après-midi avec ses proches. Il lui a fallu environ trois jours et des nuits sans sommeil pour atteindre Chaman depuis Kaboul. *"Tout le monde a peur en Afghanistan, commente-t-il. Les gens craignent les talibans. Tout le monde pense que la guerre civile va ensanguiner le pays, qu'il n'y a pas d'avenir. C'est pour ça que nous sommes partis de chez nous."*

Faiz Mohammad, 62 ans, a fui la province de Nangarhar accompagné de 15 membres de sa famille, avant d'atteindre Chaman mardi. *"J'ai honte de m'en aller de chez moi à mon âge, mais qu'est-ce que je pouvais faire d'autre ? regrette-t-il. Un jeune homme peut s'installer ailleurs facilement, mais un vieil homme veut vivre et mourir dans sa patrie, s'y faire enterrer. La guerre a fait de nous des sans-abri. Le Pakistan et tous les autres pays devraient nous ouvrir leurs frontières."* Demeurer en Afghanistan, poursuit-il, c'était se résigner à la mort : *"On ne peut pas être en Afghanistan sous les talibans et rester en vie."*

Parmi les autres Afghans qui fuyaient, il y avait Mir Zaman, du district de Bati Kot (province de Nangarhar). Maintenant, déplore cet ancien manœuvre, il n'y a plus de travail en Afghanistan. *"Nous avons perdu nos emplois, constate-t-il, et pour survivre nous avons besoin de travailler. C'est pour ça que nous sommes venus au Pakistan. Les talibans nous demandent de ne pas quitter notre pays, mais comment rester dans un pays qui n'a pas d'avenir ?"*

—**Shah Meer Baloch**
Publié le 27 août



SUR NOTRE SITE

courrierinternational.com

Ahmad, journaliste afghan : "Les talibans ont commencé leur chasse à l'homme"
"Ils ont tué [le 19 août] le proche d'un journaliste du média allemand Deutsche Welle à Hérat parce qu'ils n'arrivaient pas à trouver le reporter. À Kaboul aussi, ils ont roué de coups un journaliste de la télévision afghane Tolo", confie-t-il par WhatsApp. Ce témoignage, à lire dans sa totalité sur notre site, est le premier de notre série consacrée aux Afghans qui n'ont pu quitter le pays : "Ceux qui restent".

Un soutien à la résistance, mais une frontière fermée

VU DU TADJIKISTAN Les autorités tadjikes ont fourni armes et munitions au principal foyer de résistance aux talibans, dans la vallée du Panshir, qui jouxte leur pays. Mais elles ne souhaitent en aucune manière accueillir de réfugiés afghans, même tadjiks.

Les Tadjiks sont un peuple divisé, et le pays qui abrite plus de Tadjiks que le Tadjikistan lui-même [environ 10 millions d'habitants] s'appelle l'Afghanistan", écrit le média tadjik **Halva.tj**. On évalue entre 10 et 14 millions le nombre de Tadjiks afghans, soit entre 25 % et 35 % de la population de l'Afghanistan. Ils vivent dans le nord-est et l'est du pays, y compris dans la vallée du Panshir, foyer de la résistance contre les talibans.

Pas étonnant, rapporte le site **Sputnik Tadjikistan**, qu'un "pont aérien ait été établi entre le Tadjikistan et le Panshir, des hélicoptères transportant vers la vallée armes, munitions et équipements militaires". Par ailleurs, affirme sur le site kirghiz **Gezitter.org**, Azat Erkebaev, ancien diplomate kirghiz, 1850 Tadjiks de la région de Khatlon (où est né le président du Tadjikistan, Emomali Rahmon) "se sont procuré à leurs frais des armes" et ont demandé au président tadjik une "autorisation de combattre sous le commandement d'Ahmad Massoud (le fils d'Ahmed Chah Massoud, surnommé le Lion du Panshir à l'époque de la guerre contre l'occupant soviétique) contre les talibans".

Visiblement prêt à aider les résistants du Panshir, le Tadjikistan, dans le même temps, se mure, craignant un afflux massif de réfugiés et d'islamistes radicaux. Dans **Sputnik Tadjikistan**, le secrétaire général de l'Organisation du traité de sécurité collective (l'OTSC), dont Douchanbé est membre aux côtés de l'Arménie, la Biélorussie, le Kazakhstan, le Kirghizistan et la Russie, constate que "ces derniers temps", avec l'aide de la Russie et de l'OTSC, le Tadjikistan a beaucoup fait "pour rééquiper et renforcer" sa frontière avec l'Afghanistan, longue de près de 1350 kilomètres.

Fin juillet, le site kazakh **Tengri News** révélait l'initiative des autorités du district de Djeikoun d'ériger un camp d'accueil de réfugiés afghans sur plus de 2 hectares, susceptible d'accueillir 10 000 personnes. Projet confirmé alors par le vice-président du Comité des urgences du Tadjikistan, Emomali Ibrohimzoda. Pourtant, début août, le ministre tadjik de l'Intérieur, Ramazon Rakhimov, a démenti toute velléité en ce sens. Au Tadjikistan, "il n'y a ni centres d'accueil ni moyens financiers ou matériels" pour cela, explique le site tadjik **Asia Plus Info**. Pour les 1300 militaires afghans qui se sont réfugiés

pendant une semaine dans la région du Haut-Badakhchan au Tadjikistan, les autorités locales ont eu "tout le mal du monde à trouver matelas et couvertures" et même de la nourriture, car la région "n'a pas d'infrastructures idoines", prévient le gouverneur Yedgor Faizov. "Nous pouvons être une zone de transit mais pas une destination finale, il n'y a pas de travail ici pour eux", regrette-t-il. "Visiblement, le Tadjikistan ne tente même pas de se préparer à l'accueil des réfugiés", conclut **Asia Plus Info**.

Douchanbé veut voir les Tadjiks afghans vivre en paix en Afghanistan. Pour cela, selon le président tadjik, il est urgent d'organiser "un référendum tenant compte de l'opinion de tous les citoyens et de toutes les minorités ethniques", pour déterminer "la nouvelle structure de l'État" qui doit accorder "une place digne aux Tadjiks".

—**Courrier international**



Revue de presse

Le mot

"Personnes méritantes"

●●● "Le 26 août, 378 personnes sont arrivées en Corée à bord d'avions militaires. Des Afghans qui avaient participé aux actions du gouvernement sud-coréen en Afghanistan [ainsi que leurs familles]", relate **Hankyoreh**. Le journal rapporte les propos d'un collaborateur du président : "Ces personnes auraient pu demander l'asile en bonne et due forme, mais le temps a manqué et il fallait avant tout les mettre à l'abri. C'est la raison pour laquelle on les a accueillies en tant que personnes particulièrement méritantes." "Personnes méritantes ? C'est une notion dont je n'ai jamais entendu parler", indique un avocat au quotidien **Donga Ilbo**, qui fait part du mécontentement d'une centaine d'ONG. Elles accusent les autorités de ne pas accorder aux Afghans un statut de réfugié pour ne pas heurter l'opinion publique, hostile aux étrangers.



← Un Afghan avec ses enfants dans le camp de fortune pour déplacés qui s'étend le long de la route principale d'entrée et de sortie de Kaboul, le 29 août.

Photo Victor J. Blue
/The New York Times

LA COMPASSION NE SUFFIT PAS

VU D'ALLEMAGNE Les Occidentaux ont leur part de responsabilité dans la crise humanitaire en Afghanistan, estime cette journaliste de la *Tageszeitung*. Après la "trahison" des États-Unis, les Européens ne doivent plus fermer les yeux sur les souffrances du peuple afghan.

—Die Tageszeitung Berlin

Rivée à mon téléphone portable pour suivre l'actualité afghane, je songeais cette semaine à l'essai de [l'écrivaine et militante américaine] Susan Sontag *Devant la douleur des autres* [Christian Bourgois, 2003, pour l'édition française]. Elle y parle du privilège de ceux qui ne vivent pas une guerre en direct mais qui la découvrent par images interposées. Son texte date de 2003 [et évoque la guerre de Sécession, le génocide au Rwanda ou les attentats du 11 Septembre]. Aujourd'hui, dix-huit ans plus tard, les images arrivent beaucoup plus vite et d'une multitude de perspectives. Mais ce que signalait alors l'écrivaine tient toujours : la force des images de guerre ne doit pas nous faire oublier ce que nous n'y voyons pas. Les souffrances dont personne ne parle.

Nous voyons une foule à l'aéroport de Kaboul, mais très peu d'individus. Nous voyons des hommes, mais rarement des femmes. Nous voyons des jeunes qui préfèrent trouver une mort certaine en chutant d'un avion plutôt que de rester en Afghanistan. Deux points noirs dans le ciel. On suppose qu'il s'agissait de deux frères, de 16 et 17 ans. Ce que nous ne voyons pas : ceux qu'on a laissés derrière. Qui restent chez eux parce qu'ils sont trop âgés ou malades. Ceux qui avaient trop peur, qui se

cachent et qui se désespèrent dans leur salon. Aux actualités, il arrive parfois que l'on parle de l'un d'entre eux, le visage pixélisé pour le protéger.

Nous voyons des gens dans des appareils d'évacuation. Là encore, surtout des hommes jeunes. La peau mate, les cheveux noirs. Combien sommes-nous, en Europe, à ne plus voir en eux autre chose qu'une menace ? Et n'ont-ils donc aucune honte, ceux qui leur reprochent de ne pas prendre les armes contre les talibans, une option que l'Otan elle-même juge vouée à l'échec ? Seuls prennent place dans les avions quelques heureux élus. Nous ne saurons jamais rien du sort des autres,

tous ceux qui n'ont pas réussi à partir. Nous ne verrons pas non plus le visage de ceux qui seront refoulés par Frontex en Méditerranée, dans quelques semaines ou quelques mois, ou qui moisiront des années durant dans un camp de réfugiés. On parlera à nouveau de "vague de migrants". Comme si, tout ça, c'était la faute de la mer.

Nous voyons des talibans armés de kalachnikovs dans le palais présidentiel, dans les rues de Kaboul. Nous voyons leur tentative de rétablir une forme de normalité, de montrer au monde qu'ils sont en mesure de gouverner un pays. Et les premiers spectateurs de cette guerre tombent dans le panneau, détournent le regard, se disent que tout ira bien. Nous voyons des photos de rues sans visages féminins. Dans



OPINION

le meilleur des cas, des burqas. Et puis soudain, une manifestation courageuse [réprimée par les talibans, le 19 août 2021], jour de l'indépendance. Quand les Afghans et les Afghanes ont-ils été indépendants pour la dernière fois ?

Susan Sontag écrit dans son essai que "nous" ne devons pas oublier qu'"eux" aussi voient. Et que voient-ils ? Les obstacles de la bureaucratie allemande [qui ont retardé les évacuations], une impéritie funeste qu'on rebaptise aujourd'hui "erreur de gestion". Les États-Unis et l'Europe qui les ont trahis en se retirant du jour au lendemain. La Chine et la Russie qui avancent leurs pions.

La compassion est un sentiment volatil, assure Susan Sontag. Quand une guerre n'est plus qu'un sac de nœuds, que le conflit semble insoluble, beaucoup détournent les yeux. Quand il n'y a rien que "nous" puissions faire et rien qu'"ils" puissent faire, nous sombrons dans le cynisme, la lassitude, l'apathie. La passivité nous insensibilise, et seule la compassion peut nous sensibiliser. Mais elle peut aussi nous endormir et nous faire oublier que notre bien-être est lié à la souffrance des autres. Beaucoup d'Allemands viennent seulement de se souvenir qu'une guerre faisait rage en Afghanistan. À laquelle participait, et participe, l'Allemagne. La compassion ne suffit pas. La moindre des choses est de garder les yeux ouverts, même après le décollage du dernier appareil d'évacuation.

—Victoria Morasch
Publié le 21 août

Vu du

Canada

Un système de parrainage familial

●●● Le Canada a décidé d'accueillir 20 000 réfugiés afghans dans le cadre d'un système de parrainage familial.

Peu avant l'arrivée des talibans à Kaboul, le Canada décidait d'accueillir 20 000 réfugiés afghans dans le cadre de ses programmes de parrainage familial et de réinstallation des réfugiés. Ces prises en charge par l'État et des associations privées permettent l'accès à des aides essentielles (accueil à l'aéroport, hébergement temporaire, aide pour trouver un logement...). Dans un communiqué du 13 août, Ottawa a expliqué qu'il continuera de mettre en œuvre le programme spécial d'immigration pour les Afghans qui ont contribué aux efforts du pays en Afghanistan, ainsi que pour les groupes vulnérables de la société afghane. "La situation en Afghanistan est déchirante, et le Canada ne restera pas les bras croisés", a déclaré le ministre de l'Immigration. L'opération d'évacuation, interrompue le 26 août, a permis à environ 1 000 réfugiés afghans d'arriver dans le pays, indique *La Presse*. Selon *Radio-Canada*, "les appels de familles afghanes en détresse se multiplient auprès des associations québécoises de parrainage". Le Canada est à la pointe dans ce domaine. Sur la base d'un rapport du HCR, la chaîne *Global News* indique que "le Canada a réinstallé plus de 30 000 réfugiés en 2019, soit plus que n'importe lequel des 26 autres pays qui se sont portés volontaires pour le faire".

—Courrier international

Courrier international



Analyser

les points de vue de l'étranger
sur la France



Comprendre

l'actualité du monde



Débattre

des grandes questions
qui agitent le monde



Interpréter

les différents éclairages
sur l'histoire



Apprendre

en puisant dans les meilleures
sources d'information

9,90€
PAR MOIS
au lieu de
~~18,23 €*~~

**VOTRE
ABONNEMENT
COMPREND :**

1 an
(52 numéros)



l'accès au
site Internet
et au **Réveil
Courrier** sur
tous vos supports
numériques.



EN CADEAU

6 hors-séries
de **Courrier international**
si j'opte pour le prélèvement.



**Valeur
51€***

Bon d'abonnement

à retourner à : *Courrier international* - Service Abonnements A2100 - 62066 ARRAS Cedex 9

- ☐ **Oui, je profite de cette Offre liberté** pour **9,90 €** par mois au lieu de ~~18,23 €*~~
et je recevrai **en cadeau** les **6 hors-séries** de *Courrier international* au fur et à mesure de leur parution.
Je complète le mandat SEPA ci-dessous.

- ☐ **Je préfère régler en une fois 119 €** au lieu de ~~218,80 €*~~
par chèque bancaire à l'ordre de *Courrier international*

Pour tout autre moyen de paiement, rendez-vous sur notre site :

<https://abo.courrierinternational.com/auto2>

ou téléphonez au 03.21.13.04.31 (du lundi au vendredi, de 9 heures à 18 heures)

Réduction
de plus de
45%**

☐ Monsieur ☐ Madame

NOM PRÉNOM

ADRESSE

CODE POSTAL VILLE

*Prix de vente au numéro. Offre réservée aux particuliers, valable jusqu'au 31/12/2021 pour un premier abonnement en France métropolitaine. Etranger nous consulter. Nos Conditions Générales de Vente sont disponibles sur notre site Internet : boutique.courrierinternational.com/cgv-co. En retournant ce formulaire, vous acceptez que Courrier international, responsable de traitement, utilise vos données personnelles pour les besoins de votre commande, de la relation client et de la gestion des réclamations et, en fonction de vos choix, d'actions marketing sur ses produits et services et/ou ceux de ses partenaires. Conformément à la loi "informatique et libertés" du 06/01/1978 modifiée et au RGPD du 27 avril 2016, vous bénéficiez d'un droit d'accès, de modification, de portabilité, de suppression et d'opposition au traitement de vos données, que vous pouvez exercer à l'adresse suivante : DPO CI - 67/69 avenue Pierre Mendès France - 75013 paris. Pour toute réclamation, www.cnil.fr.

RCO21BA1609

Je remplis le mandat de prélèvement SEPA ci-dessous et je joins un RIB.

En signant ce formulaire de mandat, vous autorisez Courrier international SA à envoyer des instructions à votre banque pour débiter votre compte et votre banque à débiter votre compte conformément aux instructions de Courrier international SA. Vous bénéficiez du droit d'être remboursé par votre banque selon les conditions décrites dans la convention que vous avez passée avec celle-ci. Une demande de remboursement doit être présentée dans les 8 semaines suivant la date de débit de votre compte pour un prélèvement autorisé.

Vous acceptez que le prélèvement soit effectué à l'installation de votre abonnement. Vos droits concernant le prélèvement sont expliqués dans un document que vous pouvez obtenir auprès de votre banque. Les informations contenues dans le présent mandat, qui doit être complété, sont destinées à être utilisées par le créancier pour la gestion de sa relation avec son client. Elles pourront donner lieu à l'exercice, par ce dernier, de ses droits d'accès, de rectification, d'effacement, d'opposition, de portabilité, de limitation des traitements, que vous pouvez exercer à l'adresse suivante : DPO CI - 67/69 avenue Pierre Mendès France - 75013 paris. Pour toute réclamation, www.cnil.fr.

TITULAIRE DU COMPTE À DÉBITER

Nom :
Prénom :
Adresse :
Code postal : Ville :

DÉSIGNATION DU COMPTE À DÉBITER

IBAN - Numéro d'identification international du compte bancaire
BIC - Code international d'identification de votre banque

RÉFÉRENCE UNIQUE DU MANDAT (RUM)

.....
Sera rempli par Courrier international
Paiement récurrent
Fait à :
Le :

Signature obligatoire

Organisme créancier :

Courrier international - ICS : FR11ZZZ396542
67, avenue Pierre-Mendès-France - 75013 Paris

d'un continent à l'autre.

france



Europe	24
Afrique	28
Moyen-Orient...	30
Amériques.....	32
Asie	34

Politique. Cent ans de communisme, la leçon du Martinet

Ici, le PCF obtient 92,13 % aux élections municipales. Le maire déclare qu'on y est communiste de naissance. Intrigué par un siècle de règne ininterrompu du "parti", ce grand hebdomadaire allemand s'est rendu dans les Cévennes pour comprendre ce qui différencie ce village du reste du monde.



—Der Spiegel (extraits)
Hambourg

Pendant 1 420 mètres, la route départementale 59 change de nom et devient la rue de l'Humanité. C'est peut-être exagéré, même quand les trottoirs viennent d'être refaits, mais ce n'est pas tout à fait faux non plus et il faut bien que quelqu'un continue le combat.

"Nous sommes les seuls en France", déclare Michel Mercier, le maire du Martinet, 778 habitants. La mairie se trouve au 737, rue de l'Humanité, et la liste communiste a obtenu 92,13 % des voix aux dernières élections municipales. 92,13 %.

"Nous sommes les derniers", déclare Thérèse Roualet, une retraitée qui habite au 936. Elle enseignait les arts plastiques, maintenant elle peint. "C'est quand même une institution

folklorique." On dirait qu'elle regrette que les communistes soient restés si forts au Martinet, alors qu'ils ont obtenu 2,7 % dans tout le pays lors [du premier tour] des dernières élections législatives.

Thérèse Roualet dessine une carte sur la table, dans les miettes, entre le saucisson de sanglier et le fromage de chèvre. "Ça, c'est le pont du Gard. Ici, au fromage, commencent les Cévennes. Et ça, c'est la grotte Chauvet. Tout est classé au patrimoine mondial de l'humanité de l'Unesco et protégé." Puis elle tapote le milieu du triangle. "Et nous sommes ici. Le Martinet. La seule commune à l'arbre généalogique partisan immaculé." Petite pause. "Peut-être que l'Unesco devrait aussi nous..."

France 2021 : pour l'un, on survit, pour l'autre, on a fait son temps. Tous deux ne s'aiment pas particulièrement, mais ils vivent

dans le même village, une forme de sociabilité où l'on en sait parfois un peu trop les uns sur les autres, mais où l'on sait aussi quand il vaut mieux se taire. Le Martinet n'a produit aucune poétesse, aucune star de la télé trash et un seul footballeur : Robert Siatka, surnommé "Le Cheval"



COURRIER INTERNATIONAL

à cause de sa façon de courir, qui jouait pour Reims lors de la finale de la coupe d'Europe des clubs champions de 1956 et a perdu. La commune, l'une des 34 965 du pays, se trouve dans un creux au milieu des montagnes des Cévennes, dans ce Sud qui est loin de la lavande et des centres-villes instagramables.

Personne ou presque n'en parlerait si l'extrême droite de Marine Le Pen n'avait pas fortement progressé dans le reste du département. Et si les 92,13 % n'avaient pas été conformes aux prévisions. Le Parti communiste français (PCF) n'a jamais perdu la mairie du Martinet depuis le début des élections. A-t-il trouvé ici la formule de l'éternelle victoire ?

Le Martinet est un exemple pour la France, pour les autres pays et même pour les élections législatives [allemandes] à venir. La démocratie, c'est gouverner

sur la durée. Elle vit du changement, de l'existence d'alternatives, du fait que les gens veulent des alternatives. Mais qu'en est-il si les électeurs et les électrices aiment que tout continue simplement comme avant ?

Conscience de classe. Alors que le Parti communiste français n'existait que depuis quelques mois, en octobre 1921, le conseil municipal du Martinet, commune qui venait d'être créée, se réunissait pour la première fois : seize syndicalistes, tous mineurs, ayant une conscience de classe et qui savaient où était leur place politique. C'est ainsi que Le Martinet est entré dans l'histoire comme la première municipalité communiste librement élue de France. C'est un village où il n'y a pas de sonnerie de cloches à Noël, ni de portrait du chef de l'État à la mairie.

"Y en a jamais eu ici", déclare



✎ Michel Bulcourt, 67 ans, responsable de la CGT au Martinet. Photos Maurice Weiss/Ostkreuz

discours, elle cite des extraits du journal du parti et est chargée du bon déroulement des cérémonies du centenaire.

L'administration de la commune et la politique ne font qu'un, déclare Michel Mercier. "On dit qu'il n'y a pas de politique dans un village. Nous pensons le contraire." Il y a toujours eu des séances extraordinaires au cours desquelles le conseil municipal s'exprimait sur la politique mondiale – pour Nelson Mandela, le héros de la liberté sud-africain, contre le plan Schuman, qui prévoyait le regroupement des industries du charbon et de l'acier allemandes et françaises.

Thérèse Roualet est installée dans la pièce où elle est née, il y a soixante-dix ans. Son père était l'instituteur du village. Elle fait partie de ceux qui sont revenus après avoir vécu dans le Nord. Les Roualet ont réaménagé leur maison de famille en cabinet de curiosités. C'est la plus belle du village.

Jadis, à Paris, une de ses collègues est devenue blême quand elle a mentionné Le Martinet en passant. "Elle s'était retrouvée emmurée ici une fois, quand elle était inspectrice. Les parents voulaient empêcher la fermeture du secondaire." Sa collègue était persuadée que la proviseure de l'époque y avait participé. Le Martinet

a toujours son collègue. Quand Mercier entend cette histoire, il réagit comme un père fier de ses enfants. "Vous voyez ? Et comment croyez-vous qu'on a gardé notre poste ? Nous avons séquestré la directrice du bureau de poste pendant une journée. Ça fait partie de la lutte*."

Le communisme est arrivé dans le village avec le charbon, au tournant du xx^e siècle. Au xix^e siècle, il affleurait tellement que les payans le déterraient à la pelle et payaient leurs impôts avec. Il n'y avait pas beaucoup d'argent dans les Cévennes à l'époque, la plupart des gens vivaient en autarcie.

Puis on creusa des puits et des galeries partout dans les montagnes et on abattit les forêts de châtaigniers pour les tailles. Les compagnies minières firent venir des mineurs du Nord, de Pologne, d'Italie et des colonies d'Afrique du Nord.

Budget insignifiant. Il n'y avait que deux endroits où l'origine ne comptait pas, deux organisations strictement hiérarchisées qui regardaient vers des lendemains meilleurs : l'Église et le Parti communiste. Quand Le Martinet a élu son premier conseil municipal, en septembre 1921, ce n'était pas le curé qu'on avait écouté.

Le plâtre de la maison de retraite



✎ Thérèse Roualet, peintre, en compagnie de Bertrand, son mari.

a viré au noir, mais les bancs sont toujours là, immaculés, à portée de vue du skatepark. Tout est un peu miteux, comme c'est le cas quand on a un budget insignifiant. Pas très beau, mais fonctionnel.

François Czernecki, 87 ans, dit "Bombarde", est l'un des trois derniers mineurs. Il est arrivé ici à l'âge de 14 ans. Installé sous un châtaignier, il explique à un de ses petits-enfants les principes du potager. Le conteneur qui se trouve à côté de lui est le point de rencontre des personnes âgées. Les voyous postés en face, sur les marches, l'appellent *la place des râleurs**.

Ravi qu'on l'interroge à nouveau là-dessus, Bombarde raconte l'époque où Le Martinet n'était pas encore d'avant-hier, en farfouillant accessoirement à la recherche de photos. "Il y avait deux équipes, chacune de quatre hommes. La compagnie nous payait au wagonnet, ou alors au mètre."

Ils faisaient des grillades d'agneau ensemble. Ils avaient presque tous la carte de la CGT et du parti. Dans la rue de l'Humanité, on trouvait jadis vingt bars, des bains publics, deux cafés dansants, un bordel (un peu en retrait) et deux cinémas. Et une brasserie. On jouait aux cartes dans les arrières-salles parce qu'à la maison

il n'y avait pas la place et que les enfants pleurnichaient.

Czernecki raconte la grande grève de 1963 et explique que les socialistes, avec leur Mitterrand, ont tout trahi. On a fait sauter le dernier puits en 1985.

"J'ai fait mes trente ans et j'ai eu une maison et ma retraite." C'était le contrat avec la compagnie charbonnière, et également avec la République : les gens travaillaient et percevaient un revenu en échange. Un contrat social que la France d'après-guerre a conservé parce que les communistes et les gaullistes avaient pu le signer de la même façon.

Puis la mine a fermé, Le Martinet a perdu les deux tiers de ses habitants, mais Bombarde avait sa petite maison et sa retraite, et il a aussi gardé sa carte du parti "même si ça fait longtemps que personne ne vient plus encaisser".

Il a sorti un drapeau tricolore du conteneur. Il date de 1944, de la Libération, confie-t-il. Il y avait deux groupes de résistants. Dans la montagne, au-dessus du cimetière, c'étaient les gaullistes, en face, les communistes. "Les nôtres fusillaient les collaborateurs immédiatement ou les jetaient dans les puits de mine. Les gaullistes faisaient exactement pareil, mais ils faisaient venir le curé avant."

Michel Mercier. Un peu nerveux d'avoir la presse étrangère dans son bureau, il parle de valeurs universelles et du point III.B.1 du budget : réhabilitation, réaménagement et extension de la salle des fêtes.

À quoi voit-on en ville que Le Martinet a cette histoire glorieuse ? "Ah ben, là, vous me posez une question..." Mercier réfléchit un moment. Bien entendu, il n'y a pas de fresques d'ouvriers comme en Russie, reconnaît-il. Juste cette étoile, au stade, peut-être.

Mais l'éducation du peuple, l'accès à la culture – le parti l'a toujours fait, ce qui explique la présence d'une bibliothèque et le fait que beaucoup d'enfants d'ouvriers ne sont pas devenus ouvriers. "Moi, par exemple."

Michel Mercier est architecte. Sa sœur Line, une maigre pharmacienne, a la réputation d'être l'idéologue en chef de la commune. C'est elle qui lui écrit ses



✎ François Czernecki, 87 ans, fut mineur dans la commune.

“Les nouveaux.” Il désigne le groupe de jeunes assis sur les voitures de leurs parents au bout de la rue. Ils sont différents, ajoute-t-il. “Je sais pas du tout de quoi ils vivent. Ils vont à la mairie avec des espèces de papiers. Ils sont sûrement pas au parti. Et nous, avec notre travail, on doit toujours tout payer, tous les médicaments.”

On voit que la peur du changement, la nostalgie de ce qu'on connaît, est grande. Michel Mercier avait raconté que, pendant la crise des réfugiés, ils avaient préparé un logement pour une famille syrienne, mais ça n'a rien donné. “On aurait pu harceler la sous-préfecture, mais ça ne s'est pas fait. Nous avons aussi nos faiblesses. Faut pas se faire d'illusions.”

La politique est parfois marquée par des positions, par la droite et la gauche, par des convictions – mais bien plus souvent par la tradition, par les choix électoraux des parents et des grands-parents. C'est ce qui a permis au Parti communiste du Martinet de gagner jusqu'à présent.

Jusque dans les années 1960, tout le monde en France savait ce qu'on entendait par “le parti”. Avec des résultats pouvant atteindre 28 % sur l'ensemble du pays, le PCF a longtemps été l'un des partis communistes les plus importants d'Europe de l'Ouest. Dans sa mythologie propre, il est l'héritier légitime des sans-culottes de 1789, le successeur de la résistance contre les nazis et, bien sûr, de la glorieuse Commune de Paris de 1871. Cette histoire est conservée à la bibliothèque du village. On y trouve une *Grande Histoire de la Commune*, une de la Résistance – les volumes servent de soutien à une sélection de romans de gare.

Il existe une bonne vingtaine d'associations et de groupes, dont tout le monde est plus ou moins membre, et le principal sujet de conversation semble être qui a reçu combien et de qui. Comme dans toutes les petites communautés, ce sont les habitants de longue date qui décident, ceux qui ont le bon nom de famille.

Ceux qui viennent s'installer au Martinet aujourd'hui ne le font pas pour le travail ou les élections. La plupart sont retraités ou travailleurs indépendants. Ce sont surtout des familles nombreuses aux finances incertaines : elles n'ont plus les moyens de vivre à



◀ Michel Mercier, le maire du Martinet, avec l'ancien drapeau du Parti communiste.

Photo Maurice Weiss / Ostkreuz

la grande ville et préfèrent vivre avec le revenu minimum à un endroit où il ne pleut pas tout le temps. Peut-être ont-elles une conscience de classe, mais une chose est sûre : elles savent que les écoles du Martinet donnent davantage pour les cahiers et les livres que toutes les autres, et qu'il y a une piscine publique et le skatepark, ce qui permet de ne pas se ruiner pendant les vacances d'été. Elles acceptent donc volontiers le défilé du 1^{er} mai.

Rébellion. Le parti compte encore dans le village 34 membres, qui cotisent plus ou moins régulièrement. Leur véritable mission consiste à fournir du folklore, et le parti autorise “deux ou trois familles à jouer un peu la nomenklatura”. C'est du moins ce que pense Jean-Louis Roques, qui tient l'épicerie (au 662) et la seule auberge de la ville avec sa fille et la compagne de celle-ci.

À l'écouter, on s'imaginerait comment c'était pendant la Révolution. C'est lui qui aurait réclamé le plus fort la tête du tyran, il aurait d'abord pendu les aristocrates à la lanterne, puis aurait vidé leur cave à vin. Roques est quelqu'un pour qui tout compromis est une trahison du peuple*, des miséreux et des opprimés. Trois fois, il a

déchiré sa carte et la “leur” a jeté aux pieds, à ces ramollis, ces opportunistes, ces carriéristes. Trois fois, il est revenu. Chauffeur de bus dans la banlieue* parisienne, il a fondé un syndicat autonome parce qu'il trouvait la CGT trop molle et a fini par prendre sa retraite à 50 ans, la rage au cœur. Il est revenu sur le lieu de sa naissance comme un vieux saumon. “Être communiste, c'est donner quelque chose aux autres. C'est ce que je fais. J'ai ouvert ce magasin et le restaurant il y a huit ans. Actuellement fermé à cause du Covid, d'accord. De toute façon, ils sont pas rentables. M'en fous.”

Ça aide d'avoir hérité d'une tante qui avait obtenu une licence pour vendre de l'alcool en face du Centre Pompidou et qui était devenue en très peu de temps très riche et très réactionnaire. Le neveu consacre désormais l'héritage au peuple et fait profiter les assoiffés et les malheureux des petites bouteilles de tantine.

La rébellion, c'est important, c'est la tradition. Tout comme la fidélité : à une conviction, à une utopie. Voilà cent ans que ce village cévenol constitue un test pratique pour le rêve communiste. Il garde vivant le souvenir de ce que les Européens entendaient jadis par “justice”. Dans le même temps, le

communisme a détruit sa propre base au Martinet comme ailleurs. Les enfants des ouvriers ne sont pas devenus ouvriers, ils ont fait des études d'architecture, comme Michel Mercier, et ne brandissent plus le drapeau du prolétariat que par respect. L'utopie sociale est devenue une coutume.

Ici, on ne vote pas communiste pour changer les choses, mais pour que tout reste comme avant.

Solidarité. Quoi qu'il en soit, que ce soit grâce à une tante à héritage ou en séquestrant des dirigeants, cette commune rouge a réussi à maintenir en vie la vieille France, la douce France*, un peu plus longtemps et demeure un village qui fonctionne. Avec boulangerie*, café, poste, salle des fêtes et école. Sans curé s'il le faut.

Les jours ouvrés, l'endroit le plus animé de la rue de l'Humanité est le numéro 445, le local du Secours populaire. Portants couverts de vêtements dans la rue, vieux meubles, cartons remplis de jouets en plastique, tout est moche, usé, mais trop bien pour ne pas ressortir. Aurélie Cusset [qui y travaille comme bénévole] s'est dit la même chose à son propre sujet. “Les gens sont reconnaissants”, explique-t-elle. Elle a 38 ans et il y a un bébé dans le caddie qu'elle pousse devant elle – “ma petite-fille”.

Avec l'aide de la mairie et de l'épicerie de Jean-Louis Roques, le Secours populaire distribue des colis de produits alimentaires, organise des collectes diverses. “Aucun d'entre nous n'est payé. Je touche le chômage. Ce que je fais, je le fais pour les autres. Pour qu'on ne soit pas des numéros.” Elle a entendu parler des festivités pour les 100 ans du communisme dans le village, mais : “Le communisme ? Tous les partis veulent le pouvoir. Vous savez de quoi je rêve ? D'un monde sans frontières, où les gens s'aident, sans argent ni pouvoir. Comme les Bisounours, avant, à la télé.”

Elle aussi a vécu en banlieue parisienne. “Mon fils adoptif est venu ici pour voir et est resté. En région parisienne, il était avec les mauvaises personnes.” L'intéressé se tient à côté d'elle, les jambes écartées. “Trop de mauvais souvenirs”, lâche-t-il. Il allume une cigarette roulée, rentre la tête dans les épaules, charge un meuble de machine à coudre sur ses épaules et va le porter chez quelqu'un. “Ça

va aller mieux pour lui”, déclare Aurélie Cusset. Qui ajoute en passant que son fils biologique aurait eu exactement le même âge s'il n'était pas tombé par la fenêtre quand il était petit. Tout ce qu'elle veut, c'est vivre debout. Elle l'appelle le monde des Bisounours, mais le numéro 445 est ici ce qui se rapproche le plus du communisme originel.

Peut-être est-ce cela, la leçon du Martinet : les gens ont besoin de coutumes, même si elles prennent la forme du communisme. Ils ont besoin de boulangers, de magasins, de bistrot et de salles pour des associations bizarres, comme celle de danse country ou le club de crochet. Sans cela, rien ne va. Pour Thierry Bouschet, 46 ans, du bureau de poste, le communisme est une patrie. “Je suis communiste parce qu'ici c'est mon pays. Les racines, les arbres, la terre. L'Europe ne me dit rien.”

Il y a dans ce village quelque chose de réconfortant parce que triste : un jour, quelqu'un finira par s'étonner qu'on brandisse un drapeau rouge le long de la rue de l'Humanité le 1^{er} mai, année après année. Un jour, il ne suffira plus de séquestrer des fonctionnaires pour garder la poste et l'école. C'est Bertrand, le mari de Thérèse Roualet, qui finit par trouver une image. “Le communisme, au Martinet, c'est comme un vieux bateau qui avance tout seul. Un jour, il s'arrêtera, mais il n'y aura plus rien d'autre.”

Le comité chargé des festivités du centenaire, qui a eu lieu en août [du 27 au 29], a travaillé. Il y a eu de vieux films, un feu d'artifice, un défilé de Ford Mustang et de motos et un spectacle du groupe de danse country.

On attendait “des personnalités de la vie politique”, c'est-à-dire Fabien Roussel, le chef du parti. Le dimanche, défilé avec le vieux drapeau et l'Internationale. Le chemin qui mène au stade a été rebaptisé en l'honneur de Robert Siatka, des graffitis ont été dessinés, et une œuvre d'art évoquant la première séance du conseil municipal, en 1921, a été inaugurée*. Peut-être y aura-t-il aussi un dîner des citoyens*. Tout cela sur ces 1 420 mètres d'Humanité – dans tous les sens du terme.

—Alexander Smoltczyk

Publié le 21 mai

* En français dans le texte.

Changer les codes,
c'est payer sans code!

T'arrives à suivre?



**Chez Hello bank! on fait tout pour vous suivre
et simplifier vos paiements avec Apple Pay.***



*Sous réserve de conditions d'éligibilité au service Apple Pay.
Hello bank! est l'offre 100% digitale de BNP Paribas SA - 16 bd des Italiens 75009 Paris - 662 042 449 RCS Paris.
Apple, le logo Apple, iPhone et Apple Pay sont des marques déposées aux États-Unis et dans d'autres pays.



europe

Ukraine.

Le patriotisme n'anime plus la jeunesse

Le 24 août, l'Ukraine a célébré les 30 ans de son indépendance. Mais dans un pays en proie à la guerre et à la corruption, les valeurs patriotiques peinent à séduire la génération née après 1991.



—Oukraïnska Pravda
(extraits) Kiev

L'Ukraine fête les 30 ans de son indépendance, et, à cette occasion, on entendra bien des déclarations sur tous ces espoirs qui ne se sont pas réalisés. Or, la déception indissociable de ce jubilé n'est pas seulement liée à la politique et à l'économie,

mais aussi à la démographie. Il y a vingt ans, ou même seulement dix, la dynamique naturelle de la démographie semblait garantir à l'État un avenir prospère.

Le principal problème de l'Ukraine, estimait-on, c'étaient ses citoyens âgés, nostalgiques de leur jeunesse du temps de l'empire, et qui votaient pour [le communiste] Petro Simonenko

ou pour Viktor Ianoukovitch [le président chassé par la révolution de 2013-2014].

“Sauve le pays, cache le passeport de ta grand-mère !” – pas une élection ukrainienne ne se déroulait sans que l'on entende cette plaisanterie sur l'âge. Les patriotes rêvaient d'un temps où cette génération défectueuse mourrait et serait remplacée par des jeunes pousses n'ayant pas connu l'empire communiste. Aujourd'hui, force est de reconnaître que ce plan séduisant n'a pas fonctionné. Au cours de la dernière campagne présidentielle, en 2019, les cercles patriotiques ont découvert avec horreur que le passeport, ce n'était pas aux grands-mères qu'il fallait le confisquer, mais à leurs petits-enfants, qui ont voté massivement pour l'homme de spectacle Volodymyr Zelensky.

La blogosphère nationale est d'ailleurs régulièrement secouée par des scandales liés aux agissements de la jeunesse inconsciente née après 1991, qui se montre dansant sur des chansons russes ou se livre sur le Net à des déclarations péjoratives sur “l'ukrainisation”. Sans parler de ces foules d'adolescents anonymes qui préfèrent le rap russe, au mépris de la musique ukrainienne. Ni de ce récent sondage stupéfiant du groupe Rating, qui montre que la majorité des moins de 30 ans serait d'accord avec la thèse “d'un seul peuple” [thèse défendue par certains en Russie, qui affirment que les Russes et les Ukrainiens ne sont qu'un seul et même peuple].

Une fronde classique. Les jeunes générations, qui relèguent au second plan les retraités de l'ancien régime, forment un vrai casse-tête. Nos moutons noirs actuels se distinguent par leur apolitisme marqué. Leurs héros, ce ne sont ni Poutine ni Staline, mais plutôt les rappeurs populaires dans le pays voisin, comme Morgenchtern, qui depuis peu n'est plus autorisé en Ukraine.

Du reste, ce phénomène de fronde d'une jeunesse apolitique est bien connu. Dans l'Allemagne des années 1930 existait le mouvement dit de la “Swing-Jugend” [la “jeunesse swing”] : des jeunes

insouciantes qui n'avaient que faire de la nécessité de relever une Allemagne à genoux et adoraient la culture anglo-américaine. En France dans les années 1940, une jeunesse sans idéal avait rejoint les rangs des zazous, qui préféraient le jazz étranger à la triade propagandiste officielle du régime de Vichy “Travail, Famille, Patrie”. Les pays démocratiques n'ont pas échappé à des problèmes comparables. Dans les années 1960, la stratégie américaine d'endiguement du communisme a échoué à cause de la génération apolitique des hippies souriants, du rock, de Woodstock et du célèbre slogan “Make love, not war”.

Nos moutons noirs actuels se distinguent par leur apolitisme marqué.

Le projet patriotique ukrainien, très idéologisé, ne pouvait que se heurter à un problème identique. C'était tout à fait prévisible. L'idée que le rajeunissement du pays devait automatiquement entraîner un développement patriotique était erronée en soi. Pour les activistes de quarante ans, qui se sont forgés dans la lutte contre Ianoukovitch, le patriotisme a un sens émotionnel fort. L'ukrainisation, la décommunisation, l'émancipation nationale étaient perçues comme une révolte contre l'ancien régime, elles étaient à la mode et révolutionnaires.

Mais pour les générations plus jeunes, elles ne sont qu'une toile de fond avec laquelle il faut grandir. Le patriotisme, désormais bureaucratisé, ne suscite pas d'émotions particulières et n'empêche pas d'aimer le rappeur Morgenchtern.

Nombreux sont ceux qui ont essayé de guider la jeunesse sur la bonne voie et de la préserver d'une oisiveté néfaste. Or, même les régimes autoritaires du passé, qui agissaient avant la révolution de l'information, n'y sont pas vraiment parvenus. Des radios et des magnétophones élémentaires suffisaient à contourner les défenses de l'État. C'est un peu naïf d'espérer que l'Ukraine, qui prétend être démocratique, pourra résoudre cette question à l'époque d'Internet et de l'accès pratiquement

illimité aux contenus de divertissement. On peut interdire dans notre pays un rappeur russe à la mode, mais ça n'empêchera pas les adolescents de l'écouter. On peut totalement ukrainiser le système d'éducation, mais l'école n'a déjà plus d'influence sur l'intelligence des jeunes, et il leur suffit de parler incorrectement le russe pour accéder aux réseaux sociaux du voisin.

Éviter l'hostilité. On peut toujours essayer de bloquer VKontakte, par exemple, mais alors ce sera Tik Tok qui prendra le relais. On peut introduire des quotas sévères de productions ukrainiennes pour la radio et la télévision, mais la jeune génération préfère YouTube, où il n'y a pas de quotas. Enfin, on peut traquer les représentants les plus célèbres de cette jeunesse inconsciente, mais cela poussera tous les autres, non à revenir sur leur vision inacceptable du monde, mais plutôt à se replier davantage sur eux-mêmes.

Il serait plus raisonnable de considérer cet apolitisme de la jeunesse non comme un défi à l'Ukraine ukrainienne, mais comme une neutralité – et de veiller à ne pas transformer cette neutralité en hostilité larvée. Pour cela, il ne faut pas trop ouvertement opposer tout ce qui est à la mode et agréable à ce qui est patriotique. Plus on persiste à pousser les adolescents à choisir entre le divertissement et les valeurs patriotiques, plus on court le risque qu'ils choisissent le divertissement au lieu des valeurs que l'on promeut. Plus l'État pousse agressivement la jeunesse à adopter une position politique active, plus il est probable que cette position – même si elle n'est pas présentée ouvertement – sera hostile au gouvernement.

La question ne réside pas dans le fait de savoir quels doivent être les loisirs de la jeunesse ukrainienne – d'autant plus que la machine bureaucratique, peu adaptable, dispose de possibilités minimales d'influencer ses goûts. La question se trouve ailleurs : la jeunesse ukrainienne grandira-t-elle en faisant secrètement la nique aux autorités ? Et, à terme, à tout ce qui est cher et sain aux yeux de tout patriote ukrainien ?

—Mikhail Dubinyansky
Publié le 1^{er} août

ESPAGNE

↓ Dessin de Cost paru dans
Le Soir, Bruxelles.

Fin de la crise entre Madrid et Rabat

Les tensions entre l'Espagne et le Maroc s'apaisent. D'après la presse espagnole, les deux pays ont tout intérêt à repartir sur de nouvelles bases, car ils ont besoin l'un de l'autre.

Inaugurer une étape inédite", rétablir "la confiance, la transparence, la considération mutuelle et le respect des engagements": lors d'un discours conciliant prononcé le 20 août, le roi du Maroc, Mohammed VI, a fait part de sa volonté de mettre un terme à la crise diplomatique opposant son pays à l'Espagne.

Les tensions entre les deux pays n'ont cessé de s'intensifier depuis le 10 décembre 2020, d'une part, lorsque le Maroc a suspendu, sous le prétexte de la pandémie de Covid-19, un sommet bilatéral; d'autre part, lorsque les États-Unis de Donald Trump ont reconnu la souveraineté du Maroc sur le Sahara occidental, ancienne colonie espagnole annexée en 1975. Le Maroc contrôle environ les trois quarts de ce territoire au sud de sa frontière, disputé par les indépendantistes du Front Polisario.

Cette crise bilatérale s'est aggravée en avril, au moment où l'Espagne a accueilli le leader du Polisario, Brahim Ghali, infecté par le Covid-19, provoquant la colère du Maroc, rappelle le site d'information espagnol **El Confidencial**. Un mois plus tard, 10 000 migrants venus du Maroc traversaient la frontière avec l'enclave espagnole de Ceuta, sous le regard passif des autorités, en seulement quelques heures. Après cet épisode, "les pays de l'UE, l'Allemagne en tête, ont adressé un avertissement ferme au Maroc, qui n'a même pas obtenu un signal positif de son vieil allié, la France", observe le quotidien espagnol de centre gauche **El País**.

"Isolé en Europe, le Maroc n'avait aucun intérêt à faire durer la tension. L'Espagne,

quant à elle, devait retisser des liens avec un voisin essentiel pour contrôler l'immigration", poursuit le journal, dans un éditorial publié mardi 24 août. La presse espagnole remarque plusieurs signes témoignant d'un apaisement entre les deux pays. D'abord, le rapatriement vers le Maroc des mineurs migrants qui avaient rejoint illégalement Ceuta en mai dernier. Ensuite, la nomination de José Manuel Albares au poste de ministre des Affaires étrangères espagnol à la mi-juillet. Ce proche du Premier ministre, Pedro Sánchez, a remplacé la socialiste Arancha González Laya, qui a payé son "faible tact diplomatique" avec le Maroc dans l'affaire du leader du Polisario. Enfin, le retour imminent de l'ambassadrice marocaine, Karima Benyaich, à Madrid, qui avait été rappelée à la suite de l'accueil de Ghali.

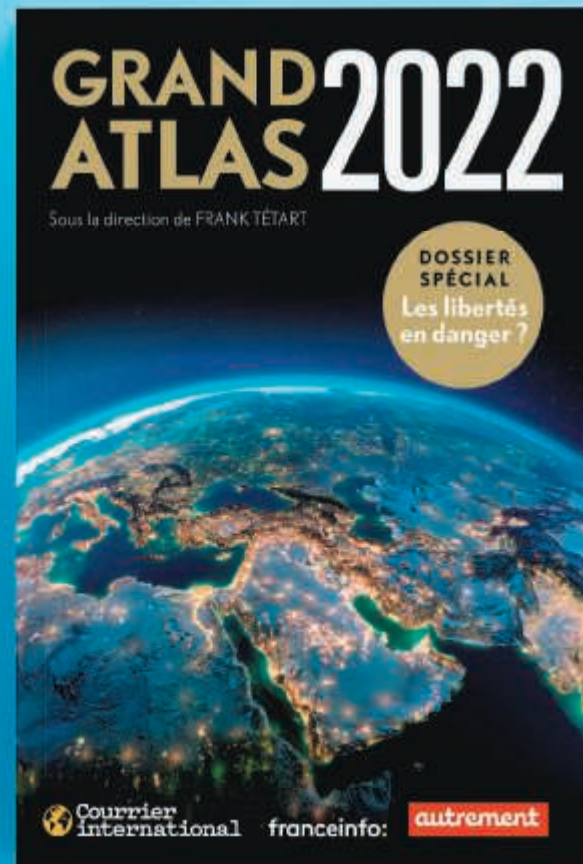
"Les bons sentiments ne doivent en aucun cas aveugler le gouvernement [espagnol]", prévient le média conservateur **El Español**. "Reste en suspens la réouverture des frontières terrestres de Ceuta et Melilla, fermées en mars 2020, la reprise du trafic de passagers par le détroit de Gibraltar et le retour des immigrants irréguliers arrivant en Espagne, interrompu en mars dernier", embraye **El Confidencial**. Cependant, une entente cordiale entre ces deux "bons voisins" permettrait de "ren-

forcer la coopération anti-terroriste, de résoudre les différends commerciaux et de servir de pont entre Rabat et Bruxelles, étant donné que l'Espagne est la frontière sud du continent européen", conclut **El Español**.

— **Courrier international**



Regardez le monde
autrement



Disponible en librairie



Un tour d'horizon
complet des **GRANDS**
ENJEUX INTERNATIONAUX
L'ÉCLAIRAGE DES EXPERTS,
spécialistes et journalistes

Plus de **150 CARTES**
et **INFOGRAPHIES** inédites

Les meilleures analyses de
la **PRESSE INTERNATIONALE**

Pour feuilleter un extrait, rendez-vous sur :



www.autrement.com

PORTUGAL

Lisbonne, capitale des dauphins

Depuis 2020, ces cétacés reviennent dans l'estuaire du Tage pendant la belle saison. Le phénomène est vite devenu une attraction touristique majeure de la capitale portugaise.



—Expresso Lisbonne

Il a fallu passer la barre de l'estuaire du Tage, près de Lisbonne, pour qu'au loin un groupe de fous de Bassan tournoyant au-dessus des vagues trahisse enfin la présence de dauphins – cela faisait presque une heure que, à bord du canot pneumatique, dix personnes les cherchaient en vain. “Là !” a crié Bernardo

Queiroz, le directeur de Terra Incógnita, un des prestataires proposant des promenades d'observation des cétacés sur le fleuve. Le canot a accéléré en direction de la nuée d'oiseaux, et une minute plus tard il était entouré de dauphins bondissant – des images rares dans une grande ville d'Europe.

Par ici, non loin du phare de Bugio, dans le port de Lisbonne, des orques, des requins-marteaux

et même des baleines de Minke ont déjà été observés, et le dauphin a toujours été présent. Il était en revanche beaucoup plus rare, ces dernières décennies, d'en voir s'aventurer à remonter le Tage. Désormais, c'est un spectacle quasi quotidien : depuis l'année dernière, du début du printemps à la fin de l'été, des groupes de dauphins remontent le fleuve jusqu'au Parque das Nações [quartier du parc des expositions, à 25 kilomètres de l'embouchure environ], parfois même jusqu'à Alverca, au tout début de l'estuaire.

“Nous avons toujours vu des dauphins, mais jamais autant que depuis l'année dernière. De mai à septembre, il ne se passe pas un jour sans que nous en observions”, confirme Bernardo Queiroz. La diminution des passages de navires de transport de passagers comme des cargos, et donc de la pollution organique et sonore des eaux, due à la pandémie, vient en partie expliquer la hausse des observations de dauphins. Le phénomène n'est pas cantonné à Lisbonne, puisque les cétacés reviennent dans d'autres points du globe où ils étaient rares, notamment dans les eaux entre Hong Kong et Macao, ou encore dans le détroit du Bosphore, face à Istanbul.

Des êtres d'habitudes. Outre la baisse du trafic maritime, la réduction de la pêche a joué un rôle au moins aussi important, en rendant le Tage beaucoup plus poissonneux. “Les dauphins sont au large et ils viennent dans le fleuve en quête de nourriture. S'il n'y avait pas de poissons, ils ne viendraient plus”, explique le directeur de Terra Incógnita. Il est donc d'autant plus crucial aujourd'hui de renforcer les contrôles, insiste-t-il, et d'empêcher à l'embouchure du fleuve la pose de filets qui barraient la route aux poissons, et aux cétacés.

C'est pour la conservation de cette espèce animale si populaire qu'a été lancé il y a deux mois le projet Golfinhos no Tejo (“Dauphins du Tage”), à Lisbonne, afin d'assurer le suivi et la préservation de ces cétacés. Pour espérer qu'ils restent, il est essentiel de collecter des données sur la qualité de l'eau, sur le trafic maritime et sur la pollution sonore, et de comprendre les raisons du retour des dauphins. D'autant que les dauphins sont des “êtres

d'habitudes”, et que si les conditions sont réunies, il y a toutes les chances qu'ils restent.

Les espèces, les caractéristiques et le nombre des individus fréquentant le fleuve sont encore mal connus, mais les plus réguliers sont des dauphins communs, dont l'espèce est protégée depuis 1981 : pouvant atteindre 2 mètres de long et 100 kilos, ils sont reconnaissables à leur silhouette élancée, à leur corps noir et blanc et à leur bec court et pointu. Le dauphin commun évolue fréquemment en groupe de 15 à 20 individus, et “ceux visibles en surface sont souvent moitié moins nombreux que ceux qui restent sous l'eau”. Mais des groupes de plus de 100 animaux ont été parfois observés.

Le canot se retrouve entouré de dauphins bondissant, suivis de leur cortège de goélands.

Des grands dauphins ont également été aperçus : de couleur grise, pouvant atteindre 4 mètres et plus de 400 kilos, ils ne fréquentent généralement pas le Tage (au contraire du Sado, un autre fleuve du sud du Portugal), mais certains groupes nomades évoluant entre le Cabo da Roca et le cap Espichel, respectivement à l'ouest et au sud de Lisbonne, s'y aventurent parfois en quête de nourriture. Toutes espèces confondues, ce sont les femelles, accompagnées de petits et de jeunes, qui viennent surtout dans le fleuve. Le poisson se trouvant “coincé” entre les berges, il est plus facile de dénicher à manger, et le Tage fait une “salle de classe” idéale “où les mères peuvent apprendre la chasse à leurs petits”.

Il était 17 heures et la marée commençait à descendre quand le canot pneumatique a franchi dans l'autre sens la barre de l'estuaire. Sans dauphins à observer, les occupants profitaient de leur point de vue peu banal, depuis le fleuve, sur Lisbonne, en particulier sur le Monument des découvertes et la place du Commerce. C'est alors que le téléphone de Bernardo Queiroz a sonné : un autre opérateur touristique lui annonçait qu'un important groupe

de cétacés était à deux pas, devant la tour de Belém. Bientôt, le canot se retrouvait de nouveau entouré de dauphins bondissant, suivis de leur cortège de goélands et de puffins. Parmi les cétacés, des bébés apprenant encore à sauter, certains de quelques semaines à peine.

Tour-opérateurs. Voir des dauphins bondissant sur la toile de fond de la tour de Belém, voilà un spectacle qui, jusqu'à récemment, semblait ne pouvoir relever que d'un photomontage. Aujourd'hui, l'image pourrait bientôt devenir une carte postale de Lisbonne, seule ville d'Europe où il est possible d'observer ainsi des cétacés dans la nature. Bondissant à leur tour sur ce créneau d'activité, les tour-opérateurs se multiplient, or le contrôle des licences est crucial pour préserver la présence de l'espèce. Aujourd'hui, étant donné la fréquentation assidue du fleuve par le cétacé, il est vital de faire connaître aux usagers des embarcations de plaisance un code de bonne conduite. Enthousiasmés par le spectacle, beaucoup sont tentés d'approcher trop vite, ou de virer de bord brusquement pour aller faire une bonne photo, mettant ainsi en danger la vie, ou à tout le moins le bien-être des animaux. C'est pourquoi les bonnes pratiques en matière d'approche sont désormais affichées dans tous les ports de l'estuaire.

En août, l'Aquarium de Lisbonne s'est associé à Terra Incógnita pour organiser des observations des dauphins du Tage, considérant que c'est là “un prolongement naturel de sa mission de sensibilisation et d'éducation à l'environnement”. Les

sorties en canot pneumatique, qui peuvent être complétées par une visite du grand aquarium, se font toujours en compagnie d'un biologiste marin et permettent d'observer, outre les cétacés, la grande biodiversité que recèle l'estuaire, dont des fous de Bassan, des sternes, des cormorans et parfois même des requins. Lancée au début du mois, l'expérience durera jusqu'à la fin de l'été, avec des visites programmées du vendredi au lundi, et pourrait être pérennisée ensuite chaque année, de mai à septembre.

—Joana Pereira Bastos

Publié le 26 août



REPORTAGE

ITALIE

Des vaccinés privés de terrasse

La version transalpine du pass sanitaire n'est exigée par les restaurateurs que pour manger à l'intérieur. Conséquence, les non-vaccinés ont parfois priorité en terrasse, relèvent deux quotidiens milanais.



Que l'on se trouve en vacances dans une ville, à la mer ou à la montagne, quoi de plus agréable que de dîner à la terrasse d'un restaurant? Qui plus est si on a la chance de se trouver en Italie, pays où les températures sont souvent clémentes en été. Entre manger en intérieur ou à l'extérieur, le choix semble facile, mais, justement, si vous vous trouvez actuellement de l'autre côté des Alpes, l'accès à la terrasse d'un restaurant pourrait vous être refusé... si vous êtes vacciné.

Il s'agit là d'un "effet secondaire" des restrictions sanitaires appliquées en Italie, que le *Corriere della Sera* qualifie de "paradoxe des restaurants" dans un article paru le 22 août. L'explication est simple : le "Green Pass", pendant italien du pass sanitaire français entré en vigueur le 6 août, prévoit qu'il faut montrer une preuve de la vaccination (ou d'une guérison du Covid-19, ou d'un test

négatif) pour manger à l'intérieur d'un restaurant. Mais pas si l'on consomme son repas sur la terrasse de celui-ci. Voilà qui donne lieu à des situations un brin loufoques, à en croire le vénérable quotidien milanais (fondé en 1876).

Témoignages outrés. Pour maximiser leurs revenus, en effet, certains restaurateurs font manger les vaccinés à l'intérieur afin de pouvoir installer les clients privés de Green Pass en terrasse et ne refuser ainsi l'accès à personne. "Essayez de nous comprendre, se justifie un commerçant dans les colonnes du journal italien. Si l'on fait s'asseoir à l'extérieur un client qui dispose du Green Pass, on risque de perdre les recettes d'une place disponible à l'intérieur."

Problème, certains vaccinés se sentent ainsi pénalisés et de

nombreux témoignages outrés fleurissent désormais sur les réseaux sociaux. Le *Corriere della Sera* rapporte ainsi celui d'Angelo, qui s'emporte : "Je n'irai plus jamais dans cette pizzeria. On m'a obligé à manger à l'intérieur, à côté du four. Tu es vacciné, tu as rempli ton devoir éthique, et en récompense tu es discriminé."

Consolation. De l'autre côté de la barrière, Umberto Carriera confirme cette tendance. Ce restaurateur - leader d'un mouvement qui milite contre le Green Pass - confie au *Corriere della Sera* que, "malheureusement", il réserve les tables en extérieur de ses restaurants à ceux qui ne disposent pas du certificat. Le professionnel témoigne : "Ceux qui doivent rester à l'intérieur ne sont pas contents, surtout les étrangers qui viennent en Italie pour le climat et pour voir les couchers de soleil."

"Tu es vacciné, tu as rempli ton devoir éthique, et en récompense tu es discriminé !"

Angelo, CLIENT D'UNE PIZZERIA

Ainsi, rapporte *Il Giornale*, autre quotidien milanais qui s'est intéressé à la question, certains clients ont recours à une parade : "Nombreux sont ceux qui envisagent de mentir et de ne pas avouer aux restaurateurs qu'ils disposent d'un Green Pass. Un mensonge pour éviter de manger derrière une vitre", note ce journal conservateur.

Heureusement, cette singulière discrimination est loin d'être partout la règle, et elle pourrait même ne plus être si avantageuse que ça pour les non-vaccinés. Car la fin de l'été

approche et dîner dehors, lorsque les températures commencent

ront à chuter, pourrait d'ailleurs ressembler à une punition qu'à un privilège. C'est là "la seule consolation" pour les vaccinés, conclut *Il Giornale* : "Si les non-vaccinés veulent continuer à aller au restaurant, il faudra qu'ils soient bien couverts."

— **Courrier international**

✍ Dessin de Martirena, Cuba

COMMANDEZ
DÈS MAINTENANT

l'agenda 2021-2022

La rédaction de *Courrier international* a imaginé pour vous un agenda original



9,90€
Frais de port offerts

- Format : 145 mm x 210 mm • 144 pages
- Une double page par semaine
- Couverture rigide • Ruban marque page

BON DE COMMANDE

A retourner accompagné de votre règlement à :
Courrier international - Service VPC - A2100 - 62066 Arras Cedex 9

Titre	Prix	Quantité	Total
Agenda 2021-2022	9,90 €	x	= €
Frais de port offerts			0€
Total =			€

Mes coordonnées :

VCO21BA1609

☐ Monsieur ☐ Madame

NOM

PRÉNOM

ADRESSE

CP [] [] [] [] VILLE

Je règle par chèque à l'ordre de Courrier international

Pour tout autre moyen de paiement, téléphonez au service Clients
<https://abo.courrierinternational.com/vpc>
au 03-21-13-04-31 (du lundi au vendredi, de 9 h à 18 h)

Offre valable dans la limite des stocks disponibles en France métropolitaine jusqu'au 31/12/2021
*Réception chez vous environ trois semaines après la prise en compte de votre commande.
Nos Conditions Générales de Vente sont disponibles sur notre site Internet : boutique.courrierinternational.com/cgv-co

En retournant ce formulaire, vous acceptez que Courrier international, responsable de traitement, utilise vos données personnelles pour les besoins de votre commande, de la relation client et de la gestion des réclamations et, en fonction de vos choix, d'actions marketing sur ses produits et services et/ou ceux de ses partenaires. Conformément à la loi "informatique et libertés" du 06/01/1978 modifiée et au RGPD du 27 avril 2016, vous bénéficiez d'un droit d'accès, de modification, de portabilité, de suppression et d'opposition au traitement de vos données, que vous pouvez exercer à l'adresse suivante :
DPO CI - 67/69 avenue Pierre Mendès France - 75013 Paris. Pour toute réclamation, www.cnil.fr.

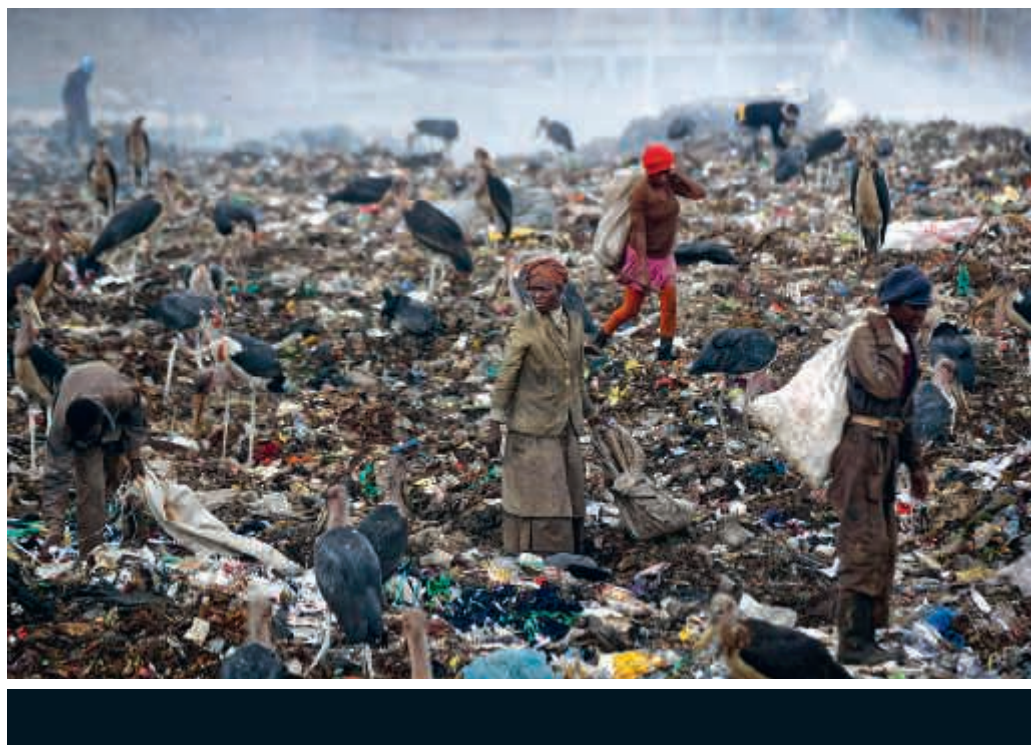




afrique

Kenya. Nairobi, l'avenir gris de la "ville verte"

Il y a encore cent cinquante ans, c'était un paradis pour les éléphants, les zèbres et les gazelles. Sortie de terre en pleine savane et développée à une allure vertigineuse, la capitale kényane est en train de perdre ses derniers espaces verts. Et pourrait bien devenir inhabitable d'ici un demi-siècle.



—Daily Nation Nairobi

Juste avant que l'Uganda Railway n'arrive à Nairobi, au tournant du xx^e siècle, la région était à peu près déserte. Au début du xix^e siècle, la présence humaine dans la savane se résu-
 maît aux éleveurs nomades massais. À l'époque, la zone située entre Rongai et Kiserian [dans le sud du pays, dans la vallée du Rift] était un couloir de migration emprunté par les éléphants, les buffles, les zèbres et les gazelles. Les animaux traversaient l'actuelle région du Kajiado pour rejoindre leurs aires de pâturage et de reproduction. Les lions, les léopards et les autres prédateurs suivaient leurs traces et prélevaient quelques-uns d'entre eux pour se nourrir. La nature vivait sa vie en toute quiétude.

Puis le Lunatic Express [le "Rapide des fous", surnom de l'Uganda Railway] est arrivé, et le tableau a changé. Bientôt, la vaste savane a laissé la place

au béton. Les immeubles, les routes et autres aménagements ont pris la place de la brousse naguère luxuriante.

En l'espace de cent ans, Nairobi a eu raison du milieu naturel – coupant les corridors écologiques, faisant partir la faune, rasant les forêts. Nairobi n'a plus grand-chose de "la ville verte au soleil" qu'elle était. Seules quelques poches de verdure éparses ont survécu, souvent dans des zones inconstructibles, protégées ou privées.

Vieille d'à peine plus de 120 ans, Nairobi n'a rien à envier aux mégapoles les plus anciennes du continent. En comparaison du Vieux Caire (100 ap. J.-C.), de Kismayo (300 ap. J.-C.) et de Lagos (années 1500), la capitale du Kenya est une adolescente. Or la ville souffre déjà des effets d'une croissance exponentielle insoutenable, de la destruction de son environnement et du dérèglement climatique. À ce train-là, Nairobi pourrait bien

devenir tout bonnement inhabitable dans cinquante ans, mettent en garde les experts.

Des années durant, c'était un vrai plaisir que d'emprunter l'Uhuru Highway [la voie rapide qui traverse Nairobi du nord au sud]. Ourlée d'arbres et d'un feu d'artifice annuel de fleurs blanches, roses ou violettes, elle offrait sur la ville un joli panorama. La plupart des arbres ayant été abattus pour laisser la place à de nouvelles infrastructures, notamment la Nairobi Expressway [la nouvelle voie rapide qui traversera Nairobi d'est en ouest], le tronçon évoque désormais un crâne ratiboisé.

Les chiffres font froid dans le dos : en l'espace de vingt-quatre ans, entre 1976 et 2000, le couvert forestier de Nairobi a fondu de 11 %, pour ne plus représenter aujourd'hui que 3 % de la superficie

[de la ville]. Sur la même période, la brousse n'a pas été épargnée non plus, passant de 22 % à 13 %.

Mais c'est le massacre des îlots de verdure de la ville, ces dix derniers mois, qui a fait sortir les Nairobiens de leurs gonds. Les défenseurs de l'environnement sont montés au créneau, mais [cela] n'a pas arrêté les pelleteuses, ni freiné les ardeurs des entreprises de BTP. Et puis les machines se sont tues. La ville est passée à autre chose. Au prochain massacre.

Îlot de chaleur. Stella Mulinge s'éponge le visage à tout bout de champ en remontant [en voiture] Monrovia Street, dans le quartier des affaires. Il est 9 heures du matin, et elle est déjà moite de la tête aux pieds. "J'ai toujours un haut de rechange. Un seul, ça ne suffit pas", glisse-t-elle de la manière la plus naturelle du monde. Arrivée à [la banque] AmBank House, où elle travaille, Stella reste un moment dans sa voiture sur le parking, moteur coupé, vitres remontées, pour se rafraîchir un peu avant de regagner son bureau. "Il fait de plus en plus chaud en ville depuis quelques années. Cela n'a pas toujours été comme ça", fait-elle observer, sans s'étendre sur les raisons qui font grimper le mercure.

Ce microclimat porte un nom : l'îlot de chaleur urbain. Les températures y sont plus élevées que dans les zones avoisinantes, qui bénéficient encore de l'effet d'un couvert végétal. Ce phénomène se produit lorsque des surfaces imperméables comme le béton, le macadam ou le métal absorbent plus de rayonnement solaire qu'elles ne peuvent en réfléchir, explique Victor Ongoma, spécialiste de géographie physique.

C'est en général avec soulagement que les habitants de Nairobi quittent le centre-ville. L'air devient plus pur, le temps plus frais.

L'après-midi, quand le soleil est de plomb, il n'est pas rare de voir des familles assises devant leur cahute dans les taudis de Kibera et de Mathare [dans le sud de la ville]. Le bon sens voudrait qu'elles s'abritent du soleil à l'intérieur, mais les cabanes sont en tôles et mal ventilées, si bien que rester à l'intérieur relève du suicide.

✓ La décharge de Dandora, à Nairobi, en décembre 2018.

Photo Ben Curtis/AP/Sipa

Repères



●●● Fondée en 1899, Nairobi rivalise déjà avec des villes comme Johannesburg ou Casablanca. Depuis le début des années 2000, sa population a plus que

La destruction de l'écosystème local n'épargne pas non plus les ressources en eau. Sous-dimensionnés et trop pollués pour un usage domestique, les cours d'eau de Nairobi ne permettent pas de répondre à la demande journalière de la ville, qui se monte à 810 millions de litres. Ce sont donc les comtés voisins de Murang'a et de Kiambu qui abreuvent la ville.

Pour remettre en état les cours d'eau de la ville, le gouvernement a lancé l'année dernière le Programme de réhabilitation de la ville de Nairobi, qui prévoit la création de nouveaux réseaux d'assainissement et la rénovation des anciens pour éviter la contamination des cours d'eau par les eaux usées.

La capitale kényane est l'une des villes à la plus forte croissance démographique du monde. Les progrès technologiques, la mise en place d'infrastructures modernes et la présence d'une classe moyenne diplômée expliquent l'essor fulgurant de Nairobi.

Pourtant, selon les critères de la Banque mondiale mesurant la qualité de vie, à savoir la qualité de l'air et l'accès à l'eau potable, au logement et à la sécurité, la ville est sans doute le pire endroit où vivre au Kenya. Les autres paramètres permettant d'évaluer la qualité de vie sont l'emploi, l'environnement et les risques naturels. Dans ces domaines, Nairobi affiche des résultats au mieux médiocres.



SÉRIE 7/7
VILLES
AFRICAINES

✓ L'État islamique au Mozambique
avait pris Mocímboa da Praia en août 2020.

Capture video cjimoz.org

MOZAMBIQUE

L'État islamique affaibli dans le Cabo Delgado

Mocímboa da Praia a été reprise le 8 août, après un an d'occupation. Un camouflet pour le groupe islamiste du Mozambique, dont le chef militaire, Ibn Omar, est natif de la ville.



—Diário de Notícias
Lisbonne

Les troupes étrangères et mozambicaines ont repris le 8 août Mocímboa da Praia [le président mozambicain, Filipe Nyusi, a demandé en juillet l'aide militaire des États de la Communauté de développement de l'Afrique australe (SADC) pour chasser l'État islamique au Mozambique de la riche province gazière du Cabo Delgado]. Une victoire symbolique qui survient un an après la conquête de la ville par le groupe islamiste.

Le département d'État américain a identifié le 6 août le commandant des opérations militaires, responsable des attaques des terroristes au Cabo Delgado. Il porte le nom de Bonomade Machude Omar, mais est aussi appelé Ibn Omar ou Abu Sulayfa Mohammad. *“Lors de l'attaque de Palma en mars 2021, Omar dirigeait un groupe de combattants tandis qu'Abu Yasir Hassan, le chef de l'EI-Mozambique, en dirigeait un autre. Omar a également dirigé l'attaque de l'hôtel Amarula de Palma [en avril, douze corps décapités y avaient été découverts]. Il est responsable d'attaques menées dans la province du Cabo Delgado, au Mozambique, et dans la région de Mtwara, en Tanzanie.”*

Ibn Omar étant désormais considéré comme un “terroriste mondial”, le gouvernement

américain peut agir auprès des personnes, des entreprises et des organisations qui sont en relation avec lui, entre autres par des sanctions économiques. La déclaration du département d'État évoque quatre autres terroristes originaires du Mali et de Somalie, mais ne fournit pas le moindre élément sur leur identité.

Ibn Omar est désormais considéré comme un “terroriste mondial” par les États-Unis.

Selon un article de journalistes mozambicains, Ibn Omar a vécu à Nanduandua, un quartier de Mocímboa da Praia. Fils d'Abdul Fomassane, professeur à la retraite et homme politique local, Omar a fréquenté le lycée Januário Pedro (qu'il a depuis détruit, à l'exemple d'autres bâtiments comme l'église et l'hôpital du district) et a poursuivi ses études dans d'autres pays. Vu sa radicalisation, il a dû, comme d'autres jeunes de la région, être envoyé en Arabie Saoudite ou dans d'autres pays du réseau salafiste par le Conseil islamique du Mozambique pour approfondir ses études coraniques.

Studieux, calme et évitant les disputes quand il était étudiant, il est décrit comme quelqu'un de

“rusé et très intelligent”. D'après une autre source anonyme, Omar est devenu une autorité religieuse : *“Il avait quelque chose d'étrange. On pouvait soupçonner qu'il était impliqué dans les attaques à voir la discorde qu'il semait entre certains des jeunes qui recevaient son enseignement, à la conviction que ce qu'ils faisaient était ce qu'Allah voulait. Il était faux, on pouvait voir la violence dans ses yeux, mais même comme ça il était très soutenu par certains dirigeants de la communauté et certains habitants.”*

Malaise. Une autre source soupçonne certains membres du gouvernement d'avoir collaboré avec Omar, de lui avoir révélé les mouvements des forces armées. Elle fait valoir que l'uniforme d'Al-Chabab [“les jeunes”, en arabe] – c'est ainsi qu'on appelle l'organisation dans la région [sans lien avec le groupe islamiste du même nom opérant en Somalie] – ressemble à celui des forces de défense et de sécurité du pays et se demande où sont passés les uniformes et les quelque deux cents armes automatiques qui ont disparu pendant le dernier mandat d'Armando Guebuza, alors que Nyusi était ministre de la Défense. *“Il y a quelqu'un dans les couloirs du pouvoir du Mozambique qui en profite”*, accuse-t-elle sans cependant étayer ses allégations.

La mission de la SADC va être composée de militaires venus d'Angola, de Tanzanie, du Lesotho et d'Afrique du Sud, cette dernière étant le pays de Xolani Mankayi, le chef de la mission. Celui-ci s'est engagé à rétablir l'ordre et la sécurité dans le nord du Mozambique et a assuré agir en étroite collaboration avec les forces mozambicaines et rwandaises.

La ministre de la Défense sud-africaine, Nosiviwe Mapisa-Nqakula, n'avait pas caché son malaise quand le contingent rwandais – qui est payé par la France, selon l'hebdomadaire *Savana* – était arrivé le mois dernier, avant les troupes de la SADC, et avait qualifié cette initiative de *“malheureuse”*. C'est un signe que le plus grand défi n'est peut-être pas de reprendre des localités comme Awasse et Mocímboa da Praia, mais d'intégrer tous les acteurs sur le terrain.

—César Avó

Publié le 10 août

doublé, dépassant 4,5 millions d'habitants. Ville la plus moderne d'Afrique de l'Est, Nairobi attire malgré ses inégalités – le bidonville de Kibera côtoie ainsi des quartiers fermés aisés – et la violence qui en découle. La ville a été le premier théâtre des violences postélectorales de 2007-2008, dont le bilan s'est élevé à 1500 morts dans le pays. Uhuru Kenyatta, au pouvoir depuis 2013 et soupçonné d'être un de leurs instigateurs, est devenu le premier président en exercice à comparaître devant la justice internationale. Il a été acquitté.

En premier lieu, plus de 60 % des habitants vivent dans des quartiers informels. Un rapport de l'ONU-Habitat [une agence spécialisée des Nations unies] révélait en 2005 que 75 % de la croissance démographique de Nairobi était absorbée par eux. Ce rapport prédisait que plus de la moitié de la population de la ville vivrait dans des bidonvilles ou d'autres quartiers informels à l'horizon 2021.

Invasion d'oiseaux. Signalons au passage que ces quartiers ne représentent que 5 % de la superficie totale habitée de Nairobi. Le quartier de Kibra concentre ainsi 170000 habitants sur 2,5 km², selon le recensement national de 2019, soit une densité de 68 000 personnes au km² – c'est 715 fois plus que la moyenne kényane, qui est de 95 habitants au km².

Ensuite, les familles les plus démunies de Nairobi, qui n'ont pour la plupart pas accès à l'assainissement et vivent avec moins de 100 shillings [80 centimes d'euro] par jour, sont les plus exposées aux catastrophes naturelles. Lorsque des inondations ont frappé Nairobi en mai, c'est le bidonville de Kibera qui a été le plus touché, déplorant quatre personnes disparues et des dizaines de familles déplacées.

Sans surprise, les espaces verts sont les premiers à disparaître sous le béton, le bruit et la cohue. Et, bien souvent, les cris d'alarme des habitants se retrouvent noyés.

Dans la décharge de Dandora, hommes et charognards furètent au milieu des monceaux d'immondices à longueur de journée, se disputant des miettes, fidèles à la lutte immémoriale entre l'homme et la nature. L'invasion de ces oiseaux pose problème depuis une dizaine d'années. À l'époque, ils nichaient dans les arbres bordant le stade de Nyayo et la Harry Thuku Road [au nord du centre]. Aujourd'hui, ils pullulent dans toute la ville.

En 2009, l'Office kényan de la biodiversité (KWS) a prié les habitants d'apprendre à vivre avec ces charognards après un mouvement de protestation, alors même que l'Autorité nationale de gestion de l'environnement (Nema) attribue leur prolifération à *“un changement structurel des conditions écologiques”*. Ornithologue au KWS, Alfred Owino estimait à l'époque que c'étaient les nouveaux quartiers sortis de terre autour des zones de nidification traditionnelles des oiseaux qui les avaient contraints à partir et à nicher dans les rares poches de forêts subsistantes.

Alfred Owino ajoutait qu'il n'y avait pas de *“remède miracle”* face au fléau. Dix ans plus tard, aucune solution ne semble avoir été trouvée, et le nombre de charognards atteint un niveau alarmant. La disparition des espaces verts en ville perturbe l'équilibre de la biodiversité en déplaçant la faune indigène qui assurait cet équilibre, comme les chauves-souris frugivores, les primates et les pollinisateurs, estime Éric Fèvre, spécialiste des maladies infectieuses des animaux à l'université de Liverpool.

“Résultat, les espèces sauvages qui cohabitent avec les humains – comme les rats, les oiseaux charognards ou granivores – pullulent, surtout dans les quartiers pauvres, plus densément peuplés.”

Qualifiées d'anthropophiles, ces espèces [qui côtoient les hommes] véhiculent des germes responsables de zoonoses, des plus bénignes aux plus dangereuses, comme le Covid-19.

Dans certains quartiers informels, les humains côtoient de près les charognards attirés par les immondices, faute de collecte. En cas d'épizootie aviaire, les virologues avertissent que ces quartiers paieront le prix fort.

—James Kahongeh

Publié le 23 mai



Liban. Se réveiller du cauchemar

Le pays est englué dans une crise historique. Pour faire tomber les cartels au pouvoir, le peuple libanais ne peut compter que sur lui-même. Mais il en a l'énergie, assure cette éditorialiste libanaise.



—L'Orient-Le Jour Beyrouth

Parce que vivre sans aucune ressource, sans fuel, sans médicaments, sans recours, ne peut pas être un état durable. Parce que, même sous les pires gouvernances, il est rare de voir un peuple à ce point avili, réduit à quémander l'essentiel, pris de pulsions meurtrières et parfois passant à l'acte pour une place dans ces files qui dévorent inutilement de grandes parties de sa journée. On va se dire que c'est un cauchemar, qu'on va se réveiller. Et on doit se réveiller.

Ceux qui ont connu la guerre savent qu'il ne sert à rien d'attendre des solutions de la communauté internationale. Au plus fort de l'occupation syrienne [qui a duré de 1976 à 2005], il nous est arrivé de supplier tel responsable étranger, entre autres Michel Rocard, alors Premier ministre de François Mitterrand, ne serait-ce que de prononcer ce mot : "occupation", reconnaître cette violation

flagrante de notre souveraineté nationale. En vain. Au seuil de la guerre du Golfe, c'est du bout des lèvres qu'était reconnue une "présence" syrienne sur l'ensemble du territoire libanais. Il ne fallait pas fâcher un potentiel allié. Depuis la grande famine de 1916, dont aucun manuel d'histoire n'a dénoncé les accapareurs, en passant par les "événements" de 1975 à 1991 [la guerre civile libanaise], l'euphémisme nous aura tués lentement.

Gigantesque racket. Quel nom donner à ce que nous vivons aujourd'hui ? Qui consignera notre histoire ? Où commencera la sinistre chronique du plus gigantesque racket des années 20 du XXI^e siècle ? Par quels noms, quelles familles, quelles religions, quelles régions seront définis les clans mafieux déguisés en partis politiques, offerts à l'adoration de naïfs qui leur mangent dans la main, jettent dans leurs bras leurs enfants, chantent leurs louanges et les blanchissent en accablant leurs

rivaux ? À quel moment aurons-nous suffisamment de recul pour voir l'image dans son ensemble et les liens organiques flagrants qui font tenir tout ce beau monde ?

Dès octobre 2019 [début du mouvement de contestation contre la classe dirigeante], nous avions compris, en voyant le premier élan de panique généralisée qui avait gagné les pôles du pouvoir, qu'il suffirait que l'un d'eux tombe pour emporter dans sa chute l'ensemble des dominos. Ensemble, ils ont tenu, pragmatiquement solidaires contre leurs administrés aujourd'hui asservis.

La communauté internationale, une fois de plus confrontée aux dysfonctionnements de ce petit pays ingouvernable, n'a ni le temps ni l'envie de barboter dans le marécage libanais. Des milliards ont été versés ces dernières années à nos gouvernements en guise d'aides au développement, sans qu'il en reste de trace. Des sommes considérables ont même été refusées quand elles

étaient accompagnées de conditions de transparence. Tout au plus pourrions-nous désormais espérer ces aides directes, alimentaires ou médicales, qui sont le lot des États faillis. Encore faudra-t-il que celles-ci ne disparaissent à leur tour dans les hangars occultes des monopolisateurs ou qu'elles ne traversent la frontière par les filières mafieuses qui règnent désormais sur notre économie.

Est-ce une fatalité ? Sommes-nous désormais condamnés à la mendicité ? Retrouverons-nous un jour nos écoles et nos enseignants, nos hôpitaux et nos médecins, nos ingénieurs, nos architectes et nos artistes ?

Souvenons-nous, il y a deux ou trois ans seulement, Beyrouth était encore cette ville vibrante, chaotique, certes, mais si magnétique avec sa communauté créative, sa générosité, son art de vivre le présent comme une éternité. Certes, c'était avant la double explosion qui a achevé de nous mettre à genoux [le 4 août 2020]. Alors s'étaient révélées au grand jour les forces maléfiques qui prétendent veiller sur nos destinées. Alors nous les avons tous vus esquiver effrontément la justice et se protéger les uns les autres pour que la chute de l'un n'emporte pas le reste de la cordée.

Il est rare de voir un peuple à ce point avili, réduit à quémander l'essentiel.

Une issue est encore possible. Il ne s'agit pas de s'adapter aux restrictions, comme nous y invitait récemment l'une de leurs lumières, mais de relancer notre énergie créative, mettre en commun nos compétences pour contourner les obstacles. Face au manque, installons des alternatives durables qui nous débarrasseront en premier lieu des mafias du fuel et du ramassage des ordures. Ces deux dépendances, pour ne citer qu'elles, n'ont été maintenues que pour servir les intérêts des cartels. Elles appartiennent à une époque bientôt révolue. Ne laissons pas le temps s'arrêter sur l'effacement du Liban. N'oublions pas le métier qui nous a été assigné à la naissance : celui de devenir libanais.

—Fifi Abou Dib
Publié le 26 août

“Comme si c'était à nouveau la guerre”

Ce quadragénaire a connu la renaissance du Liban en 1990. Il a l'amère impression de retourner en arrière.

—Daraj (extraits) Beyrouth

Nous sommes la génération née au milieu des années de guerre civile (1975-1990). Nous avons toujours subi des sarcasmes, résumés par cette phrase qu'on nous lançait à la tête : “Vous, mais qu'avez-vous donc vécu ?” C'était une manière pour nos familles de nous rappeler ce qu'eux, nos aînés, avaient subi comme souffrances pendant la guerre civile. Ils avaient assisté à l'effondrement de l'État, de la monnaie nationale, des infrastructures.

Nous, nous sommes nés après. Nous avons construit notre vie dans ce pays en rêvant à un avenir radieux. Et nous voilà, au seuil de la quarantaine, qui entrons aujourd'hui dans une nouvelle phase d'effondrement. Certains d'entre nous sont mariés et ont peur pour leur petite famille, d'autres craignent de tout perdre après avoir consacré leur vie à investir dans tel ou tel projet.

Plus d'électricité. Nous sommes la génération qui n'a pas assisté à la destruction de Beyrouth. Nous étions des enfants que nos parents emmenaient dans une cave ou mettaient à l'abri dans un village reculé pour nous protéger de l'enfer des bombardements. Mais après la guerre, nous avons vu Beyrouth se débarrasser des apparences de la guerre et des destructions. Nous sommes la génération qui est arrivée en ville éblouie par cette Beyrouth qui tient tête à la mort. Mais aujourd'hui, nous sommes la génération qui voit Beyrouth s'éteindre, se vider, déprimer. Aujourd'hui, c'est comme si c'était à nouveau

la guerre. Dans la ville et même dans tout le pays. Si Beyrouth avait rapidement retrouvé la vie après la guerre, c'est tout aussi rapidement qu'elle se meurt aujourd'hui.

Nous avons observé nos villages et campagnes se défaire des anciennes coutumes. Aujourd'hui, on revient aux choses anciennes, dans l'espoir de pouvoir traverser la crise. Nos villages n'étaient pas reliés au réseau d'électricité, et il n'y avait pas non plus de générateurs pendant les années de guerre. Les gens faisaient comme ils l'avaient toujours fait, en passant les soirées devant les maisons et en dormant sur les toits pour fuir la chaleur. Mais depuis, nous nous étions habitués à dormir à l'intérieur, dans des pièces climatisées, et au lieu de nous réunir au seuil de la maison, nous passions notre soirée devant la télévision.

On n'a plus d'électricité, et l'été est très chaud, mais nous avons oublié comment fabriquer des éventails avec des bouts de ficelle et nous n'avons plus de moustiquaires pour pouvoir nous passer des petits appareils antimoustiques électroniques.

À l'époque, il n'y avait pas de réseaux sociaux, mais nous savions comment communiquer les uns avec les autres. Aujourd'hui, nous passons des nuits tristes, et la seule conversation dont nous sommes capables consiste à demander : "Depuis quelle heure ça dure, cette coupure d'électricité ?" Et quand l'électricité revient, nous ne pensons qu'à recharger nos téléphones afin de retourner sur les réseaux.

Les femmes s'adressent à leurs aînées pour leur demander comment on conservait les aliments quand on n'avait pas de courant.

Et que dire des enfants, qui sont nés bien après la guerre et qui de toute leur vie n'ont connu que des jeux qui nécessitent de l'électricité. J'essaie de me rappeler les règles de quelques jeux auxquels on jouait jadis. Je les leur explique quand soudainement je vois leurs yeux briller. "L'électricité est revenue", s'écrient-ils, pour courir retrouver leurs jeux favoris sur leurs téléphones portables.

Personne ne sait si cette crise est passagère ou si elle est là pour durer. Tout ce que je sais est que je voudrais acheter un âne pour faire l'aller-retour entre la maison et la source à l'extérieur du village.

—Elie Keldani

Publié le 26 août

ISRAËL

Biden et Bennett veulent tourner la page Nétanyahou

Le Premier ministre israélien et le président américain se sont rencontrés à Washington pour jeter les bases d'une relation bien différente de celle qui a prévalu sous Trump.

—Ha'Aretz Tel-Aviv

La rencontre Biden-Bennett [le 27 août] s'inscrit dans un contexte à des années-lumière de l'ère Nétanyahou et surtout de l'alignement total de l'administration républicaine de Donald Trump sur les positions de Benyamin Nétanyahou, dont le point culminant fut la présentation par Trump [le 28 janvier 2020] d'un "plan de paix" israélo-palestinien tellement grotesque qu'il a été rapidement enterré. Loin des tensions entre Barack Obama et Nétanyahou, l'administration Biden fera tout pour aider [le nouveau Premier ministre israélien] Naftali Bennett, et ce pour une raison très simple : comme Bennett, Biden ne veut surtout pas d'un retour de Nétanyahou au pouvoir.

Concernant l'Iran [ennemi juré d'Israël], le gouvernement israélien peut se satisfaire de la position de Biden sur la question. Un Biden qui a répété l'engagement américain à s'assurer que "l'Iran ne développe jamais d'arme nucléaire", précisant que "si la diplomatie échoue, [il était] prêt à envisager d'autres options".

L'administration Biden attend d'Israël qu'il restreigne sa coopération technologique avec Pékin.

Sur le dossier palestinien, Naftali Bennett a navigué avec souplesse entre les contraintes imposées par le caractère extrêmement hétéroclite de sa coalition gouvernementale. Le Premier ministre israélien a promis de ne pas annexer de territoires en Cisjordanie, tout en rappelant que ce n'est pas sous son gouvernement qu'un État palestinien verra le jour.

Enfin, si Naftali Bennett se montre ouvert à l'idée de reprendre la coopération administrative avec l'Autorité

palestinienne (AP) et, par exemple, de lever les restrictions qui pèsent sur la libre circulation des Palestiniens de Cisjordanie et sur la stabilité économique de cette dernière, il est hors de question pour le Premier ministre israélien de relancer des négociations politiques à proprement parler. Bien entendu, cette position minimaliste ne réjouit pas vraiment l'administration démocrate, mais dès lors que l'AP ne se montre pas elle-même emballée par l'idée d'une reprise des négociations, il est peu probable que Washington fasse de l'excès de zèle en insistant auprès de Bennett.

Question chinoise. Le danger, comme d'habitude, c'est que les évolutions sur le terrain rebattent les cartes. Une nouvelle opération militaire israélienne dans la bande de Gaza, voire une désintégration progressive de l'AP en Cisjordanie liée à la fin du règne d'un Mahmoud Abbas, âgé de 85 ans, pourraient contraindre les Américains à s'impliquer davantage et à renouveler les pressions sur Israël.

Étonnamment, c'est sur la question chinoise que les relations israélo-américaines sont le plus tendues. Ainsi

Bennett est-il revenu de Washington avec un aperçu plus complet du problème numéro un de la politique étrangère des États-Unis : la concurrence avec la Chine. L'époque où Israël, sous l'impulsion de Benyamin Nétanyahou, parvenait en quelque sorte à avoir le beurre et l'argent du beurre (un partenariat stratégique avec l'Amérique et un partenariat commercial avec la Chine) est sans doute révolue.

L'administration Biden attend d'Israël qu'il restreigne ou abandonne complètement sa coopération technologique avec Pékin en faisant montre d'une plus grande transparence en la matière et en renonçant à certains projets d'infrastructure d'envergure actuellement à l'étude. Washington ne veut plus se contenter de déclarations d'intention de la part d'Israël, qui pendant ce temps fait cavalier seul avec les Chinois.

Plus vite Bennett comprendra cela et agira en conséquence, mieux cela vaudra pour Israël. Ce faisant, la perspective d'une meilleure coordination avec l'administration Biden se verra renforcée sur le dossier qui importe le plus pour Israël : l'Iran.

—Amos Harel

Publié le 29 août

Télérama'

Avec le Festival Longueur d'ondes

Rencontres Débats Spectacle

À la Maison de la Poésie, Paris

Radio Podcasts

Ça s'écoute et on en parle!

Samedi 11 septembre 11h30 / 22h

L'ONGUEUR D'ONDES

maisonpoésie

Rencontres et débats : gratuit Spectacle : 12 €

Infos détaillées et réservations : maisondelapoesieparis.com



amériques

Haïti. Assassinat de Jovenel Moïse : la piste du trafic de drogue

Le meurtre du président haïtien dans la nuit du 6 au 7 juillet reste toujours inexpliqué. Plutôt qu'à une tentative de putsch, il pourrait être lié à l'implication des plus hauts niveaux de l'État dans le trafic de cocaïne et d'héroïne à destination des États-Unis, assure cette enquête du *New York Times*.



—The New York Times New York

Le commandant chargé de la sécurité du palais présidentiel [haïtien] n'a pas tardé à être suspecté de l'assassinat de Jovenel Moïse, le mercredi 7 juillet en pleine nuit : son équipe s'était mystérieusement envolée au moment des faits, permettant à des tueurs de pénétrer dans la résidence privée sans guère rencontrer de résistance et de tuer le président dans sa chambre à coucher.

Mais à en croire d'actuels et d'anciens fonctionnaires, le commandant Dimitri Hérard était déjà suspect dans une autre affaire, sur laquelle la DEA [Drug Enforcement Administration, l'agence américaine de lutte contre le trafic de stupéfiants] enquêtait depuis des années, à savoir la disparition de plusieurs tonnes de cocaïne et d'héroïne, subtilisées par des fonctionnaires corrompus.

Désormais, certains fonctionnaires internationaux qui participent à l'enquête

sur l'assassinat du président se demandent si l'existence de tels réseaux mafieux ne contribuerait pas à expliquer l'assassinat de Jovenel Moïse. Des responsables haïtiens, notamment le Premier ministre [Ariel Henry], ont reconnu que l'explication officielle donnée quelques jours après l'assassinat – le fait que Moïse ait été abattu dans le cadre d'une machination complexe ayant pour objectif la prise du pouvoir – n'était pas entièrement satisfaisante, et que la véritable motivation des tueurs restait à découvrir.

Haïti est un point de passage important pour la drogue acheminée vers les États-Unis, et des responsables américains et onusiens affirment que le trafic prospère grâce à toute une clique de politiques, d'hommes d'affaires et de policiers véreux. Or, Dimitri Hérard serait depuis longtemps dans le collimateur de la DEA pour l'une des plus grosses affaires de trafic de drogue que l'agence ait jamais eu à traiter dans ce pays.

Keith McNichols, un ancien agent de la DEA qui a été en poste en Haïti et a dirigé l'enquête sur la cargaison de drogue disparue, témoigne : *“Les échelons les plus élevés sont corrompus. Ils échappent toujours à la justice.”*

Outre Dimitri Hérard et le beau-frère d'un ancien président haïtien, des juges sont impliqués dans cette gigantesque affaire de trafic de stupéfiants. D'après certains témoignages, la quantité ahurissante de drogue raflée par des responsables montre à quel point Haïti est devenu un narco-État.

800 kilos de cocaïne. Depuis de nombreuses années, en effet, des politiques haïtiens, des membres de l'appareil judiciaire et même des agents de la DEA ont laissé s'installer la corruption.

En avril 2015, quand le *MV Manzanares*, un cargo sous pavillon panaméen, a accosté dans un port privé de la capitale d'Haïti, Port-au-Prince, des dockers ont commencé à décharger ce qu'ils croyaient être des sacs de sucre. Jusqu'à ce que l'un des sacs se déchire, révélant la précieuse marchandise illicite qu'ils contenaient.

Des bagarres ont alors éclaté parmi les dockers, qui essayaient de voler ce qu'ils pouvaient de l'énorme quantité de cocaïne et d'héroïne. La sécurité a tiré en l'air pour mettre fin au pillage, et Keith McNichols ainsi que la police des stupéfiants haïtienne ont fini par être alertés des désordres qui se déroulaient sur le port.

Mais avant qu'ils aient pu se rendre sur les lieux, deux jeeps avaient déboulé sur le quai. Des hommes en uniforme de la garde présidentielle et des policiers en étaient descendus, et, au lieu de procéder à des

arrestations, ils avaient attrapé furieusement des sacs débarqués, les jetant dans leurs véhicules avant de repartir en quatrième vitesse, d'après des témoins et des responsables.

Au dire de Keith McNichols, arrivé environ deux heures plus tard pour enquêter sur place, ainsi que d'un témoin interviewé par le *New York Times*, Dimitri Hérard, déjà membre de la garde présidentielle, aurait hurlé des ordres à certains gardes.

“Les échelons les plus élevés [d'Haïti] sont corrompus. Ils échappent toujours à la justice.”

Keith McNichols,
ANCIEN AGENT DE LA DEA AMÉRICAINE

Les témoins lui ont non seulement révélé la présence de Dimitri Hérard sur le port, mais aussi le fait que le chargement illicite – pas moins de 800 kilos de cocaïne et 300 kilos d'héroïne – avait déjà disparu. Un ancien fonctionnaire des Nations unies a confirmé que Dimitri Hérard avait été repéré sur le port et l'a accusé d'avoir déployé des membres de la garde présidentielle pour décharger la marchandise hors du bateau.

En tout, 120 kilos de cocaïne et d'héroïne ont finalement été récupérés par la police des stupéfiants haïtienne, la DEA et les garde-côtes américains, à l'issue de vingt-huit jours de recherche. Même si on était très en dessous du chargement initial, il s'agit de l'une des plus importantes saisies de drogue jamais réalisées en Haïti.

La DEA n'a pas voulu faire de commentaire sur son enquête concernant le fiasco du port. Aucun des principaux suspects n'a été arrêté.

De nombreux témoins ont accusé Dimitri Hérard d'avoir travaillé avec Charles Saint-Rémy, le beau-frère du président de l'époque, Michel Martelly [2011-2016] ; avec Bernard Mevs, dont la famille détient le terminal où le bateau était amarré ; avec des membres de la famille Acra, qui importaient le sucre que trans-

portait le navire dans le but de faire entrer la drogue en Haïti, selon une source américaine proche du dossier.

Si la saisie de drogue a d'abord été révélée par le *Miami Herald* [en 2018], le fait que Dimitri Hérard et le beau-frère de l'ancien président aient été des suspects dans l'affaire n'avait pas été mentionné.

Dimitri Hérard est actuellement en garde à vue, dans le cadre de l'enquête sur l'assassinat du président. La veuve de Jovenel Moïse s'en était prise avec colère aux dizaines de gardes que Dimitri



ENQUÊTE

Hérard avait sous son commandement, afin de comprendre ce qui s'est passé et pourquoi aucun d'entre eux n'avait été tué quand les assaillants ont envahi sa maison le 7 juillet, la laissant blessée et son mari mort, tué par balles.

Interrogé par SMS par notre journal, Charles Saint-Rémy a nié avec véhémence avoir participé à tout trafic de drogue. Un membre de la famille Acra s'est refusé à tout commentaire. Quant à Bernard Mevs, il a même assuré n'avoir jamais rencontré Dimitri Hérard, et ne connaît Charles Saint-Rémy que de vue.

“Ce port est une passoire.” Selon l'avocat de Bernard Mevs, Joel Hirschhorn, la DEA se fonde sur les témoignages de pauvres Haïtiens prêts à mentir en échange de services : *“La perspective d'une vie meilleure rend les offres de la DEA très attirantes, même si c'est pour dire des mensonges.”*

Mais la corruption en Haïti étend ses ramifications encore plus loin, souligne Keith McNichols. Jusqu'au sein de la DEA.

Quand Keith McNichols et un ancien agent de la DEA, George Greco, sont arrivés en Haïti en 2014, ils ont remarqué des notes de frais faramineuses, s'élevant à près de 1,2 million de dollars, apparemment pour permettre à un agent haut placé de la DEA de recevoir des remboursements frauduleux.

Des témoins disent également avoir vu des dirigeants de la DEA rencontrer plusieurs fois Charles Saint-Rémy en privé.

Keith McNichols a signalé à sa hiérarchie ces paiements et ces rencontres suspects, mais dit avoir été réprimandé pour y avoir attaché de l'importance.

George Greco et lui ont dénombré de nombreuses et graves irrégularités dans la lutte contre le trafic de drogue en Haïti. À chaque fois que les deux hommes voulaient entrer dans le port, les gardes les faisaient patienter pendant une demi-heure, malgré leurs plaques diplomatiques. Quand ils ont demandé à la DEA de régler ces problèmes, ils ont essuyé un refus.

“Ce port est une passoire”, témoigne George Greco. Van Williams, chargé de la lutte antidrogue à l'ONU, installé en Haïti à l'époque, abonde : “On accordait très peu d'importance aux docks, ce que je trouvais très bizarre. La corruption en Haïti est endémique à tous les niveaux.”

Le problème au port d'Haïti persiste. Avec seulement deux navires missionnés pour surveiller 1771 kilomètres de côtes, *“faire respecter la loi en mer est une tâche impossible”,* avait conclu un rapport du gouvernement américain en début d'année. Seulement cinq personnes ont été condamnées pour trafic de drogue en Haïti, et avant 2014 la corruption n'était pas passible de sanctions, pour-suit ce rapport.

Au fur et à mesure de son enquête, Keith McNichols était de plus en plus embarrassé. Des trafiquants lui ont expliqué qu'Haïti était devenu l'itinéraire préféré des passeurs parce que la police les aidait à déplacer les milliers de kilos de drogue.

Ce que Dimitri Hérard a fait du chargement illicite saisi au port ce jour-là reste un mystère. Mais sa volonté de protéger Michel Martelly, qui était président à l'époque, et sa proximité avec Charles Saint-Rémy (le beau-frère de Martelly) sont des éléments centraux de l'enquête.

À l'époque de l'enquête [en 2015], Michel Martelly se trouvait à un peu plus d'un an de la fin de son mandat, et il préparait son successeur désigné, un obscur exportateur de bananes du nom de Jovenel Moïse, à prendre sa place.

D'après un agent des Nations unies en poste en Haïti au moment des faits, le président Martelly aurait alors refusé que Dimitri Hérard soit interrogé par la police judiciaire au sujet de son implication dans l'affaire du cargo MV *Manzanares*. Michel Martelly n'a pas souhaité commenter ces allégations.

Aujourd'hui, Dimitri Hérard est suspecté d'être impliqué dans l'assassinat de Jovenel Moïse. La veuve du président affirme que son mari a téléphoné à Dimitri Hérard lorsque les tueurs ont pris d'assaut sa résidence, le suppliant de lui venir en aide. Les relevés téléphoniques et le premier témoignage de Dimitri Hérard indiquent bien que la victime l'a appelé à 1 h 39 du matin la nuit du meurtre. Mais selon ce témoignage, [lui] et ses hommes n'ont pas affronté le commando dans le palais présidentiel : ils préparaient un barrage routier à quelques kilomètres de là.

La corruption en Haïti étend ses ramifications très loin. Jusqu'au sein de la DEA, l'agence américaine contre le trafic de drogue.

Dimitri Hérard n'est pas le seul membre de l'entourage du président à avoir été suspecté, ou condamné, pour trafic de drogue. En mars, un certain Lissner Mathieu a ainsi été arrêté en Haïti par la DEA et extradé aux États-Unis. Ce trafiquant déjà condamné offrait ses *“services professionnels”* au palais présidentiel, selon les propres mots du gouvernement haïtien.

Lissner Mathieu avait fui en Haïti en 2006, après avoir reconnu devant la justice [américaine] l'importation clandestine de 500 kilos de cocaïne aux États-Unis. Durant sa détention, les agents de la DEA ont trouvé sur lui un badge d'accès au palais présidentiel. Plus tard, une photo de Lissner Mathieu en compagnie de Jovenel Moïse, prise durant la

campagne présidentielle, a été dévoilée. Les équipes du président affirment toutefois que le trafiquant ne faisait pas partie du personnel du palais, et qu'il disposait d'un badge d'accès au même titre que de nombreux autres prestataires.

Qu'en est-il de la drogue qui transite par le port ? Keith McNichols et George Greco racontent comment l'obstruction et l'hostilité qu'ils ont subies au sein même de la DEA les ont poussés à quitter l'agence.

Avec l'aide d'une association de défense des lanceurs d'alerte, les deux hommes ont présenté leurs récriminations à l'Office of Special Counsel, la division du gouvernement américain chargée de protéger les agents fédéraux contre l'ingérence politique. Le mois dernier, l'agence a rendu ses conclusions et reproché à la DEA sa mauvaise gestion de l'affaire du cargo MV *Manzanares* et son manque d'implication pour remettre de l'ordre dans les ports haïtiens.

Keith McNichols conclut : *“J'ai voulu dire la vérité et essayer de faire ce qui était juste, et j'ai vécu un véritable enfer.”*

—Maria Abi-Habib

Publié le 20 août

SOURCE



THE NEW YORK TIMES

New York, États-Unis

Quotidien

nytimes.com

Avec 1700 journalistes, 35 bureaux à l'étranger et quelque 8 millions d'abonnés à ses versions imprimée et numérique en 2021, *The New York Times* est de loin le premier quotidien des États-Unis, et le journal de référence pour le lectorat de centre gauche. Son édition dominicale est distribuée dans l'ensemble du pays. La famille Ochs-Sulzberger possède ce titre créé en 1851 depuis 1896.

ABONNEZ VOS ENFANTS AUX SEULS JOURNAUX D'ACTUALITÉ DE LEUR ÂGE ! uniquement par abonnement

100% FAITS
0% OPINIONS



De 6 à 10 ans

CP-CM1

Pour lui donner le goût de la lecture !

4 pages pour découvrir un événement d'actualité, une grande fiche découverte, la photo et l'histoire du jour.



De 10 à 13 ans

CM1 - 5^e

Pour ouvrir son esprit au monde qui l'entoure.

8 pages avec les événements marquants en France et dans le monde, et 1 doc claire et pédagogique. En der, la question du jour traitée par un expert.



De 13 à 18 ans

4^e - Term.

Pour suivre l'essentiel de l'actualité et enrichir sa culture générale !

8 pages pour décrypter l'actualité, en France et dans le monde.



Scannez ce QR code avec votre téléphone mobile pour découvrir rapidement nos offres.

playBac
PRESSE

**Pour en savoir plus
www.playbacpresse.fr**



asie

Papouasie-Nouvelle-Guinée.

Un peuple de fiers marins

L'écrivain indonésien Agustinus Wibowo poursuit son périple dans le pays. Le voici à Hanuabada, dernier quartier de la capitale, Port Moresby, construit sur la mer, habité en majorité par les Motus.

— **Kompas** (extraits) Jakarta

Lorsque les Européens sont arrivés pour la première fois dans cette partie de l'île à la fin du XIX^e siècle, il y avait là plusieurs villages. Les maisons y étaient construites sur pilotis au-dessus de la mer. Au fil du temps, on a appelé cet endroit Hanuabada, ce qui signifie "grand village". Avec Koki [voir l'épisode précédent], Hanuabada est le dernier quartier de Port Moresby [capitale de la Papouasie-Nouvelle-Guinée (PNG)] bâti sur l'eau. Ses habitants sont majoritairement issus du peuple motu.

La sécurité y est bien meilleure qu'à Koki. Les visiteurs doivent néanmoins toujours être accompagnés par des gens du coin.

Mon hôte est le pasteur Paul Liwun, originaire de Flores, en Indonésie. Cela fait une douzaine d'années qu'il est arrivé en PNG, et quatre ans qu'il s'est installé à Hanuabada. Bien qu'il parle couramment le créole mélanésien et ressemble à un autochtone, Paul dit avoir subi d'innombrables agressions et vols depuis qu'il vit dans le pays.

Une aventure. Visiter la PNG au XXI^e siècle en tant qu'étranger est une aventure. Sans commune mesure toutefois avec celles, bien plus terrifiantes, affrontées par les explorateurs européens à l'époque où les tribus papoues vivant dans les terres n'avaient jamais eu de contact avec le monde extérieur. Le capitaine John Moresby débarqua en

1873 dans une zone non loin de l'actuelle Hanuabada. Son arrivée ne provoqua cependant pas de conflit important avec les Motus. À peine avait-il mis pied à terre que John Moresby revendiqua l'endroit comme possession britannique et le baptisa d'après son nom de famille.

En 1905, Port Moresby devint la capitale du territoire de Papouasie, sous l'autorité de l'Australie. Depuis, la ville n'a cessé de s'étendre, notamment autour de la zone portuaire. L'électricité est arrivée en 1925 et Hanuabada a été l'une des premières régions du pays à en bénéficier. Ses habitants se vantent souvent du rôle moteur de leur village dans le développement de la PNG.

Je suis très surpris de constater à quel point de nombreux habitants d'Hanuabada ressemblent à des Javanais. Les Mélanésiens papous ont généralement les cheveux crépus et la peau sombre. Les Motus, eux, se caractérisent par une peau plus claire, proche de celle, dorée, du fruit du sapotier, et certains ont des cheveux raides. Ils peuplent la côte sud-est de la PNG. En fait, ils sont liés aux Polynésiens, un peuple de marins qui, il y a des milliers d'années, a colonisé progressivement les îles de l'Océan Pacifique, peuplant notamment la Nouvelle-Zélande, Tahiti et Hawaï. Les Polynésiens sont eux-mêmes apparentés aux Austronésiens, installés dans une grande partie

SÉRIE 2/4

MON VOYAGE

CHEZ LES PAPOUS

Durant quatre semaines, *Courrier international* vous emmène à la découverte de la Papouasie-Nouvelle-Guinée avec l'écrivain voyageur indonésien Agustinus Wibowo, qui tient un feuilleton quotidien de son périple dans le journal **Kompas**.

de l'Indonésie. Contrairement à la plupart des langues de Papouasie, la langue motu appartient aux langues austronésiennes, comme l'indonésien.

Peuple de marins, les Motus sont depuis longtemps de grands négociants écumant les mers. Ils ont navigué jusqu'aux zones côtières du golfe de Papouasie à bord de voiliers traditionnels appelés "lakatoi". Avec ses deux voiles découpées, évoquant les griffes d'un animal chimérique, le lakatoi pouvait braver pendant des mois la haute mer. Lors d'une expédition, vingt lakatoi manœuvrés par 600 marins motus pouvaient transporter 20 000 pots en argile dans le golfe de Papouasie. Là, ils étaient troqués contre du sagou [une féculé alimentaire].

Défilé maritime. Aujourd'hui, les Motus célèbrent chaque année la tradition commerciale de leurs ancêtres lors de la grande fête

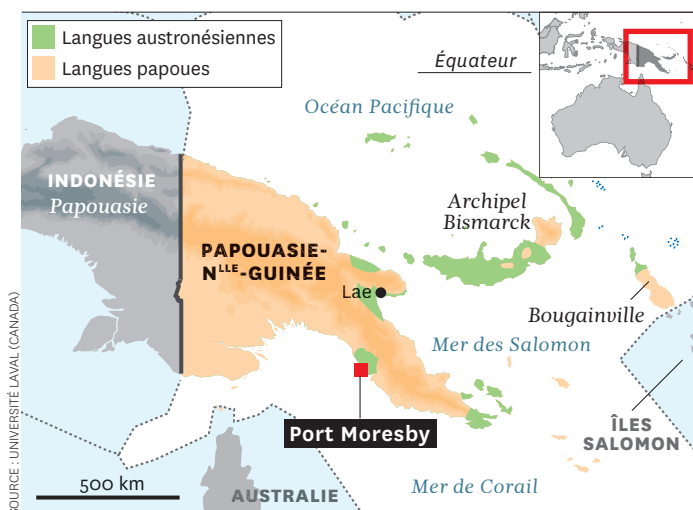
Hiri Moale [organisée autour du 16 septembre, date anniversaire de l'indépendance]. Les plages de Port Moresby se couvrent alors de lakatoi. Le défilé maritime s'accompagne de danses et de percussions qui exaltent la hardiesse de cette nation maritime.

Les Motus sont également fiers que leur langue ait été pendant longtemps la *lingua franca* des zones côtières qu'ils visitaient pour leur négoce. Une situation analogue à celle de la langue malaise, utilisée dans les îles de l'archipel indonésien. Au début du XX^e siècle, le gouvernement colonial britannique a tenté de populariser le hiri motu – une version simplifiée de la langue motu –, la langue unificatrice de la Papouasie orientale.

Après l'indépendance de la PNG, en 1975, le hiri motu a été reconnu comme l'une des langues nationales, aux côtés du tok pisin et de l'anglais. Malheureusement, aujourd'hui elle est de moins en moins parlée et la majorité de ses locuteurs sont des personnes âgées. Le tok pisin, un créole empreint d'une saveur locale, dont le nom provient de l'anglais *talk pidgin*, "parler pidgin", la supplante peu à peu.

— **Agustinus Wibowo**
Publié le 5 juillet

Prochain épisode : Langue, terres coutumières, tribus ... ou comment se définissent les Papous.



SOURCE : UNIVERSITÉ LAVAL (CANADA)

LE FESTIVAL
DU
Monde

PARIS. NEW YORK. MONTRÉAL.

DÉBATS · SPECTACLES
ATELIERS · PROJECTIONS

du 24 au 26 septembre

Programme & Inscriptions : FESTIVAL.LEMONDE.FR

2021 →

LE MONDE AUDITORIUM
BNF → MK2 Bibliothèque



(BnF) Bibliothèque nationale de France

mk2



#FESTIVALDUMONDE

trans-
versales.

économie

Sciences.....38
Signaux 39

La Ruhr voit son futur reverdi à l'hydrogène

Énergie. Dans trois ans, de l'hydrogène vert devrait être produit à échelle industrielle sur les vestiges du charbon allemand. Visite avec Sopna Sury, de l'électricien RWE.



—Der Spiegel Hambourg

Pour montrer où réside l'avenir de la Ruhr, Sopna Sury fait une heure et demie de route vers le nord, jusqu'au Pays de l'Ems [frontalier des Pays-Bas]. Une fois à la centrale au gaz de Lingen, la directrice [de l'exploitation de l'hydrogène] de RWE Generation [filiale du groupe énergétique allemand RWE] grimpe dans un monte-charge et gagne le toit du bâtiment de la turbine, 50 mètres

plus haut. "Ici, on comprend l'importance que ce site aura pour la Ruhr", déclare-t-elle en désignant un transformateur, juste derrière la clôture de l'usine.

Venant de toutes les directions, des lignes électriques convergent sur les générateurs. Sopna Sury montre celles qui viennent du nord. "Elles apportent l'électricité des parcs d'éoliennes de la mer du Nord." Puis elle se tourne vers le sud. "Par là, ce sont des gazoducs qui vont directement dans la Ruhr." Cette combinaison des réseaux

électrique et gazier va faire de Lingen "la centrale électrique de la Ruhr", ajoute-t-elle. Une centrale pour la reconversion verte de la région et de son industrie lourde. Les usines chimiques et les aciéries du coin ne tourneront plus au charbon, pétrole et gaz naturel mais à l'hydrogène vert, produit à partir du vent et du soleil. Si tout se passe comme prévu, dans trois ans, il y aura ici un électrolyseur de 100 mégawatts, dix fois plus que le plus grand d'Allemagne actuellement. Il permettra

de fabriquer de l'hydrogène en quantité industrielle.

Et c'est Sopna Sury, une femme délicate aux origines indiennes, qui doit mettre en route cette transformation historique. Comme si le défi n'était pas suffisant, elle travaille dans un secteur où les hommes ont longtemps donné le ton. Ces ingénieurs et ces patrons régnant sur d'énormes sites industriels aux cheminées fumantes ont imprimé leur culture sur la région de la Ruhr depuis près de deux cents ans. L'industrie du charbon et de l'acier a jadis fait de l'Allemagne la première puissance économique du continent. Depuis plus de trente ans, elle est synonyme de déclin, de perte d'emplois et de craintes pour l'avenir.

Sopna Sury est fermement convaincue que la Ruhr peut renouer avec son glorieux passé. Ce qui la rend si optimiste, ce sont précisément les infrastructures fossiles de la région : tous ces kilomètres de gazoducs et de lignes électriques qui étaient considérés comme un fardeau pour l'environnement. Il faut juste les adapter, explique-t-elle. Cela coûtera moins cher que de poser de nouvelles lignes, et, surtout, cela fera gagner du temps.

Pression. La peur du changement, elle ne semble pas la connaître. Elle a grandi à Neuss [en Rhénanie-du-Nord-Westphalie], où des travaux d'extension sont en cours jusqu'à la raffinerie de BP à Gelsenkirchen-Scholven. Le groupe britannique, qui est l'un des principaux partenaires commerciaux de Sopna Sury, a monté le consortium pour la promotion de l'hydrogène GET-H2 avec, entre autres, RWE, [le groupe chimique] Evonik et le gestionnaire de réseau gazier Open Grid Europe. "L'hydrogène vert produit par RWE dans le cadre de GET-H2 réduira drastiquement nos émissions de CO₂", assure Thomas Frewer, chargé de la question chez BP.

Le secteur de l'énergie paraissait idéal pour cela : rares sont les domaines de l'industrie où la pression en faveur du changement est aussi forte. Début 2011, lorsqu'elle est entrée chez l'exploitant nucléaire E.ON [groupe énergétique allemand], elle ne pouvait pas imaginer que cette pression deviendrait aussi importante. Trois mois plus tard, la centrale de Fukushima [au Japon] explosait. La chancelière Angela Merkel, qui, quelques mois auparavant, avait prolongé la durée d'exploitation des centrales nucléaires, décide alors que l'Allemagne doit sortir rapidement de cette technologie risquée. Aujourd'hui, le pays doit

✎ Dessin de Mayk paru dans Sydsvenskan, Malmö (Suède).

fermer non seulement ses centrales nucléaires mais aussi ses centrales à charbon et combler le vide par les énergies renouvelables. Une expérience inédite.

Au beau milieu de cela se tient Sopna Sury, dans son tailleur-pantalon bleu nuit sur lequel elle a enfilé une veste de signalisation, les lunettes de protection de son casque de chantier rabattues. Elle nous conduit ainsi équipés dans un hangar. À l'intérieur, un enchevêtrement de gazoducs jaunes. Actuellement, la majeure partie du gaz qui transite ici provient des Pays-Bas. Les Néerlandais en cesseront la production dans quelques années, car elle provoque de forts tremblements de terre dans la région.

Sopna Sury est convaincue que la Ruhr peut renouer avec son glorieux passé.

Pour la révolution allemande de l'hydrogène, c'est un heureux hasard. "À ce moment-là, on pourra utiliser les conduites qui partent de Lingen pour transporter l'hydrogène sorti de nos électrolyseurs jusqu'à la Ruhr", explique Sopna Sury. L'une des plus anciennes mène directement au parc chimique de Marl [en Rhénanie-du-Nord-Westphalie], où des travaux d'extension sont en cours jusqu'à la raffinerie de BP à Gelsenkirchen-Scholven. Le groupe britannique, qui est l'un des principaux partenaires commerciaux de Sopna Sury, a monté le consortium pour la promotion de l'hydrogène GET-H2 avec, entre autres, RWE, [le groupe chimique] Evonik et le gestionnaire de réseau gazier Open Grid Europe. "L'hydrogène vert produit par RWE dans le cadre de GET-H2 réduira drastiquement nos émissions de CO₂", assure Thomas Frewer, chargé de la question chez BP.

Derrière lui se dresse un hydrocraqueur, un monstre de tuyaux et de cuves sous pression qui extrait le soufre du pétrole grâce à l'hydrogène pour fabriquer des carburants. Le système englutit d'énormes quantités d'hydrogène. Celui-ci est produit à partir de pétrole brut et de gaz naturel fournis à cet effet. Ce qui laisse de sales traces dans le bilan carbone de BP. L'hydrogène vert de Lingen devrait y remédier.

✎ Dessin de **Falco,**
Cuba

Il faut pour cela que les nouvelles petites usines expérimentales deviennent de grands complexes de production. C'est ce qu'on appelle "l'effet d'échelle". Dans la région de la Ruhr, tous les ingrédients sont réunis, y compris un système de conduites qui transportent jusqu'à présent de l'hydrogène "gris", issu de sources fossiles.

Régions ensoleillées. Si Sopna Sury parvient à ses fins, ces canalisations transporteront bientôt du gaz "vert" jusqu'aux grands groupes industriels comme Thyssen Krupp. Sinon, les aciéries et les usines chimiques risquent de partir sous des cieus où l'électricité verte est bon marché et peut être produite en grande quantité, en Scandinavie ou dans les régions ensoleillées du Sud.

Mais ce qui préoccupe le plus la directrice de RWE pour le moment, c'est que l'Union européenne risque d'exiger qu'on presse le pas. La présidente de la Commission, Ursula von der Leyen, a présenté [mi-juillet] son programme Fit for 55 [un paquet de mesures pour réduire les émissions de CO₂ d'au moins 55 % d'ici à 2030]. Sopna Sury craint que la Commission ne fixe la barre trop haut et oblige RWE à ne faire appel qu'à des sources vertes pour produire son hydrogène. De son point de vue, les électrolyseurs devraient pouvoir recourir au gaz naturel au moins au début, si les parcs éoliens de la mer du Nord ne fournissent pas assez d'électricité verte à Lingen.

Bruxelles pourrait aussi exiger que l'électricité verte servant à la production d'hydrogène provienne d'installations éoliennes ou solaires construites expressément à cet effet. Pour le moment, on peut acheter l'électricité aux parcs existants. "Ça compliquerait considérablement les choses", confie Sopna Sury.

Ce n'est pas ce qui va entamer son allant. Son père est venu d'Inde pour faire un stage à Bielefeld dans les années 1950. "Il était ingénieur en mécanique et enthousiasmé par la marque made in Germany", raconte-t-elle. Il a fini par s'installer en Allemagne. Il serait sûrement fier de l'engagement de sa fille pour le made in Germany.

— **Gerald Traufetter**
Publié le 9 août

L'eau en bouteille en transition

Agroalimentaire. Comment lutter contre la mauvaise image du plastique quand on vend des eaux minérales ?



— **Le Temps** (extraits)
Lausanne

Après l'avoir bue minéralisée, gazéifiée, puis aromatisée, on peut désormais acheter de l'eau "écoresponsable", "enrichie", "ionisée", "fonctionnelle", "purifiée" et bientôt "activée", dans des bouteilles en plastique 100 % recyclé et recyclable ou encore en verre ou en inox réutilisables.

Lundi [28 juin], le géant français Danone présentait sa bouteille d'Evian Nude sans étiquette pour en faciliter le recyclage, mardi [29 juin] c'était au tour de son concurrent vaudois Nestlé de présenter sa stratégie à 120 millions de francs [110,7 millions d'euros]

pour régénérer les écosystèmes à proximité de ses 48 sites de pompage. "Ces évolutions témoignent d'un marché en plein bouleversement", décrit John Plassard, directeur adjoint à la banque Mirabaud.

On observe, d'un côté, une hausse de la demande à mesure que la population s'accroît : toutes utilisations confondues, alors que la démographie a triplé, la consommation d'eau a été multipliée par six dans le monde au cours des cent dernières années, et continue d'augmenter de près de 1 % par an depuis les années 1980, indique l'ONU dans son rapport sur l'eau publié fin mars. Le marché mondial de l'eau en bouteille devrait quant à lui progresser de plus de 6 % au cours des cinq prochaines

années, selon une étude de l'institut Mordor Intelligence. En Suisse, la consommation frôle le milliard de litres par an, selon l'Association suisse des sources d'eaux minérales (SMS), qui regroupe les principaux producteurs de boissons [en France, 8,8 milliards de litres en 2019, selon l'association européenne Natural Mineral Waters Europe].

Scandales. De l'autre, on constate que la concurrence effrénée qui en résulte a rebattu les cartes : "Le nombre d'acteurs s'est multiplié de sorte que les marges ont drastiquement baissé. Aujourd'hui, hormis quelques marques établies, qui jouissent d'un positionnement premium, c'est un segment qui ne rapporte presque plus d'argent", observe John Plassard. Cette croissance s'est, en outre, accompagnée de multiples scandales liés à l'exploitation des ressources par les multinationales dans le monde, notamment les démêlés judiciaires du géant vaudois Nestlé dans les Vosges à Vittel [une plainte pour forages illégaux a été déposée l'an dernier]. Sans oublier la problématique de la pollution au plastique liée aux bouteilles en PET.

"Tous ces facteurs conduisent les acteurs du secteur à repenser aujourd'hui leur présence sur ce marché", selon John Plassard. Nestlé s'est ainsi délesté mi-février de huit marques d'eaux aux États-Unis pour se concentrer sur ses marques internationales les plus connues, comme Perrier et San Pellegrino. La multinationale investit, en outre, le segment des eaux dites fonctionnelles (enrichies en vitamines et/ou minéraux), tout comme son concurrent français Danone. Tous deux ont par ailleurs revu leurs emballages, avec des bouteilles en plastique 100 % recyclé, tandis que Nestlé teste sur certains marchés un système de remplissage d'eau minérale dans des gourdes en inox.

Le créneau suscite également l'intérêt de la grande distribution. Outre le fait d'étoffer ses rayons d'eaux vitaminées, Coop annonçait au début du mois [de juin] l'installation de stations de remplissage d'eau minérale (et de bière) dans certains de ses supermarchés au nord de la Suisse.

En parallèle, de nouveaux acteurs émergent. Parmi eux, la start-up lausannoise BE WTR (se prononce à l'anglaise "be

water"), qui fabrique une installation avec filtre à charbon actif permettant de purifier et gazéifier l'eau du robinet. Fondée par Mike Hecker, l'ex-patron des fontaines à eau Eden Springs, qui est également l'un des fondateurs de Nespresso, la société est active depuis quatre ans en Scandinavie. Avec l'objectif d'"abolir la bouteille en plastique", l'entrepreneur ambitionne aujourd'hui de capter le marché suisse puis européen en ciblant dans un premier temps la restauration.

Pour se démarquer, il compte sur un design et un marketing rodés. "Nous sommes, en outre, en train de mettre au point une technologie permettant d'activer l'eau en agissant sur son champ électromagnétique", pour en améliorer les qualités gustatives, indique-t-il, sans vouloir en dévoiler davantage.

"Le nombre d'acteurs s'est multiplié de sorte que les marges ont drastiquement baissé."

John Plassard
DIRECTEUR ADJOINT À LA
BANQUE MIRABAUD

Basée à Puidoux [dans le canton de Vaud], Droople développe de son côté des compteurs d'eau intelligents, adaptables à tous types d'installation au point d'usage (systèmes de traitement de l'eau, sanitaires et appareils consommateurs d'eau). Grâce à ses capteurs connectés, la société issue de l'EPFL [École polytechnique fédérale de Lausanne] vise d'une part à mesurer avec précision les besoins en eau, en fonction de son utilisation, "pour n'en consommer que le strict nécessaire", indique son directeur Ramzi Bouzerda. D'autre part, elle ambitionne de sensibiliser particuliers, entreprises et collectivités publiques, à leurs consommations quotidiennes, "pour favoriser de meilleurs comportements".

"Les prévisions des experts sont alarmantes, une partie de la planète manque d'eau et nos économies développées vont aussi au-devant de pénuries", insiste l'ingénieur de formation. Reste à voir si cette reconfiguration du marché de l'eau en bouteille contribuera à inverser la tendance.

— **Rachel Richterich**
Publié le 29 juin

SCIENCES



“Homo sapiens”, cet incroyable lanceur

Anthropologie. Dans le règne animal, notre espèce montre un don étonnant pour le lancer. Les chercheurs font appel à des athlètes pour en comprendre l'origine.



IKON IMAGES

—Sapiens New York

A l'approche des Jeux olympiques de Tokyo, l'entraînement de Kara Winger a redoublé d'intensité. “Mon objectif est de faire partie des huit premières du classement à Tokyo, annonce-t-elle [avant son départ pour le Japon en juillet]. Mon rêve absolu serait de décrocher une médaille.”

À 35 ans, cette Américaine pratiquant le lancer de javelot renforce avant tout ses bras et ses épaules. Elle nage, fait de la musculation et travaille avec des élastiques de fitness, des techniques grâce auxquelles “la coiffe des rotateurs reste bien portante et tonique”. Deux fois par semaine, elle lance son javelot, encore et encore, le plus loin possible. Son record est de 66,6 mètres [avec 59,71 mètres à Tokyo, elle s'est classée à la huitième place]. Cette athlète perfectionne une prouesse dont les humains ont l'apanage : alors que, comparé aux autres animaux, *Homo sapiens* est un piètre grimpeur, sauteur et sprinteur, le lancer est l'une des rares aptitudes physiques où il excelle.

Chez le chimpanzé par exemple, les adultes mâles savent jeter des projectiles par-dessus leur épaule

[vers l'avant] à environ 30 km/h, mais un garçon de huit ans peut jeter une balle à 60 km/h. Pour certains lanceurs de baseball professionnels, cette vitesse atteint près de 160 km/h, le record étant de 169 km/h.

“La maîtrise du lancer par-dessus l'épaule compte parmi les rares adaptations qui nous distinguent des autres espèces et qui ont joué un rôle essentiel tout au long de notre évolution”, affirme Robert Deaner, professeur de psychologie [évolutionniste] et anthropobiologiste à la Grand Valley State University [dans le Michigan, aux États-Unis].

Comme un lance-pierre. En 2018, lui et son équipe ont fait valoir que la chasse et surtout la guerre étaient le moteur de l'évolution du lancer. Un individu capable de bien lancer des cailloux et des lances avait plus de chance de survivre aux conflits et de transmettre ses gènes à la génération suivante. Nous cherchons spontanément des pierres quand nous nous sentons menacés ou qu'une bagarre commence. Les projectiles sont des armes fondamentales et des outils puissants dans un grand nombre de sociétés de chasseurs-cueilleurs.

Longtemps, l'évolution du lancer chez l'humain a été peu étudiée, mais plusieurs anthropologues s'intéressent désormais de près à son origine, en faisant appel à des méthodes innovantes, comme recruter des athlètes et s'inspirer des sports pour mener à bien leur analyse.

Les plus anciennes lances en bois découvertes datent de 400 000 ans pour celles trouvées à Clacton-on-Sea au Royaume-Uni et de 300 000 ans pour celles de Schöningen en Allemagne – des trouvailles qui ont suscité des débats sur l'importance du lancer chez nos ancêtres.

Jusqu'à récemment, nombre de chercheurs étaient d'avis que ces objets du Pléistocène étaient trop lourds pour être lancés à grande distance, ce qui en faisait des projectiles plutôt inefficaces. Des expériences ont montré qu'ils n'atteignaient pas avec précision une cible distante de cinq à dix mètres. Les scientifiques en concluaient qu'ils étaient projetés [comme des piques] plutôt que lancés par-dessus l'épaule.

Mais cette analyse a été mise en défaut par les travaux d'une équipe dirigée par Annemieke Milks, archéologue à la direction patrimoniale de Basse-Saxe, en Allemagne. Au lieu de faire appel à des volontaires sans compétence particulière dans la discipline, comme lors des expériences précédentes, elle a remis des répliques de lances de Schöningen à des athlètes lanceurs de javelot.

Avant de devenir archéologue, Annemieke Milks était violoniste professionnelle, et il lui paraissait curieux que les scientifiques testent la performance d'un outil avec des personnes n'ayant aucune expérience de l'objet. “Si dans mille ans, on donne à un archéologue un Stradivarius pour qu'il en joue, les sons qu'il produira seront cacophoniques, même après un mois de pratique. Mais c'est parce que lui ne saura pas s'en servir. Pour moi, ça a été une révélation.”

Pour son étude parue en 2019 [dans *Scientific Reports*], Annemieke Milks a choisi six hommes pratiquant le javelot et a montré qu'ils étaient capables de lancer des lances ressemblant à celles de Schöningen à plus de 30 mètres de distance, et à 25 mètres en moyenne. À sa grande surprise, les athlètes avaient trouvé les répliques plutôt modernes, avec

un équilibre et un poids comparables aux javelots contemporains. “Un objet conçu il y a 300 000 ans convient très bien aux athlètes d'aujourd'hui”, résume-t-elle.

Ses derniers travaux, à paraître, montrent que les peuples bondongo et bayaka, dans le bassin du fleuve Congo, maîtrisent encore mieux le lancer de javelot que les athlètes occidentaux qu'elle a observés. L'ensemble de ces éléments porte à croire qu'il y a 300 000 ans, *Homo sapiens* savait parfaitement manier des armes à lancer.

Avec son équipe, Neil Roach, anthropologue à Harvard, a lui aussi fait appel à des sportifs entraînés pour étudier l'évolution du lancer. Plus précisément, ils voulaient comprendre les adaptations anatomiques de l'humain à ce type de mouvement. Ils ont enregistré les lancers de joueurs universitaires de baseball à l'aide d'un système de capture de mouvement par infrarouge.

“Un objet conçu il y a 300 000 ans convient très bien aux athlètes d'aujourd'hui.”

Annemieke Milks,
ARCHÉOLOGUE

Les chercheurs ont découvert que si les humains maîtrisaient aussi bien le lancer, c'est parce que notre corps emmagasine l'énergie dans nos épaules. Les scientifiques emploient le terme “stockage élastique de l'énergie” pour désigner cette force qui met notre corps sous tension. “Nous étirons les ligaments et les tendons de l'épaule, un peu comme un lance-pierre, et nous tirons une grande énergie de ce mouvement pour produire des jets très rapides”, détaille Neil Roach. Selon lui, ce mouvement de catapulte est rendu possible par trois évolutions anatomiques au cours de notre évolution : l'expansion de la taille, l'abaissement et le repositionnement des épaules, et l'apparition d'une faible torsion de l'humérus (l'os du bras) qui dope cette énergie élastique.

Les universitaires ont depuis longtemps de vifs débats sur les évolutions anatomiques liées au lancer chez l'humain. Outre l'importance de la torsion humérale, certains scientifiques pensent que la longueur de la clavicule a son

importance. Selon eux, la position de l'épaule et les clavicules courtes chez *Homo erectus* l'empêchaient de lancer aussi bien que les hommes modernes.

Mais d'après les résultats des expériences menées par Neil Roach avec des athlètes, ainsi que l'étude de squelettes fossiles et modernes, l'anthropologue avance que la capacité de lancer à très grande vitesse existait déjà chez *Homo erectus*, ce qui fait remonter à 2 millions d'années le talent tout particulier de l'humain pour le lancer.

Évolution. Comme le montrent les recherches d'Annemieke Milks et de Neil Roach, s'inspirer du sport pour étudier les mouvements et le corps humain peut remettre en question d'anciennes théories. Jay Stock, anthropologue à la Western University au Canada, défend cette idée. En 2020, lui et son équipe ont publié [dans l'*American Journal of Physical Anthropology*] une étude sur la “paléobiologie athlétique humaine”, c'est-à-dire le recours aux sportifs et aux disciplines sportives pour mettre à l'épreuve les théories de l'évolution. Jay Stock précise que pour les chercheurs intéressés par l'évolution humaine, “l'une des principales inconnues” reste les facteurs susceptibles d'avoir influencé les squelettes découverts – effets de l'environnement, régimes alimentaires ou activités habituelles. “Étudier les athlètes nous aide à comprendre en quoi les activités du quotidien influencent notre physiologie et notre squelette”, souligne le chercheur. À mon sens, c'est l'un des aspects les plus prometteurs de la discipline.”

—Marta Zaraska

Publié le 15 juillet

SOURCE



SAPIENS

New York, États-Unis
sapiens.org

Créé en 2016, *Sapiens* est un magazine numérique financé par la fondation privée Wenner-Gren, qui se consacre au progrès de l'anthropologie dans le monde. Publié en partenariat avec University of Chicago Press, une maison d'édition universitaire américaine, il revendique “une indépendance éditoriale inconditionnelle”.



Chaque semaine, une page visuelle pour présenter l'information autrement

Quelles villes gagnent le plus d'habitants ?

Trois cités nigériane, congolaise et bangladaise verront chaque année une hausse de 6 % de leur population.

D'ici à 2025, la population mondiale atteindra

8,1 milliards de personnes. Sur certains continents, en Europe notamment, la croissance démographique sera lente, mais elle sera beaucoup plus rapide dans de nombreuses métropoles émergentes.

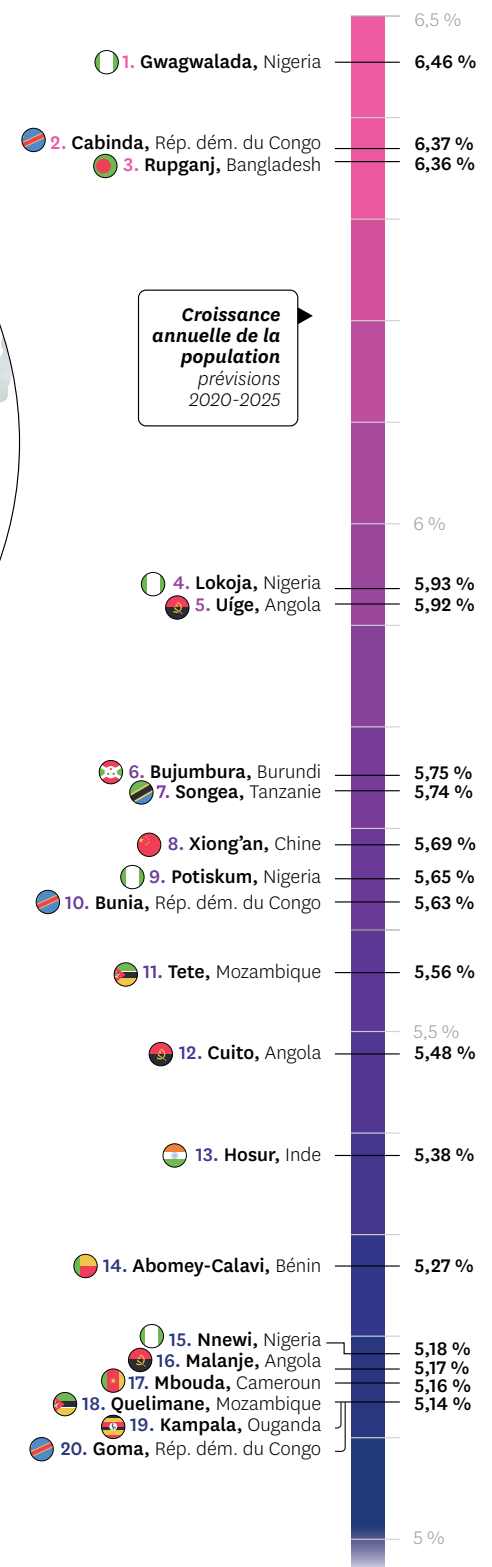
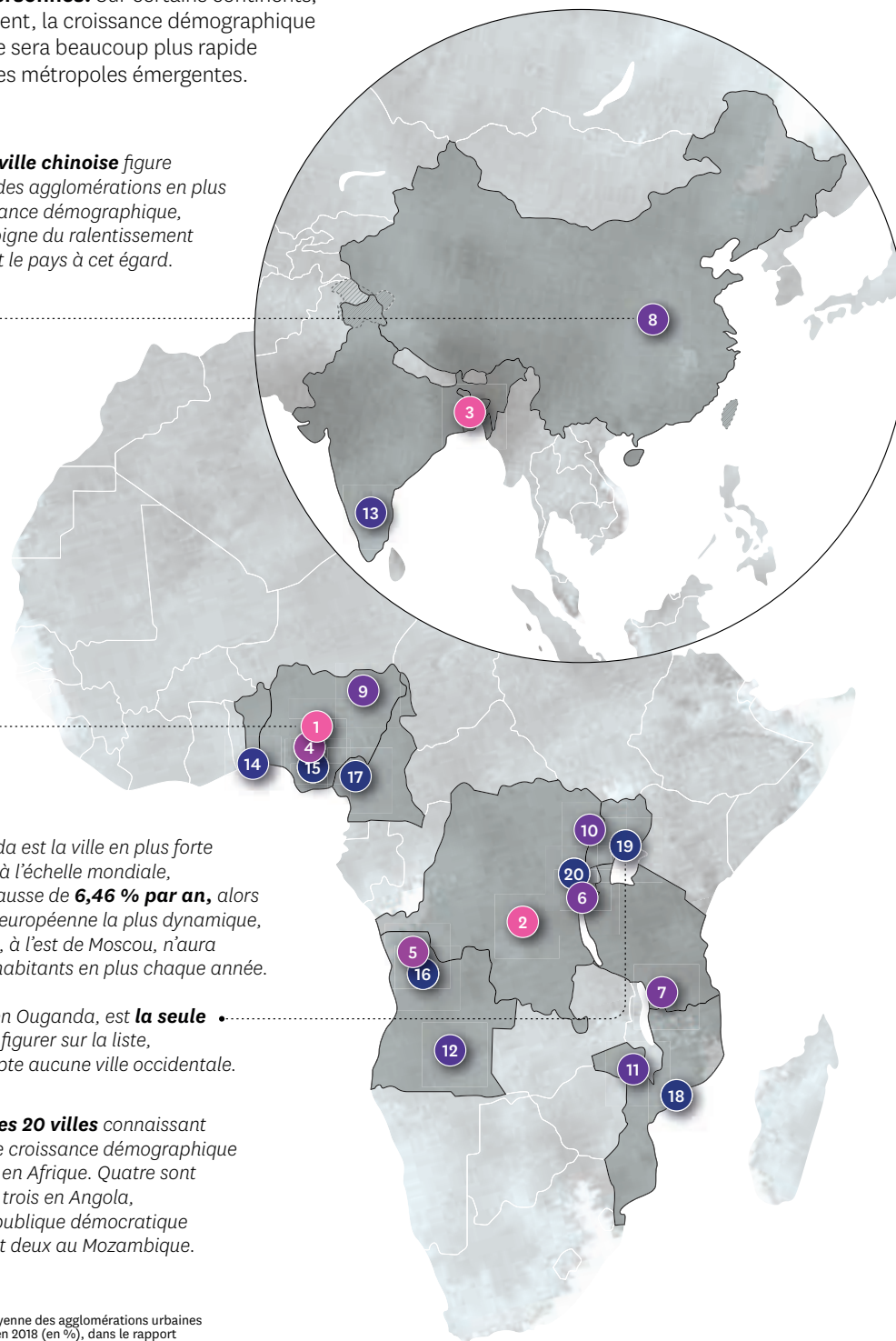
- Une seule ville chinoise figure sur la liste des agglomérations en plus forte croissance démographique, ce qui témoigne du ralentissement que connaît le pays à cet égard.

- Gwagwalada est la ville en plus forte croissance à l'échelle mondiale, avec une hausse de **6,46 % par an**, alors que la ville européenne la plus dynamique, Balachikha, à l'est de Moscou, n'aura que 2 % d'habitants en plus chaque année.

Kampala, en Ouganda, est **la seule capitale** à figurer sur la liste, qui ne compte aucune ville occidentale.

Dix-sept des 20 villes connaissant la plus forte croissance démographique se trouvent en Afrique. Quatre sont au Nigeria, trois en Angola, trois en République démocratique du Congo et deux au Mozambique.

Source : Variation annuelle moyenne des agglomérations urbaines de plus de 300 000 habitants en 2018 (en %), dans le rapport "World urbanization prospects" de l'ONU, révision de 2018.



La source



VISUAL CAPITALIST. Cette infographie, publiée le 13 août, présente les 20 villes de plus de 300 000 habitants qui connaîtront entre 2020 et 2025 la plus forte croissance démographique. Elle s'appuie sur les prévisions du rapport

"World urbanization prospects" de l'Organisation des Nations unies, révisé en 2018. Alors que la population mondiale dépassera en 2025 les 8 milliards d'individus, la majeure partie de la croissance démographique sera concentrée en Afrique et en Asie.

360

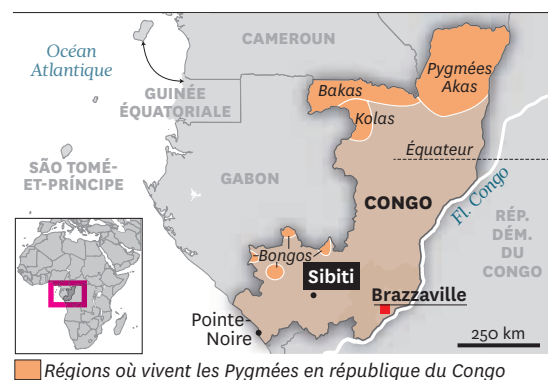


MAGAZINE

Les bonnes affaires de Mr. Beast • Plein écran . 44
 Pèlerinages virtuels, extases réelles • Histoire . 46
 Billie Eilish, pop star • La rencontre 48

LES AMOUREUX DU CONGO

Le Congolais Cid Lhyther est l'auteur d'un roman-photo racontant une romance entre un Bantou et une Pygmée, un sujet sensible. Il veut ainsi attirer l'attention sur les discriminations subies par les peuples autochtones dans son pays.



COURRIER INTERNATIONAL

C'est un récit réel. Le nom des protagonistes est fictif, mais les événements représentés sont issus d'expériences de gens que j'ai rencontrés", explique Cid Lhyther, auteur du roman-photo *Philo, amour & résilience*. À commencer par les deux héros de son projet : en cherchant les acteurs qui incarneraient Clément et Philomène, les amoureux bantou et pygmée qu'il avait imaginés et que tout oppose, le photographe a rencontré un couple qui avait vécu un coup de foudre semblable. Leur histoire a aidé à enrichir le scénario, tandis qu'ils jouaient leur romance devant l'objectif.

Cid Lhyther, photographe congolais autodidacte, avait acheté un appareil en 2017 avec l'ambition de faire de la photo de rue, avant de se rendre compte qu'il s'intéressait à des genres plus narratifs. Ce Bantou (le peuple majoritaire au Congo) a voyagé dans le nord du pays à la rencontre des Akas, un des six groupes pygmées du pays, en 2018. Il est rentré à Brazzaville avec l'envie de mener un projet documentaire, "pour faire découvrir la richesse de ces cultures marginalisées, souvent mises à l'écart par nous, les Bantous". L'occasion est toute trouvée quand il remporte un concours de scénario de roman-photo organisé par l'Institut français du Congo. Le prix : une bourse pour donner vie au scénario et l'assurance que le roman-photo serait présenté dans le cadre de la première édition de Kokutan'Art, un festival de photographie d'auteur qui s'est tenu en avril, à Brazzaville.

Les conditions de la réalisation, à Sibiti, à 200 kilomètres à l'ouest de Brazzaville, sont éprouvantes. Il faut du temps pour gagner la confiance de la jeune Pygmée rencontrée et de sa famille, et la convaincre de jouer le rôle de Philomène. Il n'était pas évident d'"arriver comme ça avec l'appareil photo, de l'emmener [en forêt, sur les lieux du tournage] alors que dans la région il y a eu des cas d'enlèvements, de trafic, de meurtres" de Pygmées, raconte Cid Lhyther. Sans compter que le photographe se blesse au pied, subit des pannes de véhicule au retour comme à l'aller ("comme si le début du roman était en train de se réaliser !" s'exclame-t-il). Mais à force d'adaptation et d'improvisation, il parvient

à mettre en images sa vision. "Le point commun entre tous les groupes pygmées, partout dans le pays, ce sont les discriminations, le rejet [dont ils sont victimes], ou des histoires d'amour peu tolérées, détaille-t-il. Par le travail fabuleux de certains Pygmées, la situation commence à s'améliorer un peu, mais les changements sont timides." Le photographe propose l'art comme moyen de briser la chaîne des "haines héréditaires" : "J'espère que cela encouragera d'autres artistes à parler de ces thèmes, et que la magie de la forêt emportera le lecteur."

L'œuvre, inédite en son genre dans le pays, a été reçue avec enthousiasme, constate son auteur. "Quand le Kokutan'Art a eu lieu, je revenais de la forêt amaigri, tout blessé, et je ne me suis d'abord pas rendu compte [de cet écho]. Tout le monde me demandait : 'À quand la suite ?' Et j'ai pu inviter le couple à Brazzaville : ils ont été accueillis comme de véritables vedettes !"

— **Courrier international**

Scénario, casting, photos : Therance Ralf Lhyliann, alias "Cid Lhyther". Conception graphique : CFACConcept / Daudy D. Missamou. Production : Institut français du Congo en partenariat avec la délégation de l'Union européenne et SBIM.



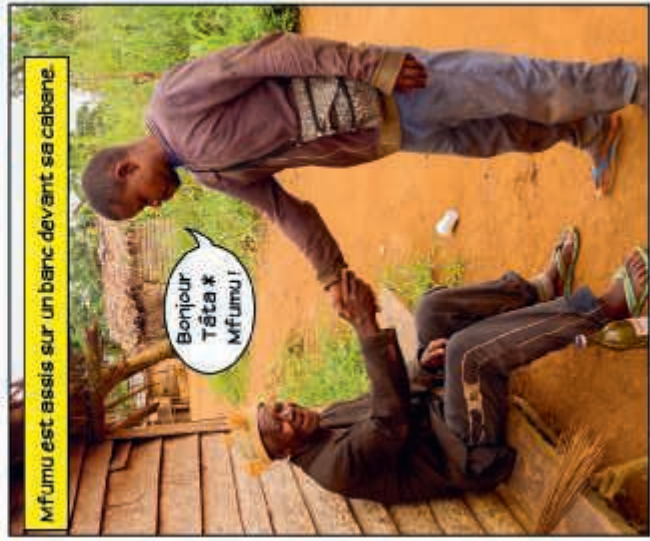
SUR NOTRE SITE

courrierinternational.com



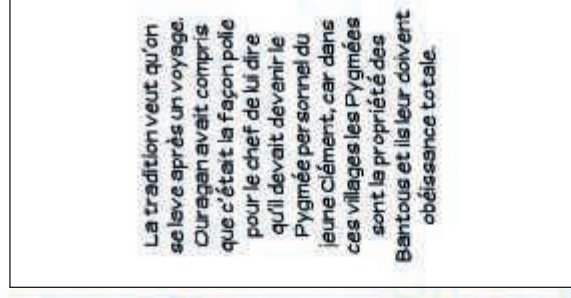
Le samedi 4 septembre, découvrez, en exclusivité sur notre site, l'intégralité du roman-photo *Philo, amour & résilience*.

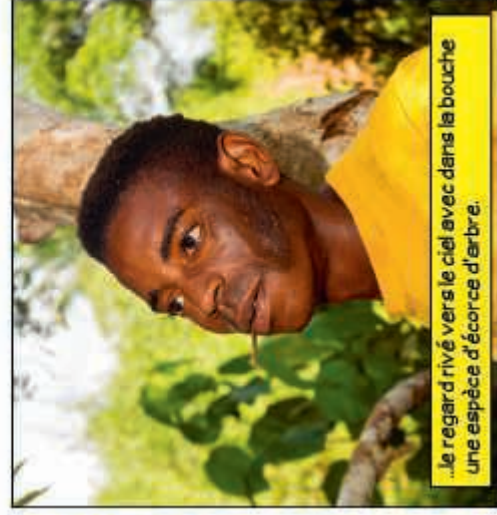




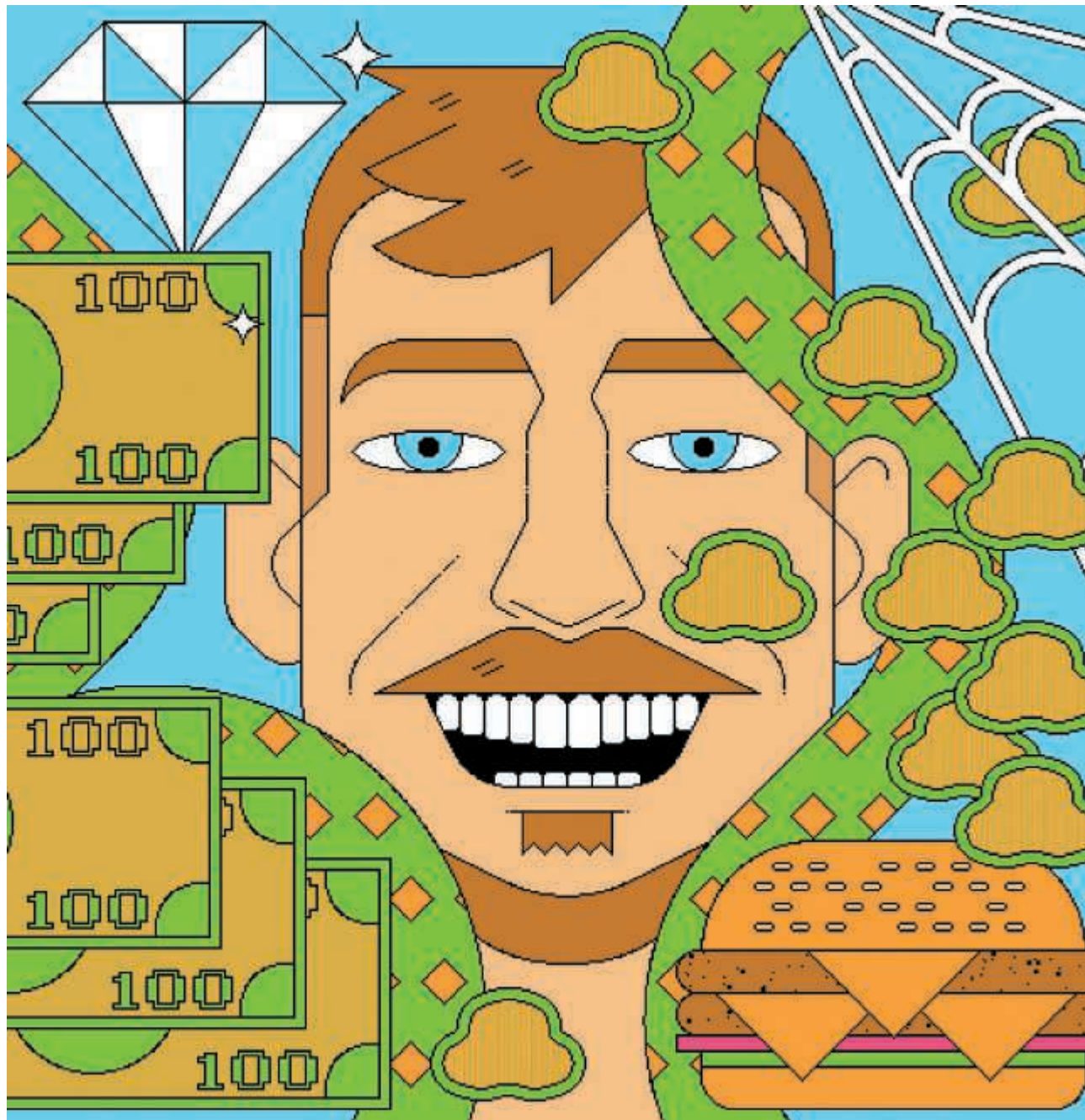
* Papa, ce n'est pas le père biologique, c'est une marque de respect.







plein écran. 



Les bonnes affaires de Mr. Beast

L'Américain Jimmy Donaldson, 23 ans, pourrait bientôt devenir le youtubeur le plus suivi du monde. Ses vidéos alternent défis absurdes et philanthropie-spectacle mais, hors champ, c'est un homme d'affaires, et pas un tendre.

—The New York Times (extraits)
New York

Jimmy Donaldson, 23 ans, superstar de YouTube plus connue sous le pseudonyme de Mr. Beast, gère six chaînes YouTube, dont MrBeast, MrBeast Shorts et Beast Reacts, pour un total de 91 millions d'abonnés. Ses vidéos ont fait plus de 13 milliards de vues. Et, l'année dernière, en pleine pandémie, il est devenu le youtubeur dénombrant le plus d'abonnés aux États-Unis. Mais, contrairement à d'autres youtubeurs qui se contentent de leur succès sur les réseaux sociaux, Jimmy Donaldson, lui, voit plus loin.

"Je veux être Elon, un jour", écrivait-il l'année dernière sur Twitter, faisant allusion à

✓ Jimmy Donaldson, alias Mr. Beast.
Dessin de Nick Little, paru dans
The New York Times, États-Unis.

Elon Musk, le patron de Tesla et de SpaceX, et l'une des plus grosses fortunes de la planète. Jimmy Donaldson révélait plus tard qu'Elon Musk ferait "un partenaire de rêve" [pour figurer sur une vidéo de la chaîne].

Afin de se rapprocher de son modèle, le youtubeur se sert de sa marque pour effectuer des incursions dans le monde des affaires et de la technologie. Il a ainsi lancé une application de jeu sur mobile et MrBeast Burger [une marque de burgers à emporter, cuisinés et livrés par divers partenaires], qui a déjà écoulé plus d'un million de burgers. En mars, il est devenu conseiller d'une société financière qui propose des outils commerciaux aux créateurs de contenus sur Internet. Et il a signé [en avril dernier] un accord avec une société afin de diffuser ses contenus sur un large éventail de réseaux sociaux.

Pointé du doigt. La stratégie de Jimmy Donaldson pourrait bien servir de modèle à la prochaine génération de créateurs et d'influenceurs, qui sont désormais plus de 50 millions à travers le monde et dont le poids économique est considérable. Les entreprises du domaine de la création sont actuellement, "parmi les petites entités économiques, celles qui affichent la croissance la plus rapide", révèle un rapport publié [en 2020] par la société de capital-risque SignalFire.

"Mr. Beast est un créateur doublé d'un entrepreneur redoutablement avisé, fait remarquer Wayne Hu, un associé de SignalFire. Il a une excellente stratégie en matière de contenus tout en restant innovant et prolifique dans les expériences qu'il tente en vue de monétiser son audience." Mais son ascension, comme dans le cas de beaucoup d'autres youtubeurs du même univers, n'a pas été une promenade de santé, loin de là. Ses premiers posts et ses premières vidéos ont été pointés du doigt pour les injures ou les plaisanteries discriminatoires qu'on pouvait y entendre [notamment des tweets homophobes, effacés depuis]. Plusieurs de ses anciens salariés ajoutent que le favoritisme et les brimades étaient monnaie courante au sein de ses sociétés – le youtubeur en a créé plusieurs, dont MrBeastYouTube, MrBeastCrypto et Rubber Duck Company.

[En avril], Jimmy Donaldson s'est également attiré les foudres de followers qui ont perdu des sommes importantes en plaçant de l'argent dans une arnaque à la cryptomonnaie dont il avait fait la promotion. Il tente actuellement de maintenir une croissance rapide sur une plateforme [YouTube] où rien n'est jamais acquis. Ses performances seront suivies de près pour savoir s'il est possible, pour un créateur de contenus, de convertir son succès sur les réseaux sociaux en un business diversifié durable.

Jimmy Donaldson a décliné nos propositions d'interview. Un de ses agents a refusé

YOUTUBE

Le youtubeur a notamment lancé une marque de burgers à emporter, MrBeast Burger.

Photo Adam Friedlander/The New York Times

d'évoquer les conditions de travail au sein de ses sociétés mais a livré une explication au sujet des vidéos comportant des contenus jugés offensants : "Jimmy s'est lancé ado. Sans réfléchir, il a employé à quelques reprises une formule homophobe. [Mais] il sait que ce genre de propos est inexcusable." L'agent ajoute que le youtubeur "a grandi et mûri", et qu'"il est devenu quelqu'un qui ne tient plus ce genre de propos". Comme beaucoup de représentants de la génération Z [nés entre 1995 et 2010], Jimmy Donaldson, qui a grandi à Greenville, en Caroline du Nord, crée sa chaîne YouTube au collège, en 2012. Pour percer les secrets de l'algorithme de YouTube [et découvrir comment faire en sorte que celui-ci favorise ses contenus], il commence par s'essayer à différents genres : il poste des vidéos de lui-même jouant à des jeux comme *Call of Duty*, commente des accrochages entre youtubeurs, diffuse des compilations de vidéos humoristiques et se filme en direct en train de réagir à d'autres vidéos en ligne.

Puis, en 2018, il choisit le format qui va faire de lui une star : le happening philanthropique. Jimmy Donaldson se filme en train de donner des milliers de dollars en liquide à des gens pris au hasard, dont son chauffeur Uber ou des sans-abri, immortalisant au passage leur étonnement et leur joie. Au départ, l'argent provient essentiellement des marques qui le sponsorisent. Il a trouvé la martingale de la vidéo virale, associant l'argent, un personnage charismatique et des réactions prises sur le vif. Des millions de personnes suivent ses vidéos sur YouTube. Jimmy Donaldson se forge sa nouvelle image de marque : le "plus grand philanthrope de YouTube". Et ça rapporte, en prime. Si Jimmy Donaldson prodigue des sommes de plus en plus coquettes – de 100 000 à 1 million de dollars [84 000 à 840 000 euros] – il en empoche bien plus encore au passage, grâce à la publicité diffusée pendant ses vidéos.

Il commercialise également des produits dérivés, dont des chaussettes [à 15 euros], des gourdes [22 euros] et des tee-shirts [23 euros]. "Une fois que vous savez rendre une vidéo virale, l'objectif est d'en sortir le plus possible, déclarait-il à Bloomberg en décembre. Il n'y a quasiment aucune limite à l'argent que vous pouvez vous faire."

Diversification. En 2018, Jimmy Donaldson a une douzaine de personnes à son service dans un petit bureau de Greenville. Début 2019, il déménage ses sociétés dans un entrepôt plus spacieux. Son staff compte alors une vingtaine de personnes, d'après certaines sources qui ont travaillé pour lui, même s'il est difficile de suivre le compte en raison du nombre croissant d'assistants de production contractuels qui l'aident sur les tournages de ses vidéos. Bon nombre de ses salariés font partie de sa famille ou de son réseau d'amis et de connaissances.



Des amis proches sont ainsi apparus à ses côtés dans ses vidéos et ont désormais leurs propres followers sur YouTube. "Quand vous êtes youtubeur débutant, c'est comme une famille, confie Josh Hyman, 35 ans, auteur à Greenville. Tous ceux qui bossaient là-bas étaient des amis d'amis."

L'année dernière, Jimmy Donaldson a étoffé ses activités. Dans son application de jeu sur mobile sortie en juin, les joueurs se voient demander de maintenir un doigt sur l'écran de leur téléphone le plus longtemps possible. La dernière personne à retirer son doigt remporte 25 000 dollars

Il pourrait bien servir de modèle à la prochaine génération de créateurs et d'influenceurs.

[21 000 euros] en liquide. L'application rencontre un succès tel que Jimmy Donaldson renouvelle l'expérience en mars, portant cette fois la récompense à 100 000 dollars [84 000 euros]. Jimmy Donaldson investit également dans des start-up de la tech, notamment dans une manette de jeu de conception nouvelle. En décembre dernier, il lance MrBeast Burger, qui n'a pas pignon sur rue mais qui permet de commander à manger sur des applis de livraison comme Grubhub.

Il vient de rejoindre cette année l'appli de chat audio Clubhouse [sur laquelle on ne peut s'inscrire que par invitation], dont il est devenu un habitué, y frayant avec des investisseurs et des dirigeants de la tech. En mars, Jimmy Donaldson s'associe à la société de financement Creative Juice pour lancer Juice Funds, un fonds d'investissement de 2 millions de dollars [1,6 million d'euros] qui offre jusqu'à 250 000 dollars [210 000 euros] à des créateurs de contenus en échange de participations dans leurs chaînes YouTube. Beaucoup de fans le remercient sur les réseaux sociaux d'avoir investi ses propres billes, même si les fonds proviennent des investisseurs de Creative Juice.

À Greenville, beaucoup de gens ont choisi de travailler pour Jimmy Donaldson en raison des visées philanthropiques de ses vidéos, comme le confirment onze personnes qui ont travaillé pour ou avec lui, et dont quatre ont demandé à conserver l'anonymat, ayant signé des accords de confidentialité. Mais s'il lui arrivait de se montrer généreux, précisent-elles, son comportement changeait quand il n'avait pas de caméras pointées sur lui. Toutes parlent d'une ambiance de travail difficile. Matt Turner, 20 ans, monteur pour Jimmy Donaldson de février 2018 à septembre 2019, raconte ainsi que le youtubeur le tançait presque tous les jours, proférant souvent des insultes, le traitant de déficient mental, ce qui laissait le jeune homme en larmes.

Matt, qui n'a pas grandi avec Jimmy Donaldson, explique que, si son patron faisait régulièrement intervenir ses amis d'enfance dans ses vidéos, il était plus avare à son égard. "De tout ce que j'ai fait, je n'ai jamais été crédité. Quand je demandais que certaines choses soient portées à mon crédit, il remerciait quelqu'un d'autre à ma place." Nate Anderson, 22 ans, qui s'est installé à Greenville pour travailler pour Jimmy Donaldson en mars 2018, a jeté l'éponge au bout d'une semaine en raison d'exigences qu'il jugeait excessives. "Ça n'allait jamais, se souvient-il. Il voulait toujours que ce soit fait de telle manière et pas d'une autre."

Nate Anderson postera plus tard sur sa chaîne YouTube une vidéo-déballage, "My Experience Editing for Mr. Beast (Worst Week of My Life)" ["Mon expérience de monteur pour Mr. Beast (la pire semaine de ma vie)"], qui lui a valu, dit-il, des menaces de mort et des commentaires malveillants de la part de fans incondtionnels de MrBeast, essentiellement des enfants. Matt Turner a vécu une expérience analogue. "Ces gosses ne savent même pas ce qu'ils disent, soupire-t-il. Ils ne veulent pas voir leur youtubeur préférent tomber de son piédestal."

Ces dissensions en coulisses sont imperceptibles pour ceux qui regardent les vidéos

de Jimmy Donaldson en passant. Ryan Morey, 25 ans, spécialiste de programmation logicielle du New Jersey, en visionne régulièrement avec sa compagne, Emily Woods. Ils sont devenus fans grâce aux recommandations de l'algorithme de YouTube. "Il s'inspire beaucoup d'Elon Musk, observe Ryan. C'est le culte de la personnalité, le mec dévoré d'ambition, H24."

Emily explique qu'elle vient de s'acheter un sweat et une casquette Mr. Beast, en partie parce qu'elle se disait qu'en lui donnant de l'argent elle ferait une bonne action pour la planète. En 2019, Jimmy Donaldson a planté 20 millions d'arbres pour célébrer le franchissement de la barre des 20 millions d'abonnés. En mars, il a lancé une chaîne YouTube, Beast Philanthropy, qui compte à ce jour plus de 3,2 millions d'abonnés.

Jimmy Donaldson emploie aujourd'hui une cinquantaine de personnes, selon son agent. D'anciens salariés disent qu'un noyau d'une dizaine d'auteurs, monteurs et assistants de production travaille d'arrache-pied pour dénicher de nouvelles idées – comme acheter tout le stock d'un magasin, offrir 1 million de dollars [840 000 euros] à des personnes qui ont pour consigne de le dépenser dans la minute, construire la tour Lego la plus haute du monde ou acheter une île.

Sa chaîne principale sur YouTube génère à elle seule jusqu'à 3,1 millions de dollars [2,6 millions d'euros] par mois, selon les données de SocialBlade, un site d'analyse des statistiques de YouTube. À ce train-là, Jimmy Donaldson devrait détrôner PewDiePie [de son vrai nom Felix Kjellberg, d'origine suédoise, et longtemps le plus suivi sur la plateforme] dès l'année prochaine pour ce qui est du nombre d'abonnés, selon SocialBlade. "Il estime que l'environnement actuel permet de faire tout ce que vous voulez", observe Dee Murthy, directeur général de Five Four Group, un incubateur de marques implanté à Los Angeles. Et il y aura d'autres Mr. Beast, assure-t-il. "Vous allez avoir une prolifération de créateurs lançant ce genre de business très disruptifs", prédit-il.

—Taylor Lorenz
Publié le 4 mai



SUR NOTRE SITE

courrierinternational.com

"La personne à suivre"

Chaque lundi matin dans le Réveil Courrier et sur notre site, découvrez le portrait d'une influenceuse ou d'un influenceur raconté par la presse étrangère.

histoire.

Pèlerinages virtuels et extases bien réelles

xv^e siècle — Europe

Très répandue au Moyen Âge, la pratique du pèlerinage pouvait également s'effectuer sans bouger, par la grâce d'un objet simple mais réservé aux lettrés : le livre.



—The Economist Londres

Par un froid matin de janvier 1417, la sœur Tryu de Schutten demande à une camarade de son couvent des Pays-Bas si elle accepterait de l'accompagner en pèlerinage à Rome. Si elles partent sans trop tarder, affirme Tryu de, elles pourront y être pour fêter sainte Agnès, sainte protectrice des vierges, le 21 janvier.

La sœur Ghertruut hésite. Elle a elle-même accompli ce pèlerinage quelques années auparavant et en connaît toute la difficulté. Elle craint que sa mauvaise santé ne leur fasse prendre du retard. Tryu de finit donc par faire ses adieux à Ghertruut, puis se met en route. Elle arrive deux semaines plus tard, à la Sainte-Agnès. Cette histoire peut paraître banale aux yeux du lecteur moderne, à ceci près qu'en réalité aucune des deux femmes n'a jamais quitté le couvent.

Ainsi que le raconte [l'historienne écossaise] Kathryn Rudy dans son ouvrage sur les pèlerinages virtuels [*Virtual Pilgrimages in the Convent*, 2011, non traduit], Tryu de et Ghertruut n'étaient pas les seules à voyager sans mettre un pied dehors. Aujourd'hui, on pense au tourisme virtuel comme à une conséquence de

la pandémie, fruit d'un mélange de restrictions sanitaires et de technologies immersives. Mais pour une moniale du Moyen Âge, les circonstances n'étaient pas si différentes de celles que nous avons connues ces derniers mois. Le monde au-delà de l'enceinte du couvent était jugé trop dangereux (en plus d'être extrêmement cher). Mais les religieuses avaient elles aussi accès à une technologie immersive leur permettant de découvrir le monde à distance : les livres.

Les récits de pèlerinages étaient l'une des tendances phares de la littérature du xv^e siècle en Europe. Les voyageurs (invariablement des hommes) qui se rendaient dans les lieux sacrés de la chrétienté y faisaient le compte rendu détaillé de leur périple, à la fois pour servir de guides aux aspirants pèlerins et aussi comme signe de supériorité morale.

Ces écrits ont d'abord circulé sous la forme de manuscrits, avant d'être partagés par un public bien plus large après l'invention de l'imprimerie au milieu du xv^e siècle. Certains furent réédités plus d'une dizaine de fois, et les destinations couvertes allaient de modestes lieux saints disséminés en Europe aux villes saintes de Rome et Jérusalem.

Les religieuses ne se contentaient toutefois pas de lire : grâce à ces livres, elles embarquaient dans de véritables voyages imaginaires. Nombre d'entre elles se mettaient à arpenter leurs cellules telles des accros à leur montre connectée pour effectuer le même nombre de pas que les

voyageurs ayant atteint leur destination sacrée (car les auteurs consignaient souvent ce genre de détails). Ces pèlerines de couvent disaient se sentir transportées, physiquement et mentalement, jusqu'aux lieux sacrés qu'elles "visitaient".

Leur téléportation était aidée par diverses astuces et rituels. Outre les récits de pèlerinages, de nombreuses bonnes sœurs consultaient des manuels spirituels remplis de prières répétitives visant à leur faire atteindre un état méditatif qui faisait s'évaporer leur environnement physique immédiat. Ces manuels contenaient également des gravures sensationnalistes mettant en scène des souffrances et des actes de sacrifice, chargées de mettre le lecteur dans l'état mental approprié à chaque étape du pèlerinage. Certains écrits tentaient de restituer l'impression d'ensemble de chaque endroit, décrivant une église au loin, puis sa porte, puis l'intérieur – un peu comme les plans successifs d'un jeu vidéo.

Nombre de religieuses se mettaient à arpenter leurs cellules telles des accros à leur montre connectée.

Le pèlerinage le plus populaire était celui de la Via Dolorosa, à Jérusalem, la route qu'aurait empruntée le Christ en portant la croix depuis le lieu de son jugement jusqu'à celui de son exécution. En 1516, les Ottomans conquièrent Jérusalem, dont l'accès devient forcément plus compliqué pour les Européens. Il en résulte une augmentation de l'offre littéraire permettant aux religieuses et aux autres de découvrir les trésors spirituels de la ville sainte.

Les pèlerinages physiques jusqu'à Jérusalem étaient censés utiliser l'environnement et l'architecture pour évoquer les sentiments ressentis par Jésus. Les pèlerinages virtuels, eux, jouent directement sur les émotions. Certains livres sur Jérusalem appellent le lecteur à visualiser chaque station du chemin de croix, à grand renfort d'images fortes. "*Ici, votre œil intérieur devrait tomber sur le Christ nu, ensanglanté et crucifié*", recommande l'un, tandis qu'un autre invite le lecteur à s'imaginer dans la peau de Jésus et à ressentir "*les infinies souffrances éprouvées au moment où est déposée la lourde croix sur vos épaules*".

La vie spirituelle au Moyen Âge raffolait de chiffres, et ces récits de pèlerinages regorgeaient de mesures détaillées censées aider le lecteur à apprécier l'étendue du sacrifice de Jésus. Certains livres proposaient le nombre précis de larmes qu'il aurait versées (72 000) ou de gouttes de sang qu'il aurait perdues (546 000).

Les religieuses du Moyen Âge parvenaient ainsi à entrer dans un état d'épuisement entre les murs de leur cellule, sans rien de plus que quelques livres. Elles priaient les genoux en sang en pensant à une scène de la crucifixion de Jésus et ressentaient la joie extatique de leur passion brûlante pour le Sauveur. Ce n'est peut-être pas l'idée que l'on se fait tous de vacances parfaites. Mais c'est toujours mieux qu'une visite en ligne du Prado.

Gili Merin

Publié le 28 juin

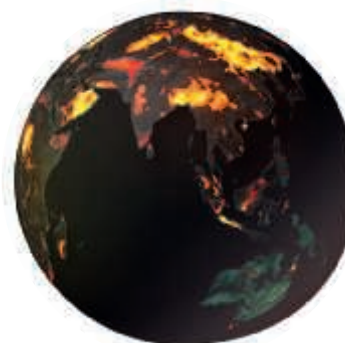
NOTRE NOUVEAU HORS-SÉRIE

Allemagne, Canada, Madagascar...
La crise climatique bouleverse la planète. Peut-on encore la contrer ?



Atlas du réchauffement climatique

*Des pôles à l'équateur, la planète brûle.
Des cartes, des infographies et les analyses
de la presse étrangère pour décrypter la crise.*



En partenariat
avec 

EN VENTE CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX

la rencontre.



Billie Eilish, le bonheur réinventé

La jeune Américaine est devenue en un rien de temps une icône de la pop, avec ses textes torturés et un style bien à elle. Cet été, nouveau look, nouvel album. *Happier Than Ever* caracole en tête des charts avec des textes un peu plus légers en apparence, mais qui résultent d'un âpre cheminement.

—*Rolling Stone* [extraits] New York

De l'extérieur, pas grand-chose ne distingue la maison de ses voisines : un pavillon cossu du quartier de Highland Park, à Los Angeles, avec un vieux lilas en fleur près de l'entrée. C'est pourtant un site légendaire : c'est là qu'une adolescente prodige et son grand frère ont enregistré l'album qui a fait de Billie Eilish Pirate Baird O'Connell la reine de la pop de la génération Z [*When We All Fall Asleep, Where Do We Go ?*, en 2019].

C'est un lieu que reconnaissent au premier coup d'œil tous les fans d'Eilish, et, de prime abord, par cette magnifique journée d'avril, la maison ne semble pas avoir beaucoup changé ces deux dernières années – depuis qu'elle a accédé à la gloire, en même temps que l'adolescente qui y habite. Pepper, la chienne de la famille, traîne dans le jardin, rapidement rejointe par Shark, le jeune pitbull gris qu'Eilish a adopté l'an dernier. On remarque dans les pièces de vie quelques indices épars de scolarisation à domicile : un taille-crayon à l'ancienne attaché au mur par une ficelle, une pile de cahiers écornés en équilibre instable sur un bureau.

Mais à y regarder de plus près, beaucoup de choses sont différentes. Pour commencer, le studio d'enregistrement le plus célèbre de la pop contemporaine, installé dans la chambre d'enfant du frère de Billie, Finneas, n'est plus un

Même dans les morceaux les plus sombres, il y a des moments de réflexion, de maturité et, surtout, d'espoir.

studio. Leur mère, Maggie Baird, s'est approprié la pièce. "C'est toujours la même, à ceci près qu'il n'y a plus de matériel", commente Billie, qui m'accueille dans sa cuisine en mettant en place ses ingrédients et ustensiles pour préparer des cookies. Sa mère a ajouté un tapis bleu dans la chambre, où elle dort avec leur chat, Misha. "Nous avons gardé le studio pendant un moment, jusqu'au jour où on s'est dit qu'on n'en avait plus besoin", poursuit la jeune chanteuse. Finneas a quitté la maison il y a deux ans pour aller s'installer [dans le quartier branché de] Los Feliz avec sa petite amie, l'influenceuse Claudia Sulewski. Il a aménagé un nouveau studio dans son sous-sol, où il a commencé à enregistrer avec sa sœur l'année dernière.

Eilish hésite tout d'abord à admettre qu'elle aussi a quitté le foyer familial. "Je reste discrète sur ce qui se passe vraiment dans ma vie", souffle-t-elle sur le ton de la confiance en fouinant dans les placards de la cuisine de ses parents, comme une étudiante de passage chez elle pour un long week-end. "Je fais mes propres trucs depuis deux ans, mais en secret, car personne n'a besoin de le savoir."

Elle ne ment pas vraiment sur son lieu de résidence, car elle vient encore souvent dormir dans sa chambre d'enfant. "J'adore mes parents et j'ai envie de passer du temps avec eux", lâche-t-elle en haussant les épaules. Maggie et son mari Patrick O'Connell vont et viennent dans la cuisine, donnent leur avis sur la cuisson des cookies et aident Eilish à allumer le vieux four. Eilish arbore son nouveau look de blonde platine pulpeuse. Aux antipodes de l'ancienne chevelure noire aux racines vertes dont elle avait fait sa marque de fabrique, sa nouvelle coiffure a soulevé un tollé quand elle l'a dévoilée sur Instagram, en mars dernier. Aujourd'hui, elle a encore les cheveux mouillés après sa douche et elle a enfilé un confortable tee-shirt noir de sa propre collection de produits dérivés, avec un pantalon de jogging assorti. Au menu du jour, des cookies aux pépites de chocolat et beurre de cacahuète, sans gluten et végans. Elle déchiffre une vieille recette imprimée sur une feuille maculée qui a manifestement beaucoup servi au fil des ans. Eilish préparait ces cookies lorsqu'elle se sentait triste. "Ça avait pour moi un effet thérapeutique", confie-t-elle. Elle n'en avait pas refait depuis un certain temps ("Vous assistez à un moment d'histoire", plaisante-t-elle). Elle a trouvé d'autres façons de gérer ses émotions, notamment en écrivant son deuxième album, *Happier Than Ever*, sorti le 30 juillet. Il n'y a rien d'imaginaire dans ce titre : elle est effectivement "plus heureuse que jamais". Mais comme tant de choses dans sa vie, ce n'est pas si simple.

"Pratiquement aucune des chansons de cet album n'est joyeuse", explique-elle, réfutant l'idée que ce deuxième album soit le pendant lumineux et guilleret de celui de 2019, *When We All Fall Asleep, Where Do We Go ?* Cette première œuvre, inspiré par le film d'horreur *Mister Babadook* [Jennifer Kent, 2014] ravive des souvenirs de terreurs nocturnes et de rêves lucides, déclinés sur toute une gamme de tonalités allant de l'électro-pop industriel aux ballades jazzy. Ses clips, grouillant d'araignées et de larmes noires dégoulinant sur ses joues, sont tout aussi sombres.

En apparence, *Happier Than Ever* est un autre type de cauchemar. Les violences psychologiques, les luttes de pouvoir et la défiance – des histoires tirées de la vie d'Eilish et de celle de gens qu'elle connaît – occupent une grande place dans ses textes, avec des réflexions sur la célébrité et des rêves de rendez-vous amoureux secrets. Le son s'est adouci depuis les intonations inquiétantes de

BILLIE EILISH EN 4 DATES

18 décembre 2001 — Naissance à Los Angeles, en Californie, de deux parents acteurs, Maggie Baird et Patrick O'Connell.

2012 — Création de sa première chanson *Fingers Crossed*, sur une apocalypse zombie inspirée de la série *The Walking Dead*. Elle commence à mettre en ligne des morceaux composés et enregistrés avec son frère, Finneas. En 2015, *Ocean Eyes* sera particulièrement remarqué.

29 mars 2019 — Sortie de son premier album, *When We All Fall Asleep, Where Do We Go ?*, après de nombreux singles et des tournées de concerts.

30 juillet 2021 — Sortie de son deuxième album, *Happier Than Ever*.

À LA UNE

Pour présenter son nouveau look, aux antipodes du précédent, Billie Eilish a choisi l'édition britannique de *Vogue*, datée de juin 2021. Elle confie au magazine le message qu'elle entend faire passer : "Tout ce qui compte, c'est de se sentir bien. Tu as envie de faire de la chirurgie ? Fais de la chirurgie. Tu as envie de porter cette robe dans laquelle d'autres te trouvent trop grosse ? Qu'ils aillent se faire f... Se sentir bien, se sentir beau, c'est être beau." Poursuivant sa réflexion sur la sexualisation du corps féminin, elle affirme avec force que le respect est dû indépendamment de la pudeur. Le corset est aussi un clin d'œil aux pin-up classiques et à Hollywood.



Billie Eilish en avril 2021.

Photo Kelia Anne McCluskey

son premier album : des paysages sonores foisonnants, mélancoliques et fascinants donnent des frissons dans le dos, tout comme les paroles écrites par Eilish. Et pourtant, même dans les morceaux les plus sombres, il y a des moments de réflexion, de maturité et, surtout, d'espoir. C'est l'album de quelqu'un qui a commencé à s'apaiser bien avant de l'écrire. Ou du moins, qui a essayé.

"Vous avez déjà été piquée à la tête par une abeille ?" Billie raconte s'être fait piquer "au moins vingt fois" lors de vacances en camping quand elle avait 8 ou 9 ans. C'est une histoire qu'elle a déjà évoquée. "Je ne sais pas pourquoi ça m'est revenu à l'esprit, dit-elle. Pourquoi j'y ai repensé ? Aucune idée." Elle pose la question après un bref silence, tandis que nous regardons, subjuguées, Shark s'acharner sur un pot vide de beurre de cacahuète. Eilish déteste le silence ; au point qu'elle commente en temps réel la préparation des cookies à la manière d'une blogueuse culinaire. Elle me montre comment faire de la farine d'avoine ("En fait, c'est que des flocons d'avoine ; on les verse dans ce machin [un robot mélangeur], et on lance à fond") et m'explique le bon dosage de pépites de chocolat et de beurre de cacahuète. ("Certains aiment bien en mettre trop. Moi je préfère qu'il n'y en ait pas assez.")

Eilish ne peut plus vraiment sortir. Dehors, des paparazzis et des harceleurs guettent le moindre de ses faits et gestes, et quelques-uns ont si bien menacé sa sécurité qu'elle a dû réclamer des mesures d'éloignement à leur rencontre. Elle en a gardé une certaine amertume : "J'étais une gamine et j'avais envie de faire des trucs tout cons de gamine. Je n'avais pas envie de ne plus pouvoir entrer dans une boutique ou me balader dans un putain de centre commercial. Ça m'a mis très en colère, et je leur en ai voulu." *When We All Fall Asleep* et l'image qu'elle renvoyait à l'époque l'ont singularisée dans l'univers de la pop, mais tout cela a aussi figé une vision d'elle dont elle aimerait bien se défaire. "À chaque fois que je vois quelqu'un m'imiter sur Internet, ça me rappelle combien Internet me connaît mal. Je ne partage pas, genre, n'importe quoi. J'affiche si clairement ma personnalité que les gens ont l'impression de tout savoir de moi, alors qu'en fait ils ne savent rien du tout."

Elle aimerait que le public comprenne certaines choses : "Que je sais chanter. Que je suis une femme. Que j'ai une personnalité." Trois points que confirment *Happier than Ever*. "Quand j'entends quelqu'un dire 'Bah, toutes tes chansons se ressemblent', ça m'agace. C'est précisément ce que j'essaie d'éviter. D'après moi, les gens qui disent ça n'ont dû écouter que *Bad Guy* et *Therefore I Am*." Ces deux titres témoignent du goût de Billie Eilish pour le rap chanté à mi-volume et plein d'humeur. À présent, sur des titres comme *My Future* et *Your Power*, elle révèle les intonations jazzy de sa voix, un timbre affiné par des années de tournées.

Billie Eilish s'est rendu compte que sa vie privée était bien plus précieuse qu'elle le pensait. Elle s'est beaucoup exposée au début de sa carrière, à l'époque où elle était, comme elle le dit, "une sale gamine de 16 ans" s'efforçant d'offrir à ses fans ce qu'elle aurait attendu de ses artistes préférés, comme Justin Bieber, dans sa préadolescence. "C'est triste, parce que je ne peux pas leur donner tout ce qu'ils voudraient, dit-elle. À mesure que je grandis, je comprends mieux pourquoi [les stars que j'admirais] ne pouvaient pas répondre à toutes mes attentes."

Elle assure mener une vie "parfaitement normale", ce qui, par moments, n'est pas faux. Elle regarde la saga *Twilight*. Recommence à se rendre à des rendez-vous galants, aussi discrètement que possible. Inaugure ses premiers tatouages

(elle s'est fait dessiner un immense dragon noir sur la cuisse droite en novembre, et "Eilish" en lettres gothiques stylisées au milieu de la poitrine le lendemain de la cérémonie des Grammy Awards de 2020). "Je trouve ça trop drôle quand je vois des trucs du genre 'Dix raisons de penser que Billie Eilish fait partie des Illuminati [société secrète dirigeant le monde selon certaines théories du complot]', s'amuse-t-elle. J'ai envie de leur dire : 'mais si vous saviez à quel point je suis banale, les gars !'"

Elle voudrait partager davantage de détails avec ses fans mais l'idée l'angoisse. Les chansons de l'album *Happier Than Ever* fourmillent de peurs – peur des "interviews à n'en pas finir", des noms des agresseurs ou des amis toxiques qui sont à jamais liés à son passé, de ses propres paroles qui reviennent la hanter. "J'aurais envie de dire à mes fans tout ce que je pense et ressens, si j'étais sûre que ça ne resterait pas indéfiniment sur Internet. Et qu'on ne parlerait pas de moi pour dire que je suis problématique, ou toute autre étiquette qu'on peut appliquer à une connerie ou une autre qui peut venir à l'esprit d'un être humain, poursuit-elle. Ce qui est triste aussi, c'est qu'ils ne me connaissent pas vraiment. Et je ne les connais pas vraiment non plus, mais de toute évidence, quelque chose nous relie."

Nous nous installons au jardin, autour de la table de pique-nique, pour déguster les cookies au beurre de cacahuète tièdes et croustillants. "Hier, ma mère me disait ça, reprend Billie. Être plus heureuse que jamais, ça ne signifie pas que tu es la personne la plus heureuse que le monde ait connue. C'est juste que tu es plus heureuse qu'auparavant." Après une adolescence tourmentée par la dépression, le trouble de dysmorphie corporelle [syndrome de détestation de certains traits ou de son corps], les scarifications et les pensées suicidaires, Eilish a commencé à aller mieux à l'été 2019, pendant sa tournée européenne. C'était peu après la sortie de *When We All Fall Asleep*, et elle avait entamé une thérapie, venait de rompre avec son copain, et l'une de ses meilleures amies l'avait rejointe sur la route (ainsi que, bien entendu, ses parents et son frère). "J'étais en pleine forme, dit-elle. J'étais parfaitement bien dans ma peau. Autour de moi, tout était comme ça devait être. J'avais l'impression de remonter la pente. Je me sentais plus heureuse que jamais. Et j'ai essayé de poursuivre sur cette lancée."

Début 2020, Eilish a été prise dans un tourbillon. Elle a raflé cinq trophées aux Grammy Awards et a commencé une tournée en tête d'affiche qui devait durer pratiquement jusqu'à la fin de l'année. Elle était plus enthousiaste que lors des tournées précédentes, qui lui avaient laissé des entorses aux chevilles, des crampes aux mollets et des douleurs chroniques. Elle a eu le temps de donner trois représentations avant que la pandémie ne l'oblige à annuler les autres dates.

Cette année, elle a tourné la page sur l'ère de *When We All Fall Asleep* (et sur le look qui avait contribué à la rendre célèbre) lors de la cérémonie des Grammy [en mars 2021], en interprétant son single hors album *Everything I Wanted* avec son frère Finneas. *Happier Than Ever* était presque bouclé, mais elle n'était pas encore prête à livrer au public son nouveau look platine. Elle l'a donc caché sous une perruque noire et verte. "C'était bizarre, concède-t-elle. Je jouais l'ancienne Billie Eilish aux cheveux verts, je chantais une chanson écrite un an et demi plus tôt, alors que j'avais seize nouveaux titres que je n'avais pas encore sortis. Les fans ne savaient même pas que c'était une sorte d'adieu à une époque. Il y avait quelque chose de déchirant, mais de touchant aussi." Enregistré au moment où le monde était



DES RECORDS DE PRÉCOCITÉ

La carrière météoritique de Billie Eilish la propulse au sommet de la pop dès son premier album. Ainsi le 26 janvier 2020, lors de la cérémonie des Grammys à Los Angeles, l'artiste ne se contente pas d'emporter cinq des six trophées pour lesquels elle était nominée. Elle devient la première personne depuis 1981 à remporter les quatre catégories majeures (chanson de l'année, enregistrement de l'année, révélation de l'année et album de l'année). Et la plus jeune à réaliser cet exploit. Autre record de précocité : avec *No Time to Die*, sorti en février 2020, Eilish devient la plus jeune artiste à créer un générique de la saga James Bond. L'admiration du *Daily Telegraph* était alors palpable. "Ce qui est vraiment frappant, ce n'est pas tant sa jeunesse que son talent. [Ce n'est pas] un pur produit du show-business lancé comme une savonnette par une camarilla de la pop agissant dans l'ombre." Le journal britannique se faisait l'écho de la popularité de la star. Les fans apprécient également son ton sans détour, comme lorsqu'elle évoque ses tics et son syndrome de Gilles de la Tourette, expliquant en partie les jurons qui ponctuent ses interventions. Le *Daily Telegraph* n'en doute pas : "Jeune, intelligente et vraiment talentueuse, Billie Eilish est la pop star dont le monde entier a besoin."

↑ Billie Eilish pose avec les cinq trophées obtenus lors de la 62^e cérémonie des Grammys, en janvier 2020, à Los Angeles.
Photo Frederic J. Brown/AFP

à l'arrêt, *Happier Than Ever* a été pour elle une occasion de revenir sur ses traumatismes personnels. "J'ai traversé des trucs tarés, et ça m'a tellement affectée que j'avais envie de ne plus jamais voir personne", déclare-t-elle, refusant d'en dire davantage.

Comme tout ce que fait Eilish, les paroles de ses chansons déclencheront à coup sûr des vagues de polémiques, d'émojis narquois et de théories du complot, lorsque chacun cherchera à deviner de qui elle parle. Ses textes sont une mosaïque d'expériences, extirpées à sa propre vie et à celles de gens qu'elle connaît – mêlant vauriens, amoureux secrets et abus émotionnels. Elle ne dévoile aucun nom ni aucun détail, et s'empresse de rappeler qu'elle ne parle pas uniquement de sa vie. Mais elle précise également que les histoires que racontent ses nouvelles chansons sont plus authentiques que celles de *When We All Fall Asleep*, qui sont "presque toutes imaginaires". Elle estime avoir été longtemps "maltraitée" et a dû prendre conscience que ce n'est pas parce que les traits de caractère toxiques qu'elle évoque dans ses chansons sont souvent le résultat de souffrances qu'ils sont pour autant plus acceptables.

L'écriture du morceau sur lequel ouvre l'album, *Getting Older*, a été particulièrement éprouvante. "Wasn't my decision to be abused" ["Ce n'est pas moi qui ai décidé d'être abusée"], chante-t-elle sur un rythme de synthé délicatement égrené, pour révéler ensuite ce qu'elle a sur le cœur : "I've had some trauma/ Did things I didn't wanna/ Was too afraid to tell ya/ But now I think it's time" ["J'ai ma part de traumatismes/ j'ai fait ce que je ne voulais pas/ j'avais trop peur de vous en parler/ mais maintenant je crois que c'est le moment"]. Elle admet que la franchise brutale de la chanson peut choquer son public : "J'ai dû faire une pause dans l'écriture, car j'avais les larmes aux yeux tant je me mets à nu dans le texte. Et c'est la vérité crue." Les autres morceaux dévoilent un autre type de catharsis, oscillant entre des rythmes électroniques langoureux et un folk chaleureux, qui ne sont pas sans rappeler le style musical de ses débuts. Chaque chanson est délicate, sensuelle, et compense la vulnérabilité pure par un soupçon de posture d'assurance.

Coucher sur le papier ses émotions les plus intimes n'avait rien de facile pour quelqu'un qui a toujours veillé à garder les détails de ses aventures sous le boisseau. "Je n'ai connu que deux [relations amoureuses], dit-elle. J'ai vécu beaucoup de choses dans ce que j'ai fait. Mais je n'ai jamais connu de relation vraiment réelle et normale." Le public n'a entrevu de la vie amoureuse d'Eilish que ce qu'en montrait le documentaire *The World's a Little Blurry* ["Le monde est un peu flou", sorti à la fin février 2021 sur Apple TV+], qui suivait la chanteuse depuis les dernières semaines d'enregistrement de *When We All Fall Asleep*, à la fin de 2018, jusqu'aux Grammy de 2020. Eilish n'était pas forcément disposée à ce qu'il sorte. "Je n'aime pas partager ce pan de ma vie, et je n'avais jamais eu l'intention de le montrer au grand jour", signale-t-elle.

Son ex, Brandon Adams, un rappeur qui se produit sous le nom de 7:AMP, tenait un rôle capital dans le film. On assiste à un douloureux marchandage affectif entre Eilish et Adams, qui avait alors une vingtaine d'années. Après la diffusion du documentaire, des fans s'en sont pris à Adams et à sa famille sur les réseaux sociaux. Beaucoup ont cru que le titre glaçant *Your Power*, qui évoque une relation entre une adolescente et un homme plus âgé, faisait référence à Adams. Ce que dément vigoureusement Billie Eilish, qui, en dévoilant sa chanson en single à la fin avril, a pris soin de préciser qu'"elle parle de nombreuses situations différentes dont

"J'ai envie de leur dire :
'mais si vous saviez
à quel point je suis
banale, les gars !'"

Billie Eilish

nous avons tous été témoins ou que nous avons vécues". "Tout le monde ferait mieux de se taire", soupire-t-elle, car, selon elle, le documentaire "ne montre qu'un minuscule fragment, une part infime, microscopique de cette relation. Personne n'en sait rien du tout. Je voudrais juste que les gens prennent le temps de regarder la réalité au lieu de raconter tout le temps n'importe quoi."

À son grand soulagement, l'enregistrement de *Happier Than Ever* a été bien moins éprouvant que celui de son premier album. Elle le doit en partie aux conseils de sa maman poule, au tout début de la pandémie. Après près d'un mois de confinement, Maggie a proposé à ses enfants de se fixer un emploi du temps hebdomadaire. Tous les lundis, mercredis et jeudis, Eilish se rendait au volant de sa Dodge Challenger noire chez Finneas. Tantôt ils écrivaient ensemble des chansons, tantôt ils passaient leur journée à jouer sur leur console à Animal Crossing ou *Beat Saber* [un jeu de rythme en réalité virtuelle]. Et ils s'offraient chaque jour un bon repas : "Beaucoup de TacoBell [fast-food américain inspiré de la cuisine mexicaine], de pizza maison, de bubble tea, de plats thaïs, énumère Billie. Et aussi quelques virées au Crossroad Kitchen et au Little Pine, une fois au Nic's on Beverly [des restaurants végétariens gastronomiques], et une autre au FatBurger [réputé pour ses hamburgers sans viande]. Ça faisait tellement de bien !"

The World's a Little Blurry capte la détresse de l'adolescente au moment où elle termine l'enregistrement de l'album *When We Fall Asleep*. Dans l'ensemble, Eilish et Finneas avaient eu le champ libre, mais la pression de la maison de disques pesait tout de même sur leurs épaules, entre les délais (la sortie était programmée pour le dix-septième anniversaire de Billie), les réunions et l'espoir de voir bientôt naître une étoile, au terme de deux ans de battage de plus en plus soutenu. "J'ai détesté chaque seconde de cette aventure, avoue-t-elle. J'ai détesté écrire. J'ai détesté enregistrer. J'ai littéralement détesté tout cela. J'aurais préféré faire n'importe quoi d'autre. Je me rappelle m'être dit qu'après celui-là je ne ferai plus jamais d'album. Hors de question."

Cette fois-ci il n'y a pas eu de pression. Pas de messages de la maison de disques [Darkroom-Interscope]. Pas de réunions. Pas de précipitation pour tenir les délais. "Plus personne n'a son mot à dire, assure Billie. Tout se passe entre moi et Finneas et personne d'autre." Le 3 avril 2020, dès le premier jour de leur nouveau programme de travail hebdomadaire, ils ont écrit *My Future*. Au bout de deux mois, ils se sont rendu compte qu'ils étaient en train de monter un album. "J'écris des chansons avec mon frère, et on doit se boucher les oreilles quand on écrit sur le désir pour d'autres personnes, car merde, on est frère et sœur", poursuit Eilish. Dans la chanson *Oxytocin*, du nom de l'hormone [ocytocine] libérée dans le sang au moment de l'orgasme ou de l'accouchement, elle s'interroge sur un rythme sensuel : "What would people say... if they listen through the wall ?" ["Que diraient les gens... s'ils écoutaient derrière le mur ?"]. Dans *Male Fantasy*, aux accents de ballade folk, elle dit se distraire avec de la pornographie, pour ensuite réfléchir aux effets du porno sur les hommes. "En fait, comme nous parlons très librement de notre vie privée, ça nous fait pas vraiment bizarre, assure-t-elle. C'est plutôt marrant. On écrit des chansons et on raconte des histoires. On doit simplement se concentrer sur le côté artistique, sans trop s'appesantir [sur les paroles]."

Bien qu'ils fassent tout en collaboration, Finneas souligne que si Eilish signe seule tous les titres, c'est pour une bonne raison. "On nous a souvent interrogés sur notre

"C'est sa vie à elle, son univers à elle. Je ne sais pas ce que c'est que de les ressentir à la première personne."

Finneas Eilish,
FRÈRE ET PRODUCTEUR
DE BILLIE EILISH

PROMOTION TOTALE

Avec *Happier Than Ever*, Billie Eilish a réitéré son coup de maître de 2019 : le public est au rendez-vous. Durant les trois semaines qui ont suivi sa sortie, l'album s'est maintenu au sommet des charts américains, annonce **Billboard**, qui prend en compte la vente de disques et les écoutes en streaming.

Le 3 septembre, un film-concert, intitulé *Happier Than Ever : A Love Letter to Los Angeles*, sera diffusé sur la plateforme Disney+. Il entremêle des enregistrements de la chanteuse au prestigieux Hollywood Bowl, accompagnée de son frère et de l'orchestre philharmonique de Los Angeles, dirigé par le Vénézuélien Gustavo Dudamel. Et, simultanément, on découvrira une version d'Eilish en animation qui fera visiter sa ville natale. "Billie Eilish n'a rien de la princesse Disney pour les petites filles", prévient toutefois **Billboard**.



ROLLING STONE

New York, États-Unis

Bimensuel, 1 200 000 ex.

rollingstone.com

Créé en 1967, cette bible des rockers a été le creuset du nouveau journalisme américain. De ces colonnes sont sorties de grandes plumes comme Tom Wolfe ou Hunter S. Thomson, le prêtre du gonzo journalism. Le portrait de Billie Eilish que nous vous proposons ici a fait la une du numéro de juillet-août dernier, sous le titre : "Billie Eilish à la recherche du bonheur".

relation de duo, alors que notre travail est présenté comme celui d'une artiste solo, dit-il. C'est sa vie à elle, son univers à elle. Je l'aide à les formuler, mais ce sont vraiment les expériences qu'elle a vécues, et dans cet album elle me les a beaucoup fait partager. Mais je ne sais pas ce que c'est que de les ressentir à la première personne."

Quand Eilish sort un nouveau titre, elle ne peut pas le réécouter. Il disparaît dans l'univers et sa créatrice ne l'entend par hasard que s'il passe en boucle à la radio. "Ce n'est pas parce que je ne l'aime plus", affirme-t-elle. *Happier Than Ever* est au contraire devenu l'album qu'elle aime le plus au monde, mais elle en fait déjà son deuil, des mois avant qu'il ne sorte. "Je ne sais pas comment l'expliquer, mais toutes les chansons de l'album m'évoquent un moment particulier, parce que je retrouve l'état d'esprit dans lequel j'étais au moment où je les ai écrites et enregistrées, explique-t-elle. Étrangement, pour tous les autres, ça évoquera un certain moment qui leur est propre et qui sera totalement différent du mien. C'est très bizarre de me faire à cette idée. Et je vais putain de kiffer. J'adore. C'est la raison pour laquelle on fait ça. C'est pour ça."

Lorsque je reviens pour notre dernier entretien, *Your Power* est sorti depuis quelques jours [le 29 avril]. La chanson a suscité des conversations animées sur les réseaux sociaux, où de nombreuses femmes exposent leurs propres expériences de violences sexuelles ou psychologiques. L'histoire d'un homme profitant de la faiblesse d'une femme plus jeune que lui a touché une corde sensible, et Eilish est elle-même encore sonnée par cette réaction. "J'ai l'impression que les gens ont écouté très attentivement les paroles, dit-elle en déambulant dans sa chambre vêtue d'un tee-shirt XXL des Supers Nanas [un dessin animé du début des années 2000]. Je redoutais de la livrer au public, car de toutes les chansons que j'ai écrites, c'est l'une de mes préférées. J'avais l'impression que le monde ne la méritait pas."

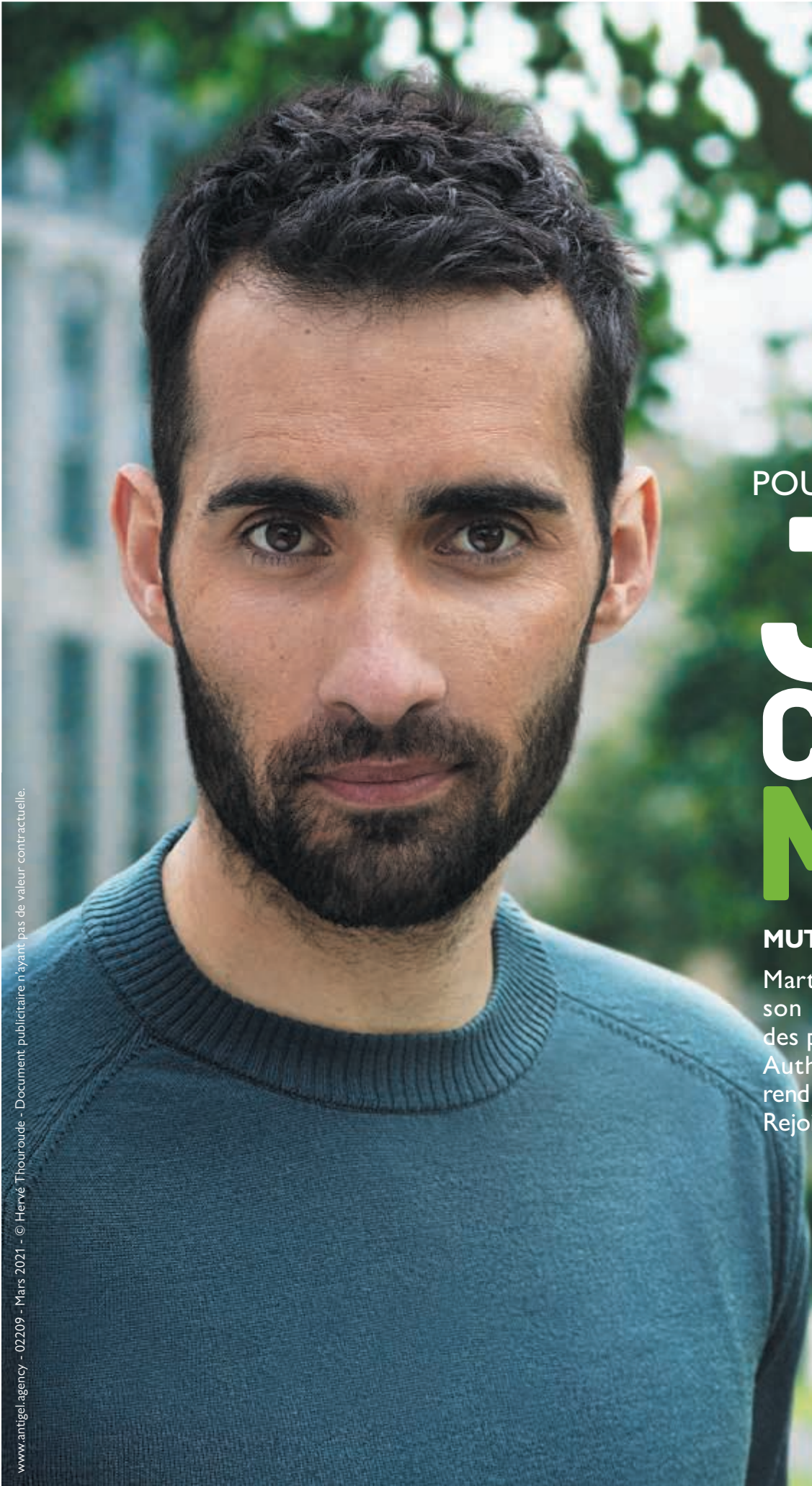
Ce week-end-là, elle a également battu son propre record de likes sur Instagram : pour la séance photo de l'édition britannique du magazine *Vogue* [de juin 2021, voir encadré p. 49], elle s'est montrée dans des tenues plus légères que jamais, posant dans l'esprit des photos de boudoir sensuelles des années 1940. Ces images ont affolé les réseaux sociaux pendant des jours : était-ce une trahison de son ancien style, jugé plus "pudique" ? Ce choix esthétique était-il vraiment le sien ? Même habillée, elle avait pourtant déjà eu droit à des flots de commentaires sur son physique : on s'en était pris à ses vêtements amples pour humilier ses semblables, et elle a essuyé toutes sortes de suppositions dévalorisantes et grossophobes de la part des trop curieux. "J'ai vu une photo de moi en couverture de *Vogue* remontant à deux ans, flottant dans une tenue extralarge, à côté des photos [du dernier numéro de *Vogue*]. Et la légende disait un truc du genre : 'Voilà ce que l'on appelle grandir.' Je comprends le raisonnement, mais en même temps, je ne suis pas d'accord. Je ne suis pas comme ci maintenant, et je n'avais pas besoin de grandir par rapport à comme ça avant."

Pas plus que ses expériences de mode, *Happier than Ever* ne cherche à redéfinir l'identité de Billie Eilish. Il s'agit davantage d'élargir la définition et le champ des possibles. Elle aimerait tourner un clip pour chaque piste et envisage de lancer bientôt une tournée internationale.

Elle n'a qu'un désir pour son nouveau style musical. "J'espère qu'il incitera les gens à rompre avec leur mec, dit-elle avec une imperceptible pointe d'humour. Et j'espère que personne ne profitera de leur faiblesse."

—Brittany Spanos

Publié le 17 juin

A portrait of Martin Fourcade, a man with dark curly hair and a beard, wearing a teal sweater, looking directly at the camera. The background is a blurred outdoor scene with green trees.

mgen[★]

GROUPE **vyv**

POUR SON AUTHENTICITÉ

J'AI CHOISI MGEN

MUTUELLE SANTÉ - PRÉVOYANCE

Martin Fourcade a choisi MGEN pour son engagement à protéger la santé des personnes en toutes circonstances. Authentiquement mutualiste, MGEN rend accessibles les meilleurs soins à tous. Rejoignez-la.

MARTIN FOURCADE
CHAMPION DU MONDE &
CHAMPION OLYMPIQUE
DE BIATHLON

MGEN, Mutuelle Générale de l'Éducation Nationale, immatriculée sous le numéro SIREN 775 685 399, MGEN Vie, immatriculée sous le numéro SIREN 441 922 002, MGEN Filia, immatriculée sous le numéro SIREN 440 363 588, mutuelles soumises aux dispositions du livre II du Code de la mutualité. MGEN Action sanitaire et sociale, immatriculée sous le numéro SIREN 441 921 913, MGEN Centres de santé, immatriculée sous le numéro SIREN 477 901 714, mutuelles soumises aux dispositions du livre III du Code de la mutualité. Siège social : 3 square Max-Hymans - 75748 Paris CEDEX 15.